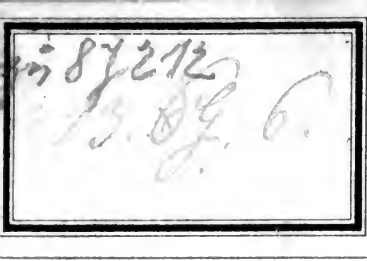




3 1761 03937 7650

UNIVERSITY  
OF  
TORONTO  
LIBRARY



in 87212  
13. 84. 6.







1672

# ŒUVRES

COMPLÈTES

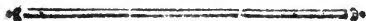
## D'ALEXIS PIROU,

PUBLIÉES

Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY, conseiller hono-  
raire au parlement de Metz, de l'académie  
des sciences & belles-lettres de Dijon.



TOME IV.



A NEUCHÂTEL,

De l'imprimerie de la Société Typographique.



M. DCC. LXXVII.

195067  
28.3.25.

PQ

2019

P6

1777

t.4

*L E*  
<sup>A</sup>  
**FÂCHEUX VEUUVAGE,**

*OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES ;*

Donné à la foire Saint-Laurent en 1725.

*Tome IV.*

**A**

---

## P E R S O N N A G E S.

L'IMAN.

LE CADI , *amoureux de Balkis.*

ABOULIFAR , *pere de Balkis.*

BALKIS.

LÉANDRE , *François , amant de Balkis.*

ARLEQUIN , *valet de Léandre.*

PIROUZÉ , *suivante de Balkis.*

ALIBAJOU , *compere d'Arlequin.*

DEUX MÉDECINS.

ABHOK , *poète Persan.*

ABHAK , *musicien Iroquois.*

DEUX ESCLAVES *de Léandre , habillés en*  
*vents.*

UNE VEUVE.

ORYTHIE.

Troupe de JEUNES MARIÉS & de JEUNES  
MARIÉES.

Troupe de DÉMONS.

FLORE.

Troupe de VENTS.

Troupe d'ESCLAVES.

*La scene est dans une isle.*



L E

<sup>A</sup>  
FACHEUX VEUUVAGE,

O P É R A - C O M I Q U E.



A C T E P R E M I E R.

S C È N E P R E M I È R E.

*Le théâtre représente une ville.*

A B O U L I F A R , L E C A D I.

A B O U L I F A R.

SOYEZ en repos là-dessus, seigneur cadi : je vous l'ai promis , j'ai mis cela dans ma tête , & cela fera ; & quand ? demain.

*Air : Vous ne m'aimez plus , Lisette.*

Vous épouserez ma fille.

L E C A D I.

Elle ne voudra point de moi :

J'ai déjà besoin de béquille.

A ij

## 4 LE FACHEUX VEUVEGE,

A B O U L I F A R.

Ce défaut n'est qu'une vétille :

Reposez-vous-en sur ma foi.

L E C A D I.

Votre fille est trop gentille.

Non, non, non, ce n'est pas pour moi.

Voyez-vous, seigneur Aboulifar ? j'ai fait mes réflexions : je me rends justice ; elle a quatorze ans, j'en ai soixante : ce seroit un meurtre.

A B O U L I F A R.

Bon ! est-ce qu'entre époux tout n'est pas commun ? Eh bien, vous aurez entre vous deux soixante-quatorze ans. C'est chacun trente-sept. Voilà des gens dans le bel âge.

L E C A D I.

Bonne façon de compter, ma foi ! Vous avez là des regles de soustraction qui m'accommoderoient fort, vraiment : mais

*Air : Nos pèlerins ont bonne mine.*

Loin qu'un jeune objet qui fait plaisir,

Rajeunisse un sexagénaire,

Mon cher ami, tout au contraire,

Je craindrois plutôt mille fois

De devenir octogénaire,

Près de votre fille, en deux mois.

A B O U L I F A R.

Terreurs paniques, seigneur cadì, terreurs paniques !

## L E C A D I.

*Air : Affis près de sa femme , un avocat au cours.*

Toute la médecine  
Est d'accord sur ce point :  
A ma mort elle opine ,  
Si je ne la crois point ;

Et dit que , pour pouvoir soutenir une dose  
De matrimonium ,  
Dondon ,  
Je suis trop délicat ,  
Ca ca.

J'en croirois quelque chose. *bis.*

## A B O U L I F A R.

Vous n'êtes pas plus vieux que moi , au bout  
du compte ; & je me sens bien.

*Air : Je n'saurois.*

Un âge comme le nôtre  
N'est pas sans forces. . . .

## L E C A D I.

Ma foi !

Je ne fais comment du vôtre  
Vous vous trouvez : mais , pour moi ,  
Je n'saurois

Etre mari comme un autre :

J'en mourrois.

Et si je meurs , vous savez la loi formidable de  
ce pays-ci.

## 6 LE FACHEUX VEUVAGE.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Ce n'est pas pour moi que je crains ,  
C'est votre fille que je plains :  
La loi , pour les époux trop dure ,  
Veut , quand l'un d'eux finit son fort ,  
Qu'on mette dans la sépulture  
Le survivant avec le mort.

Voyez , si j'épouse Balkis , ce qui lui reste à  
vivre , & ce que la pauvre enfant deviendra.

A B O U L I F A R.

Eh bien , on l'entertera avec vous. Cela fera  
fâcheux ;

Air : *Tes beaux yeux , ma Nicole,*

Mais aussi dans l'histoire  
L'on vit avec honneur.  
Ma fille aime la gloire :  
C'est pour elle un bonheur ,  
Qu'un malheur honorable.

L E C A D I.

Et puis ce n'est pas tout :  
Je suis laid comme un diable.

A B O U L I F A R.

Vous êtes de mon goût.

Et c'est assez : ma fille n'en doit point avoir  
d'autre que le mien ; mon goût est qu'elle vous  
aime.



**OPERA-COMIQUE.** 9

*Air : Tout comme il vous plaira , lálira.*

Elle vous aimera ,

Lálira !

Elle vous aimera.

*Air : Ah , qu'il est beau l'oiseau ! ou doudaine.*

Je veux , vous offrant de ma main , *bis.*

Qu'elle chante , en donnant demain

Sans peine

La sienne :

Ah , qu'il est beau

L'oiseau

Qu'amour m'amene !

**L E C A D I.**

*Sur un air de trompette.*

Le bel oiseau , ma foi , qu'un homme de mon âge !

L'oiseau qui lui ressemble est , je crois , le hibou.

Et si quelque ramage

L'éveille dans son trou ,

C'est celui-ci , je gage ,

Coucou !

**A B O U L I F A R.**

Eh ! seigneur cadi , un homme aussi riche que  
vous , est-il jamais ni laid , ni vieux ?

**L E C A D I.**

Vous avez beau dire , mon cher Aboulifar.

*Air : Un capucin à barbe blonde.*

Ce visage n'est plus de mise ,

Des rides , une barbe grise ,

A iv

## LE FACHEUX VEU VAGE ;

Un nez à lunettes ; tout franc ,  
 Je crois qu'il est des goûts fantasques ,  
 Mais ma foi , l'amour est enfant ,  
 Et les enfans ont peur des masques.

Un homme de soixante ans , la vilaine poupée  
 pour faire joujou !

### A B O U L I F A R .

Vous moquez-vous ? Il y a un pays qu'on nomme la France ( le siege du bon goût assurément ) , où nos voyageurs disent qu'un vieux richard , comme vous , feroit la coqueluche des filles , & ne l'auroit pas qui voudroit , non.

### L E C A D I .

Je crois que ce sont de bons ménages , aussi !

*Air : Ma raison s'en va beau train,*

Cela jette un beau coton !

### A B O U L I F A R .

Sans doute. On voit , dit-on ,

Vivre le tendron

Avec le barbon

En bonne intelligence.

### L E C A D I .

Il faut que l'un des deux ait donc

Bien de la complaisance ,

Lonla ,

Bien de la complaisance !

Oh ! je suis bien trompé , si c'est le tendron.

Et puis , c'est qu'apparemment le veuvage n'est pas là si fâcheux qu'ici.

A B O U L I F A R.

Oh , pour un vieillard amoureux , vous êtes trop raisonnable : je veux que vous foyez mon gendre , en un mot ; & vous le ferez.

L E C A D I.

Air : *Un jour dans sa chambrette.*

Votre cœur le souhaite

Moins que le mien ,

Pourvu que la fillette

Le veuille bien.

A B O U L I F A R.

J'en réponds.

L E C A D I.

Eh bien , touchez là.

Foin de celui-là

Qui s'en dédira !

T O U S D E U X E N S E M B L E.

O gué lonla lanlere,

O gué lonla.

L E C A D I.

Air : *Allons gai , toujours gai , &c.*

Mais en cas de reproche ,

Du moins souvenez - vous

Que j'ai . . .

A B O U I I F A R.

Ma fille approche.

10    *LE FACHEUX VEU V A G E,*

Ensemble laissez-nous :

Allez gai , toujours gai , d'un air gai.

*LE C A D I s'en va en dansant.*

Talera lera lera lelare

Talera lera lera lala.



*S C E N E   I I.*

*ABOULIFAR, BALKIS, PIROUZÉ.*

*A B O U L I F A R.*

*Air : La bonne aventure , ô gué !*

*LE* drôle n'est pas vieillard

Tant qu'on s'imagine :

Vois-tu bien cet égrillard ?

Ma fille , c'est le gaillard

Que je te destine ,

O gué !

Que je te destine.

*B A L K I S.*

Je le fais bien, mon pere.

*A B O U L I F A R.*

Oh ça , les trois jours que tu m'as demandés  
pour faire tes réflexions , sont écoulés.

*Air : Je n'saurois , je suis un peu trop jeunette.*

A cet hymen es-tu prête ?

OPÉRA-COMIQUE. II

PIROUZÉ.

Courage ! de la vigueur !

ABOULIFAR.

Répondez en fille honnête.

BALKIS.

J'obéirois de bon cœur ;

Mais...

ABOULIFAR.

Quoi ! mais. Oh , il n'y a ni si , ni mais.

BALKIS.

Je n'faurois !

Je suis un peu trop jeunette :

J'en mourrois.

PIROUZÉ.

C'est parlé d'or. Voilà une brave fille , cela.

ABOULIFAR.

Nous voici bien. Celle - ci dit [ *contrefaisant Balkis* ] , je n'faurois : je suis un peu trop jeunette ; j'en mourrois. Et l'autre me disoit tout à l'heure [ *contrefaisant le cadi* ] , je n'faurois. Ma béquille , & mes lunettes ; j'en mourrois.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Je ne vous parle plus en pere ;

Je parle en maître sur ce point.

BALKIS.

Ah ! laissez là ce ton sévère ;

Je ne ne défobéirai point.

12 LE FACHEUX VEUUVAGE;

PIROUZÉ.

Ah, fi!

ABOULIFAR.

Air : *Je n'saurois.*

Du cadi j'ai la réponse ;  
Il n'attend plus que ta main :  
Ma fille , je te l'annonce :  
Tiens-toi prête pour demain.

BALKIS.

Je n'saurois.

Il est trop vieux : j'y renonce.

J'en mourrois.

PIROUZÉ.

Ah, je favois bien qu'elle s'étoit méprise!

ABOULIFAR.

Air : *Menuet d'Hélène.*

Oui. Non. Quoi donc , est-ce pour rire ?  
Oh , parbleu , tu te résoudras !

BALKIS.

Je viens déjà de vous le dire ,  
Je ne défobéirai pas.

PIROUZÉ.

Encore !

ABOULIFAR.

Tu feras bien : prends-y-garde ; & pour ce  
qui est de mourir , ne crains pas cela.

Air : *Je croyois, en aimant Colette.*

Loin de mourir d'un mariage

Fait avec un bon vieux papa ,  
Il est cent belles de ton âge ,  
Qui ne vivent que de cela.

*Air : Je n'saurois.*

C'est un homme riche & sage :  
Passe-lui quelque défaut.  
Adieu ; fais-lui bon visage ,  
Et reçois-le comme il faut.

B A L K I S.

Je n'saurois.

Il est trop vilain.

A B O U L I F A R.

J'enrage !

B A L K I S.

J'en mourrois.

P I R O U Z É.

Cela durera-t-il ?

A B O U L I F A R.

*Air : Le fameux Diogene.*

La petite imprudente !  
Ceci m'impatiente.  
Oh , tu l'épouseras !  
Jeune ou vieux , cela presse.  
J'ai donné ma promesse.  
Tu la dégageras.

P I R O U Z É.

Ferme !

B A L K I S.

*Air : Réveillez-vous, belle endormie.*

La loi du devoir m'y convie,  
Je ne prétends pas le trahir ;  
Et je perdrai plutôt la vie ,  
Que d'oser vous défobéir.

P I R O U Z É.

Eh, mais je crois qu'elle radote.

A B O U L I F A R.

Eh bien, tu l'époufieras donc ?

B A L K I S.

Non, mon pere.

A B O U L I F A R.

Tu mes défobéiras donc ?

B A L K I S.

Moi, mon pere, vous défobéir ! Je mourrois  
plutôt, vous dis-je.

A B O U L I F A R.

Est-elle folle ?

*Air : Les filles de Nanterre.*

Je le vois bien, coquine.  
Quelque godélureau  
T'en conte à la fourdine,  
Et trouble ton cerveau.

*Air : La faridondaine, la faridondon.*

Mais je suis las de ma bonté,  
Et c'est trop la commettre ;



Un pere à son autorité  
Saura bien vous soumettre ,  
Vous épouserez le barbon.

P I R O U Z É.  
La faridondaine , la faridondon.

A B O U L I F A R.  
Ou nous vous ferons un parti. . .

P I R O U Z É.  
Biribi. .

A B O U L I F A R.  
A la façon de barbari.  
Songez y.

---

S C E N E   I I I .

B A L K I S , P I R O U Z É .

P I R O U Z É .

Vous ne l'épouserez pas , n'est-ce pas ?

B A L K I S .

Non.

P I R O U Z É .

Et quoi que vous disiez , vous désobéirez ?

B A L K I S .

Non.

P I R O U Z É .

Comment ?

16 *LE FACHEUX VEUVAGE,*

B A L K I S.

Tu ne conçois pas cela ?

P I R O U Z É.

Non.

B A L K I S.

Je vais te l'expliquer : n'ai-je pas promis à mon  
pere de mourir plutôt que de lui défobéir ?

P I R O U Z É.

Oui. Eh bien ?

B A L K I S.

Eh bien !

*Air : Dedans mon petit réduit.*

Je ne défobéis pas ,

Pourvu que je meure.

Pour me tirer d'embarras ,

Je veux qu'il me pleure.

Il me remet à demain ,

Et je vais d'un coup soudain

Mourir tout à l'heure ,

O gué ,

Mourir tout à l'heure.

P I R O U Z É.

Mourir !

B A L K I S , *gaiement.*

*Air : Allons gai , toujours gai , d'un air gai.*

Oui , je vais mourir vite.

Très-sérieusement.

Pirouze , je t'invite

A mon enterrement.

Allons gai, toujours gai.

PIROUZÉ.

Comme elle dit cela !

Air : *M. la Palisse est mort.*

Mais, vous n'y pensez donc pas ?

D'où vous vient cette manie ?

Dès que l'on est morte, hélas !

Songez que l'on n'est plus en vie.

BALKIS.

Oh, je prétends bien survivre à ma mort, moi.

PIROUZÉ.

Survivre à votre mort ?

BALKIS.

Oui, & je vais te mettre au fait.

Air : *Les filles de Nanterre.*

Une prise un peu forte

De cette poudre là,

Me fera croire morte,

Et l'on m'enterrera.

PIROUZÉ.

Quand vous ferez enterrée ?

BALKIS.

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

Tu sais que dans la campagne

L'on porte ici tous les morts :

Sous une vaste montagne

18 *LE FACHEUX VEU V A G E,*

Tu fais qu'on descend les corps.

Les gardes d'intelligence ,

Me doivent en diligence ,

Tirer de ces souterrains ,

Pour me mettre entre tes mains.

Tu me nourriras en cachette , & cela jusques  
au retour de mon cher Léandre , de cet aimable  
étranger que tu connois.

P I R O U Z É.

Tout cela n'est pas mal conçu : mais si cet  
aimable étranger ne revenoit plus ? C'est un  
François.

B A L K I S.

*Air : Quand le péril est agréable.*

Ah , ne le crois pas si barbare !

Il n'aspire qu'à revenir .

Assez riche pour m'obtenir

D'un pere trop avare.

P I R O U Z É.

Ce n'est pas tout.

*Air : Ami , sans regretter Paris.*

En revenant , de ce trépas

S'il reçoit la nouvelle ,

Et s'en retourne sur ses pas ;

Adieu l'amant fidelle.

B A L K I S.

J'ai pourvu à cela : tiens cette lettre.

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

Tu connois l'un de ses valets,  
Qu'il laissa dans cette isle ;  
Arlequin, de tous nos secrets  
Le confident habile.

P I R O U Z É.

Si je connois Arlequin !

Air : *Joconde.*

Que trop hélas, pour mon malheur !

Je lui paroissais belle.

Il me le dit : il eut mon cœur.

Mais le sot, l'infidelle,

Du pays ignorant la loi,

Comme l'argent le tente,

Pour épouse aima mieux que moi,

Une vieille opulente.

*Même air.*

Le veuvage m'en vengera ;

Ma rivale édentée,

Bientôt. . .

B A L K I S.

Tais-toi, babillarde ; tu me conteras cela une  
autre fois.

Air : *Talaleri, talaleri, talalerire.*

Pour le présent prends cette lettre,

Et la porte au plus tôt chez lui.

Il fait l'adresse de son maître,

B ij

20 LE FACHEUX VEUVAGE,

A qui je mande qu'aujourd'hui  
Je ne suis morte que pour rire :  
Talaleri , talaleri , talalerire.

[ Elle s'en va. ]

P I R O U Z É , l'arrêtant.

Air : *La jeune Isabelle.*

Faites une chose ,  
Avant ce trépas :  
Le vieux cadi cause  
Tout votre embarras.  
D'un air de tendresse  
Je l'épouferois ,  
Pour lui faire piece ;  
Et puis je mourrois.

Vous le feriez fort bien enterrer tout vif avec  
vous , & cela apprendroit à vivre à ces vieux  
picoreurs de tendrons. . . .

B A L K I S.

Cela ne feroit que m'embarrasser dans mon  
entreprise. . . .

P I R O U Z É.

Air : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Voyez-vous , c'est que je déteste. . . .

B A L K I S.

Fais ce que je dis seulement ,  
Et ne te mêle pas du reste.  
Adieu. Je vais au monument.

## S C E N E I V.

P I R O U Z É, *seule.*

ELLE n'ira pas seule. Il me passe par la tête de me faire enterrer toute vive avec elle, comme une désespérée. C'est bien dit. Ne laissons pas échapper une si belle occasion de pouvoir faire l'héroïne impunément. Ah, que je jouerai bien la comédie !

*Air : Hélas ! c'est bien sa faute.*

Je vais heurler , pleurer , crier ,  
Et de mon mieux étudier

Mainte & mainte grimace ;  
Faire enfin comme l'héritier

D'un oncle qui trépassé ,  
Lonla ,

D'un oncle qui trépassé.

J'apperçois mon drôle : il est en compagnie.  
Attendons qu'il soit seul , & tirons-nous à l'écart.



SCENE V.

ARLEQUIN, deux MÉDECINS.

LE PREMIER MÉDECIN.

*Air : Des trembleurs.*

QUOI ! vous dites que la dame  
Étoit prête à rendre l'ame ?

ARLEQUIN.

Qui pis est, la pauvre femme,  
Passe soixante-quinze ans.

LE PREMIER MÉDECIN.

Et vous faites un voyage  
De deux jours, & davantage,  
Pour chercher qui la soulage :  
En fera-t-il encor tems ?

ARLEQUIN.

Hélas, messieurs, je vous crois si sûrs de vos  
coups, & j'aime tant ma femme, qu'au moment  
de son apoplexie, eussiez-vous été à Rome, j'au-  
rois couru volontiers vous y chercher.

LE PREMIER MÉDECIN.

*Air : Gnia pas d'mal à ça,*

Nous n'osons promettre  
Qu'elle en reviendra,



ARLEQUIN.

Bon ! tant mieux !

LE PREMIER MÉDECIN.

Et même , peut-être ,

C'en est fait déjà.

ARLEQUIN , à part.

Gnia pas d'mal à ça ,

Gnia pas d'mal à ça !

[ *Aux deux médecins.* ]

Oh , que non , messieurs ; j'ai bien défendu  
qu'on la laissât mourir , que je ne fusse revenu.

Air : *L'autre nuit j'aperçus en songe.*

J'implore pour elle votre aide.

Taillez , tranchez , n'épargnez rien ;

Médicamentez-la-moi bien.

Elle ne veut point de remède ;

Mais , de grace , point de quartier.

LE PREMIER MÉDECIN.

Oh , nous ferons notre métier.

ARLEQUIN.

Bon ! voilà ma femme flambée. Je vous avertis  
qu'elle a un tempérament de fer , au moins.

Air : *Et zon , zon , zon , Lisette , ma Lisette.*

Saignez , ne craignez rien ,

Purgez à l'étourdie.

Sur-tout seringuez bien ,

Et d'une main hardie ,

Et zon , zon , zon ,

34 LE FACHEUX VEUVAGE,

Chassez la maladie,  
Et zôn, zôn, zôn,  
A grands coups de canon.

LE SECOND MÉDECIN.

*Air : Quand je bois de ce jus d'octobre :*

Laissez-nous faire , je vous prie ,  
Et de nos soins espérez tout ;  
S'il lui reste un souffle de vie ,  
Nous en viendrons bientôt à bout.

ARLEQUIN, *appercevant Pirouzé.*

Voilà une personne à qui j'ai deux mots à dire.  
Je vais vous montrer d'ici ma maison. [ *Il sort  
pour leur montrer sa maison.* ] Courez-y vite , &  
je vous suis.

---

SCENE VI.

PIROUZÉ, *seule.*

*Il se croit bientôt délivré de sa vieille femme.*

*Air : Ahi ! ahi ! ahi ! ahi ! Jeannette.*

Traître ! maintenant tu ris ,  
Lorsque peut-être on l'inhume.  
Mais tantôt , quand du pays  
Tu vas savoir la coutume ,  
Ahi ! ahi ! ahi !  
Ahi ! ahi ! ahi ! . . ,

SCENE VII.

ARLEQUIN, PIROUZÉ.

ARLEQUIN, *entrant tout joyeux.*

*Air : Elle est morte la vache à Panier.*

ELLE est morte  
La mere aux écus ;  
Elle est morte ,  
J'en ai tant & plus.

PIROUZÉ.

*Air : Belle brune ! belle brune !*

Patience !  
Patience !  
Souvent on se réjouit ,  
Qu'on n'en est pas où l'on pense.  
Patience !  
Patience !

ARLEQUIN.

*Air : Pierre Bagnolet.*  
Oh , c'est une affaire finie !  
Tout favorise mes desseins ,  
La vieillesse , une apoplexie ,  
Et ( ce qui tûroit les plus sains )  
Deux médecins ,  
Deux médecins ,

26 LE FACHEUX VEUVAGE;

Qui mieux qu'àge & que maladie ,  
Hâteront nos heureux destins.

Vas , vas, laisse-les faire ; si le mal par malheur  
ne valoit rien , les remedes feroient bons.

P I R O U Z É.

Eh , pauvre malheureux ! tes médecins te nuiront plus ici, qu'ils ne te serviront.

A R L E Q U I N.

Tais-toi , tais-toi , m'amie , tu ne connois pas  
ces messieurs-là comme moi.

Air : *Pour la baronne. Rondeau.*

Le doux veuvage ,  
L'objet de tant de vœux secrets ,  
Entre avec eux dans un ménage ;  
Comme avec les petits collets  
Le cocuage.

Cela ne ratte pas , te dis-je , & nous pouvons  
compter que ma femme est *ad patres*.

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

J'ai fait en homme sage ,  
Charmante Pirouzé ,  
Dans l'espoir du veuvage ,  
Lorsque je l'épousai.  
J'hérite ; & dans la fosse  
Si-tôt que je la voi ,  
Zeste , en seconde noce  
Je convole avec toi.

PIROUZÉ, *d'un air de pitié.*

Arlequin, tu ne m'as bien aimée.

*Air : La charmante Cloris.*

Ingrat ! tu n'aurois pas  
 Attendu l'opulence.  
 Tu m'aurois dit, hélas !  
 Malgré notre indigence,  
 Pirouzé mes amours . . . .

[ *Elle change brusquement d'air.* ]

*Air : Flon , flon.*

Tâtons du mariage ,  
 Je n'entends point raison.  
 Tiens , je t'aime à la rage ,  
 Et je veux, riche ou non ,  
 Flon , flon , flon . . .

A R L E Q U I N .

Oh, vive l'amour, pourvu que je dîne ! Fon-  
 dons la cuisine d'abord.

*Même air.*

Songons à la bedaine.  
 Le petit Cupidon ,  
 S'il n'a la panse pleine ,  
 Dit, foin de la chanson ,  
 Flon , flon , flon , larira dondaine ,  
 Flon , flon , flon , . . .

P. I R O U Z É.

Tiens cette lettre seulement ; fais-la tenir diligemment à Léandre , & crois-moi , prends de promptes mesures pour cela : à revoir. [*à part.*] Ce pourroit bien être sous la montagne.



## S C E N E V I I I.

ARLEQUIN, ALIBAJOU.

A R L E Q U I N.

**M**ON maître aura cette lettre plus tôt qu'on ne pense , puisque je vais la lui remettre en main propre. On le croit bien loin , pendant qu'il . . . Mais j'apperois mon compere Alibajou. Sa femme est un dragon qui ne lui laisse pas un moment de repos. Il me fait près du veuvage ;

Air : *Des feuillantines.*

Et le pauvre homme , à le voir

Sombre &amp; noir ,

Paroit être au désespoir.

Je vois ce qui l'embarrasse ,

Il voudroit être à ma place. *bis.*Air : *Vous en venez , vous en venez.*

Convenez avec moi , compere ,

Que mon bonheur vous désespere ;

Je vois bien à quoi vous songez ;

Vous enragez ,

Vous enragez.

De mon bonheur vous vous affligez :

Vous en enragez.

ALIBAJOU.

Je ne puis savoir encore ce qui vous est arrivé  
d'heureux , puisque je ne fais que d'arriver de  
campagne.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Mais ce qu'en arrivant j'ai su ,

C'est que je suis perdu. *bis. j*

Ma femme . . . .

ARLEQUIN.

Creve de santé ?

ALIBAJOU.

Est à l'extrémité. *bis.*

ARLEQUIN.

Eh bien , vous pleurez pour cela !

ALIBAJOU.

Hélas , mon cher Arlequin ! me voilà veuf ; je  
suis un homme mort.

ARLEQUIN.

Air : *Des fraises.*

Vous extravaguez , je crois ;

Sa perte vous accable ?

Et selon vous , toutefois ,

Elle étoit pire cent fois

Qu'un diable. (*trois fois.*)

ALIBAJOU.

Hélas !

ARLEQUIN.

Air : *Vous m'entendez bien.*

De la joie ! allons gai , voisin !

Vous voilà quitte d'un lutin.

ALIBAJOU.

Oui , mais demain sans faute. . .

ARLEQUIN.

Eh bien ?

ALIBAJOU.

Je ferai. . . Je sanglotte. . .

Vous m'entendez-bien.

ARLEQUIN

Ma foi non , le diable emporte qui vous comprend ! Hé , comment donc , compere , n'avez-vous pas honte de. . .

ALIBAJOU.

Air : *Dupont mon ami.*

Chacun là-dessus

Pense à sa maniere :

Mais vous n'avez plus

Demain de compere.

ARLEQUIN.

Eh , bon , bon ! à d'autres : vous grimacez.

ALIBAJOU , *continuant l'air qui est commencé.*

Demain je suis enterré.



A R L E Q U I N.

Il a l'esprit égaré.

A L I B A J O U.

Enterré demain.

A R L E Q U I N.

Air : *Jean Gile.*

Demain vous ferez tranquille,  
Jean Gile, Gile, joli Jean.

Maugrebleu de l'imbécille !

Jean Gile, Gile, joli Gile. . .

Pleure donc, nigaud, pleure donc : jarnico-  
ton ! si j'étois roi, je te ferois donner trente  
femmes, pour ta punition.

A L I B A J O U.

Est-ce que vous ne savez pas la coutume du  
pays ?

A R L E Q U I N.

Quelle coutume ?

A L I B A J O U.

Quelle coutume !

Air : *Des pèlerins.*

Faut-il si tard qu'on vous apprenne

Que parmi nous,

La mort ne brise pas la chaîne

De deux époux ?

Quand on en descend l'un des deux

Sous la montagne,

Il faut , dans ce repaire affreux ,  
Que l'autre l'accompagne.

ARLEQUIN:

Comment; on enterre ici les maris tout vifs  
avec leurs femmes?

ALIBABOU.

Avec un pain & une bouteille de vin , pour  
toute provision. Cette loi a été instituée , pour  
intéresser les époux à se soigner tendrement l'un  
& l'autre durant leur vie. Je vais voir s'il faut  
que je parte. Adieu. Prenez bien soin de votre  
femme ; si vous voulez vivre.

---

## SCENE IX.

ARLEQUIN *seul , après être resté quelque  
tems tout stupéfait ; se réveillant comme en  
sursaut.*

**M**ISÉRICORDE! deux médecins chez moi! deux  
médecins! [*Courant du côté de la cantonnade.*]  
Au meurtre! au meurtre! au meurtre! on m'af-  
faffine!



SCENE

## SCENE X.

ARLEQUIN, les deux MÉDECINS.

ARLEQUIN, *donnant du front contre eux,*  
*& tout épouvanté.*

EH bien, messieurs, ma femme?

LE PREMIER MÉDECIN.

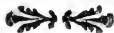
Elle est morte.

ARLEQUIN.

Morte!

LE PREMIER MÉDECIN.

Et enterrée depuis vingt-quatre heures. Voici le vénérable Iman de la montagne, qui vous cherchoit, & qui vous accusoit déjà d'infidélité. Nous ne saurions vous laisser en meilleure compagnie.



## SCENE XI.

L'IMAN *de la montagne*, ARLEQUIN,  
SUITE *de l'Iman*, le sabre à la main.

*L'un de la suite saisit Arlequin, qui veut s'enfuir,  
Et le présente à l'Iman, lequel, après lui avoir  
fait une profonde révérence, chante d'un ton  
majestueux.*

L' I M A N.

*Parodie de l'ouverture de Bellérophon.*

G LOIRE à vous,  
— Génereux époux;  
Que l'amitié  
Ramene auprès de sa moitié...'

A R L E Q U I N.

Moi ! mais vous vous trompez ! je ne reviens  
point auprès d'elle pour...

U N G A R D E, *levant le sabre.*  
Si tu interromps, je te massacre.

L' I M A N, *continuant le même air.*

Gens peu sensés,  
Ces jours passés,  
Ont publié  
Que sans pitié,  
Gagnant au pié,

Vous la laissez ,  
 Vous nous fuyiez ,  
 Et qu'à nos loix vous vous dérobiez.

A R L E Q U I N.

Mon intention n'est pas non plus d'aller sous  
 la montagne. Le diable vous croque !

[ *Le garde leve le sabre , & le fait taire.* ]

L' I M A N , *continuant le même air.*

Vous l'y suivrez ;

Vous y vivrez ;

Vous y mourrez.

Quelle félicité !

Que vous allez être chanté

De toute la postérité !

A R L E Q U I N.

Mais je c r r r r . . . . [ *Le sabre.* ]

L' I M A N *continue toujours le même air.*

Disipez cette peur ,

Indigne de votre grand cœur.

Quel heureux fort ,

Après la mort ,

En dépit des jaloux ,

De songer qu'on parle de nous !

Allons donc sous la montagne , allons.

Nous vous y descendrons.

Nos chants vous éterniseront ,

Les échos en retentiront ,

Nos peuples y répondront ;

Hommes & femmes criront :

Miracle !

Cet homme eût pu ,

S'il eût voulu ,

Éluder nos loix sans obstacle :

Mais il veut , bon gré , malgré ,

Près de sa chere épouse être vif enterré.

*ARLEQUIN s'échappe , & tombe en voulant  
s'enfuir.*

*L'IMAN, après l'avoir fait reprendre , attribue  
cette précipitation à tout autre mouvement  
qu'au véritable.*

*Air : J'entends déjà le bruit des armes.*

D'une héroïque impatience

Modérez ce noble transport ,

Mourez en toute bienfiance.

Quiconque de ce monde sort ,

A quelque affaire d'importance :

Terminez les vôtres d'abord.

*A R L E Q U I N.*

Voilà une lettre qu'il faut que je rende...

*L' I M A N.*

Ces gardes vous accompagneront. Vous avez deux heures pour mettre ordre à tout , & puis nous marcherons. Pour ne point perdre de tems, nous vous dispensons d'assister aux danfes de ces jeunes mariés , qui viennent célébrer votre généreuse résolution.      [*On l'emmena.*]

---

SCENE XII.

ENTRÉE DE JEUNES MARIÉS.

UNE JEUNE MARIÉE.

Air : *De M. Royer.*

**V**ous qui voulez brûler d'une flamme éternelle,  
Et qui prenez pour modele,  
La tourterelle ;  
Venez , amans constans , habiter ce séjour.  
Que ne doit pas être l'amour ,  
Où l'hymen est tendre & fidele !

*La danse recommence , & le premier acte finit.*





## A C T E II.

## S C E N E P R E M I E R E.

*LE théâtre représente le dessous de la montagne ; & l'on voit , dans les ailes & dans le fond , plusieurs grottes obscures , & telles qu'on peut se les imaginer , dans un si triste souterrain.*

LÉANDRE, DEUX ESCLAVES  
*habillés en vents.*

LE PREMIER ESCLAVE.

*Air : M. le prévôt des marchands.*

**M**AIS où donc nous conduisez-vous ?  
Seigneur Léandre , où sommes-nous ?  
Sont-ce ici les grottes obscures ,  
Où l'on enterre tant de fous ,  
Et qui servent de sépultures  
A tant de malheureux époux ?

L É A N D R E.

Oui, mon ami; nous voilà sous les cavernes de la montagne affreuse, où tant de gens périssent misérablement tous les jours; mais ce qui t'étonnera davantage :



Air : *Menuet de M. Grandval.*

C'est que nous sommes au lieu même ,  
Où tantôt doit s'exécuter  
La fête qu'à l'objet que j'aime ,  
Nous venons de faire apprêter.

LE PREMIER ESCLAVE.

Quoi , votre maîtresse ! quoi , l'aimable Balkis  
est ici !

L É A N D R E.

Elle y est , & je t'assure qu'elle fera très-surprise  
de m'y voir.

LE PREMIER ESCLAVE.

Par quel hasard , en effet , nous y trouvons-  
nous ? J'avois cru , jusqu'à présent , ces lieux  
impénétrables à tous les humains.

L É A N D R E.

Tu vas tout savoir , en peu de mots.

Air : *Ah ! Robin , tais-toi.*

La belle en vain m'étoit propice ;  
Son pere dénaturé ,  
Pour le choix d'un gendre à son gré ,  
N'écouloit que son avarice.

L' E S C L A V E.

Hélas ! aujourd'hui  
J'en connois bien d'autres  
Qui font comme lui.

## LE FACHEUX VEUVAGE,

L É A N D R E.

*Air : Ton humeur est , Catherene.*

Appauvri par le naufrage ,  
 Qui dans l'isle m'a jeté ,  
 Je fis accroire un voyage  
 Dans les lieux où je suis né ;  
 A ma charmante maîtresse  
 Je promis de revenir ,  
 Avec assez de richesse  
 Pour la pouvoir obtenir.

L' E S C L A V E.

Et vous n'allâtes pas jusqu'en France ?

L É A N D R E.

L'amour est trop impatient.

*Air : Joconde.*

Sachant , entre un nombre infini  
 D'autres extravagances ,  
 Qu'on ensevelissoit ici  
 Des richesses immenses ,  
 Sous la montagne , en moins d'un mois ,  
 Je me fis une issue ;  
 Et ma peine , comme tu vois ,  
 N'a pas été perdue.

J'ai deux vaisseaux prêts à partir , chargés de  
 richesses inépuisables.

*Air : Où êtes-vous , Birene , mon ami !*

Comblé de biens , je m'apprétois , hélas !

A demander Balkis en mariage ,  
 Lorsque j'ai su tout-à-coup son trépas.  
 Figure-toi ma douleur & ma rage. -

Je sortois comme un furieux , & je courois  
 me poignarder auprès de Balkis , quand j'ai reçu  
 d'elle une lettre , où j'apprends que ce n'est  
 qu'une fausse mort , & qu'un artifice où elle a  
 été réduite pour se conserver à moi.

L' E S C L A V E.

Je conçois maintenant pourquoi nous la ren-  
 contrerons ici.

L É A N D E R.

Air : *Vous , qui vous moquez par vos ris.*

Après la lecture , j'ai ri ,  
 Du meilleur de mon ame ,  
 De la posture de celui  
 Qui servoit notre flame ,  
 Qu'ici l'on enterre aujourd'hui  
 A côte de sa femme.

L' E S C L A V E.

Quoi ! Arlequin doit. . . .

L É A N D R E.

Air : *La faridondaine , la faridondon.*

Il étoit entouré de gens  
 Qui le combloient d'éloge.  
 Souffrez , crioit-il aux Imans ,  
 Qu'à vos loix je déroge.

## 42 LE FACHEUX VEUVAGE,

Souffrez vous-même, disoit-on,  
La faridondaine, la faridondon,  
Qu'on vous immortalise ici,  
Biribi,

A la façon de barbari, mon ami.

Il m'implorait : mais je l'ai moi-même exhorté  
à faire les choses de bonne grace ; & je l'ai quitté  
pour aller préparer la fête dont je veux que Balkis  
soit agréablement surprise ici.

*Air : Ce n'est point par effort qu'on aime.*

Souvenez-vous, sous ces figures,  
Que vous représentez les vents,  
Qui sous ces cavernes obscures  
Ont établi leurs logemens.  
Sur-tout prenez bien vos mesures,  
Pour que vous paroissiez à tems.

L' E S C L A V E.

Eh, pourquoi ces gens que vous avez fait ha-  
biller en démons hideux ?

L É A N D R E.

Oh, cela, c'est pour épouvanter Arlequin,  
dont je veux me divertir. J'entends les lamenta-  
tions de quelqu'un qu'on descend : c'est peut-  
être lui ; retirons-nous.



## S C E N E I I.

ARLEQUIN, *que l'on descend sous la montagne, & pleurant comiquement, après avoir été posé à terre, & avoir examiné les lieux, dit, d'un ton de furieux :*

*Air : Le fameux Diogene.*

VOILA, vieille carogne,  
De la belle besogne  
Que tu fais en crevant !  
Un trésor de jeunesse,  
D'esprit, de gentillesse,  
Enterré tout vivant !

[*Déclamant héroïquement, & d'un ton tragique :*]

Pleurez, regrettez-moi, terre qui me perdez !  
Bernez, ballotez-la, diable qui la gardez !

[*Sur le ton naturel.*]

*Air : De la ceinture.*

Du moins les femmes à Paris,  
Quelques maux qui nous en arrivent,  
Ne font enrager leurs maris,  
Que pendant le tems qu'elles vivent !

Passé cela, elles laissent un homme en paix.  
Morbleu ! si j'eusse su cela, seulement le lendemain des noces, je me ferois pendu sur-le-champ,

44 LE FACHEUX VEUVAGE,

pour gagner de primauté. [ *Mettant son pain & sa bouteille de vin à terre, & les examinant d'un air de compassion :* ]

Air : *O reguingué, ô lanlanla.*

Eh bien , misérable Arlequin ,  
Voilà tout ton pauvre frusquin !  
Ce peu de pain ! ce peu de vin !  
Toi qui , pour faire bonne chere ,  
Te fis l'époux d'une Mégere !

[ *Entrant en fureur, & détachant sa ceinture.* ]

Air : *Belle brune , belle brune !*

De ma fangle ,  
De ma fangle ,  
Il faut que , dans ma fureur ,  
Tout-à-l'heure je m'étrangle.

[ *D'un ton radouci.* ]

Fin de l'air : *Nannon dormoit.*

Tout beau !

Tout beau !

Je l'aurai toujours assez beau.

Dinons d'abord , avant que de nous pendre.  
Ce fera pour le dessert.

[ *Prenant sa bouteille , & la tenant élevée ,  
comme pour boire à même.* ]

Et vuidons-la , tandis que je la tiens ;  
Je n'en vuiderai plus guere.

[ *Il boit, & dit, après avoir bu une gorgée :* ]

L'on a bien raison de dire qu'un verre de vin ravise son homme. Il me vient une bonne pensée.

[ *Il remet sa bouteille à terre.* ]

Air : *L'on n'aime point dans nos forêts.*

Le premier couple qui descend  
Avec provision pareille ,  
J'assommerai le survivant ,  
Et lui rafferai sa bouteille.

Cela ne fera pas des plus poli.

[ *Il continue l'air.* ]

Je le confesse ; mais , ma foi ,  
Nécessité n'a point de loi.

Pour bien faire mes affaires à présent , il faudroit qu'une colonie de médecins François , ou une bonne peste , arrivât dans l'isle.

[ *Tandis qu'il dit tout ceci , un démon vient par-derriere , qui lui prend sa bouteille.* ]

Air : *Lampons.*

Serai-je seul aujourd'hui  
Qui vive aux dépens d'autrui ?  
C'est un métier à la mode :  
Comme on peut l'on s'accommode ,  
Lampons ,  
Lampons !

[ *Il veut reprendre sa bouteille; & ne la trouvant point, il dit, en la cherchant:* ]

Et lonlanla, ma bouteille,

Ma bouteille,

Et lonlanla, ma bouteille. . .

[ *Il interrompt l'air; & tandis qu'il chante le couplet suivant, le même démon remet une bouteille une fois plus grande.* ]

Air : *Des fraises.*

\* Je me doute du voleur;

Et c'est, sur ma parole,

Autour de moi, par malheur,

Quelque ame de procureur,

Qui vole, qui vole, qui vole.

[ *Il retourne; & voyant sa bouteille rendue, & considérablement grossie:* ]

Ah diable! non; je me trompe: on restitue;

[ *Il boit & remet la bouteille.* ] & on restitue au double encore. Emportez, emportez, messieurs.

[ *Pendant qu'il chante le couplet qui suit, l'on emporte la grande bouteille, & l'on met une petite carafe.* ]

Air : *Que vos yeux sont à craindre!*

Volez toujours de même,

Esprits malins que j'aime.

Volez toujours de même;



Foin de qui s'en plaindra !  
 Pour peu que l'aventure  
     Dure ,  
 En une belle & bonne  
     Tonne ,  
 Bientôt à ce jeu-là ,  
 Cette bouteille se changera.

[ *Il se retourne ; & voyant la carafe :* ]

Hoïmé ; ma foi , ma bouteille a ressemblé aux  
 fortunes de nos agioteurs François : d'abord  
 très-médiocre , tout-à-coup prodigieuse , puis  
 réduite à peu de chose ; [ *Il vuide la carafe.* ]  
 ensuite à rien.

[ *Tendant la carafe en l'air.* ]

Air : *Boire à son tirelirelire.*

Officieux démon ,  
 Habitant de cet antre ,  
 A cette portion  
 Taxerez-vous mon ventre ?  
     Est-ce là tout ?  
     Ah , j'entre en goût !  
 Encore un tirelirelire ,  
 Encore un toureloureloure ,  
     Encore un coup !



## SCENE III.

## ENTRÉE DE DÉMONS.

*Arlequin, épouvanté, fait plusieurs efforts inutiles pour s'enfuir. Un démon se trouve toujours devant lui, pour s'opposer à son passage, & lui donne, à la fin de la danse, un coup qui le fait tomber sur le ventre.*

## SCENE IV.

## LÉANDRE, ARLEQUIN.

LÉANDRE, *après un ris moqueur.*

Air : Y-avance ! y-avance !

Sus donc Arlequin, leve-toi.  
Tourne les yeux : regarde-moi.  
Réjouis-toi de ma présence.

ARLEQUIN.

Y-avance, y-avance, y-avance !  
Ou je ferai quelque indécence.

LÉANDRE.

Je ne suis ici que pour te faire plaisir. ...

ARLEQUIN.

Si vous m'en voulez faire un, monfieur le diable, c'est de vous en aller.

Air :

Air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

Votre effroyable face

Me fait mourir d'effroi !

Je ne veux qu'une grace

De vous : promettez-moi ,

Quand j'aurai rendu l'ame ,

Que vous m'emporterez

Le plus loin de ma femme

Que vous pourrez.

L É A N D R E.

Tu ne la verras plus. Reconnois donc la voix  
de Léandre.

ARLEQUIN , *se relevant tout étonné.*

De Léandre ! Quoi , c'est vous , monsieur ?  
Comment diable , depuis deux heures que je vous  
ai quitté , êtes-vous déjà marié , déjà veuf , ou  
déjà mort ?

L É A N D R E.

Pas un des trois ; mais c'est que j'entre ici par  
un chemin qui n'est connu que de moi , & je . . .  
Mais j'apperçois là-bas du monde : écartons-  
nous.

A R L E Q U I N.

Ah , monsieur , arrêtez ! C'est Balkis.

L É A N D R E.

C'est justement ce que je crains le plus de  
rencontrer : doublons le pas.

50 LE FACHEUX VEUVAGE,

ARLEQUIN.

Comment, vous ne....

LÉANDRE, *avec précipitation, & d'un air inquiet.*

Oh, te faut-il tout dire? Elle a fait la morte : on vient de l'enterrer. Elle croit fortir d'ici par d'autres secours que les miens, puisqu'elle me croit en France. J'ai su tout cela par la lettre que tu m'as rendue de sa part ce matin ; & je la veux surprendre ici par une fête, où je prépare un petit rôle à ta belle humeur. Avance.

ARLEQUIN *s'arrête, & regarde avec encore plus d'attention.*

LÉANDRE.

*Air : Ton humeur est, Catherine.*

Elle approche ; allons donc vite !

Que deviendrait mon projet ?

ARLEQUIN

Pirouzé vient à sa suite,

Et je sens, à son aspect,

Que ma chaleur se dissipe.

LÉANDRE.

Marcheras-tu ?

ARLEQUIN.

Ma foi non.

J'ai le cœur mou comme tripe,

Et les jambes de coton.

LÉANDRE , *en se retirant.*

Suis-moi donc le plus tôt que tu pourras. Je t'attends à vingt pas d'ici , de ce côté-là. Du secret, sur-tout.

## S C E N E V.

ARLEQUIN , *seul.*

**V**OICI des gens qui me croient bien embarrassé. Ils n'ont garde de s'imaginer que j'ai ici ma porte de derriere. Pirouzé, qui a la sienne, ne manquera pas de vouloir me railler, en m'offrant du secours : tranchons du philosophe ; refusons la vie : nous allons voir une fille bien étonnée.

## S C E N E V I.

BALKIS , PIROUZÉ , ARLEQUIN.

PIROUZÉ , *à Balkis.*

**N**E paroissez pas , madame ; le voilà. Je veux avoir une scene avec lui.

ARLEQUIN , *faisant semblant de se croire seul.*

Fin de l'air : *L'autre jour ma Cloris.*

Pirouzé , mes amours ,

Adieu donc pour toujours.

## 52 LE FACHEUX VEUVAGE.

Air : *Adieu le Pont-Neuf.*

Pleurez un moment

L'aventure étrange

D'un volage amant ,

Dont le ciel vous venge. . . .

PIROUZÉ , *par-derrière Arlequin.*

Taleralalere , tarilala !

Arlequin !

ARLEQUIN , *contrefaisant l'épouvanté.*

Qui vive ?

PIROUZÉ.

France.

ARLEQUIN.

Quel régiment ?

PIROUZÉ.

La Calotte.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Car j'étois folle , par ma foi ,

D'aimer un magot comme toi !

[ *Le forçant de se retourner.* ]

Que je te voie en face ,

Eh bien !

Te voilà dans la nasse ,

Tu ne dis plus rien.

[ *Elle répète ironiquement ce que lui avoit dit  
Arlequin dans le premier acte.* ]

Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

J'ai fait en homme sage ,

Ma chere Pirouzé,  
 Dans l'espoir du veuvage,  
 Lorsque je l'épousai.

[ *Elle change d'air.* ] [ *D'un ton naturel.* ]

Tu as le pied dans le margouillis,  
 Tire-t-en, tire-t-en....

ARLEQUIN, *l'interrompant d'un ton grave.*  
 Eh, madame, il sied mal à des cœurs généreux,  
 De venir insulter au sort d'un malheureux!

P I R O U Z É.

Air : *Les amans triomphans.*  
 Pour te narguer, exprès  
 Je suis venue.  
 Adieu. C'est pour jamais  
 Que tu m'as vue.  
 Ceux qui m'ont ici mise,  
 M'attendent pour m'en tirer.  
 Pleure bien ta sottise;  
 Moi, je vais rire & chanter,  
 Talala tarelalala,  
 Tarela tarelalala.

Adieu.

[ *S'apercevant, avec étonnement, qu'Arlequin  
 ne la suit point.*

Ne t'avise pas de me suivre, au moins.

ARLEQUIN, *toujours d'un ton de déclamateur.*  
 Ne craignez rien : je reste, & je me rends justice.  
 Moi-même j'ai creusé sous moi le précipice.

D ij

54    *LE FACHEUX VEU V A G E,*

Je mérite la mort qui m'attend en ce lieu :

Qu'elle vienne ; & pour vous , vivez heureuse. Adieu.

P I R O U Z É.

C'est le bien prendre. Ah , te voilà dans le grand ! Je t'en félicite. Mais , avant de mourir , dis-moi une chose : Léandre aura-t-il notre lettre ?

A R L E Q U I N , *du même ton.*

Oui : je l'ai déposée en main fidelle & sûre.

P I R O U Z É.

Et dis-moi , crois-tu . . .

A R L E Q U I N.

J'ai faim. Déjà mon ventre à jeûn , gronde & murmure.

La mort vient pas à pas : c'est assez discourir.

[ *Se couchant de son long par terre.* ]

Partez , & laissez-moi commencer à mourir.

P I R O U Z É , *d'un air adouci.*

Air : *Non , non , je ne veux pas vivre.*

Ah , mon courroux est apaisé ! *bis.*

Releve-toi. Vas , ta Pirouzé

Te permet de la suivre.

A R L E Q U I N *à terre.*

Non , non , je ne veux pas vivre.

P I R O U Z É.

Allons donc , badin !

A R L E Q U I N , *toujours par terre.*

Non , non , je ne veux pas vivre , non ;

Non , non , je ne veux pas vivre.



P I R O U Z É.

Comment donc , ce feroit tout de bon !

Air : *Lanturelu.*

Le plaifant vertige !

Je n'aurois pas cru

Trouver ce prodige

En toi , de vertu.

Leve-toi , te diſ-je ;

Maraud , te leveras-tu ?

A R L E Q U I N à terre.

Laturelu , lanturelu , lanturelu.

P I R O U Z É.

Je veux que tu vives , moi.

ARLEQUIN , *ſe relevant* , & toujours d'un ton  
majestueux.

Madame , j'ai vécu.

Du vénérable Iman la ſageſſe profonde

M'a fait examiner les vanités du monde.

La terre eſt un théâtre , &amp; l'homme eſt un vaurien ;

Qui fait là le métier d'un très-vil comédien.

Conteurs impertinens d'un tas de fariboles ;

Encor ſi tour-à-tour on jouoit les grands rôles !

Mais l'acteur qui les tient ne les lâche jamais :

Et pour moi , je ſuis las de jouer les valets.

Adieu !

P I R O U Z É.

Arrête , mon cher Arlequin !...

D iv

56 LE FACHEUX VEUUVAGE.

ARLEQUIN.

Que la farce sans moi continue ou finisse ,  
C'en est fait , pour jamais j'ai gagné la coulisse.

PIROUZÉ.

Air : . . .

Quelle humeur baroque !

Ah ! suis-je un objet

Ici qui te choque ?

Change de projet.

Viens, viens , tu m'épouserás , je le veux bien.  
Vas, je te pardonne.

ARLEQUIN, *s'arrachant de ses bras.*

Ah, ruse de Satan !

PIROUZÉ, *le retenant.*

Où diantre veux-tu courir ?

ARLEQUIN.

A la mort ! à la gloire !

Arlequin , dira-t-on , pouvant manger & boire ,

Et pouvant posséder un tendron plein d'appas ,

A de si grands plaisirs préféra le trépas.

( *Il crie d'un ton comique , en fuyant par le chemin  
que lui a montré Léandre.* )

Ah , que cela fera beau ! que cela fera beau !  
que cela fera beau ! [ *Il disparoit.* ]

PIROUZÉ.

Adieu donc !

## SCENE VII.

BALKIS, PIROUZÉ.

B A L K I S, *sortant de l'endroit où Pirouzé  
l'avoit fait cacher.*

E H bien, Pirouzé, qu'en dis-tu ? Tu ne t'attends pas à cela ?

P I R O U Z É.

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Le drôle se ravifera ,

Et bientôt nous recherchera.

Nous sommes ici pour une heure.

Après tout , s'il est si méchant ,

Qu'il en sorte , ou qu'il y demeure ;

Tout cela m'est indifférent.

Parlons d'autres choses. Léandre , en mille ans , ne s'imagineroit pas que nous sommes ici. L'endroit n'est pas trop riant : qu'en dites vous ?

B A L K I S.

Il me soustrait à la tyrannie d'un pere , & me conserve à mon amant ; c'est un palais pour moi.

Air : *Prenez la fillette au premier mouvement,*

Effroyable asyle !

Triste & sombre séjour !

Tu me parois l'isle

Du dieu d'amour.

A ses feux aimables ,  
Tous lieux favorables  
Semblent aux amans  
Toujours charmans.

P I R O U Z É.

*Air : Je ne suis né ni roi ni prince.*

Ne songeons donc ici qu'à rire !

B A L K I S.

Je sens qu'à la joie , à vrai dire ,  
Mon cœur est assez disposé ;  
Mais quelque chose la modere ,  
Hélas ! ma chere Pirouzé,  
C'est le désespoir de ma mere.

P I R O U Z É.

*Air. : Comme un coucou que l'amour presse.*

L'on ne doit à la pauvre femme  
Dire votre mort que demain.

B A L K I S.

Ah , que tu rassures mon ame !  
Cela s'accorde à mon dessein.

*Air : Par bonheur , ou par malheur.*

Déjà je me reprochois  
L'état où je la laissois.  
Dès que je serai sortie ,  
J'irai la voir , & je veux  
La mettre de la partie ,  
Et lui confier mes feux.

[ *L'on entend tout-à-coup une symphonie. L'obscurité cesse, & une grande lumière se répand dans la caverne.* ]

P I R O U Z É.

Ah, madame, nous sommes perdues!

B A L K I S.

Je ne vois ni n'entends rien encore que de fort agréable. Asseyons-nous, & voyons à quoi cela aboutira.



# SCENE VIII.

## ENTRÉE DES VENTS.

O R Y T H I E.

*Air : De M. Royer.*

**V**ENTS légers, rapides aquilons,  
Qu'enferment ces antres profonds,  
Qu'à les égayer tout s'empresse.

Votre maître en ces lieux

Tient l'objet de ses feux.

Si sa tendresse

Vous intéresse,

Vents légers, rapides aquilons,

Qu'enferment ces antres profonds,

Qu'à les égayer tout s'empresse.

60 LE FACHEUX VEUVAGE;

*Danse des vents.*

O R Y T H I E.

Belle amante de Zéphir,  
Délices de la nature,  
Dans cette demeure obscure,  
Flore, fais sur tes pas voler le doux plaisir !

*Danse de Flore.*

O R Y T H I E.

*Ariette.*

Quand la fillette  
Fait en cachette  
Choix d'un amant ;  
Du pere avare  
Le choix bizarre  
Suit vainement :  
C'est lui qui propose ;  
Mais elle dispose  
De l'événement.

P I R O U Z É.

Oh ! pour le coup , madame , voilà une pierre  
dans votre jardin : c'est à vous qu'on en veut.

[*La danse reprend.*]



SCÈNE IX.

BALKIS, PIROUZÉ, ARLEQUIN  
*habillé & déguisé en vent.*

ARLEQUIN, *aux vents.*

*Air : Tarare ponpon.*

RETIREZ-VOUS, Zéphirs, Bise, vents de Galerne ;  
Et d'Eole à Balkis apportez les présens !

*[Les vents sortent.]*

PIROUZÉ, *à Balkis.*

Ahi ! ahi ! où sommes-nous ? Tout ceci me lanterne !

Gare les ouragans ,

Si près de la caverne

Des vents !

*Air : Mais sur-tout prenez bien garde à votre cotillon.*

*( à Arlequin. )*

Es-tu de ces vents familiers , *bis.*

Qui s'engouffrant sous nos paniers ,

Fondent sur nous en tourbillon ?

Faut-il ici prendre garde

A notre cotillon ?

ARLEQUIN, *à Pirouzé.*

*Air : Biribi , chic , chic , chac.*

Ne crains rien , ma reine ;

Je vais petit train ,

J'ai la courte haleine

Et le vol badin.

Ah, biribi, chic, chic, chac, &c.

[à *Balkis.*]

Air : *Des ennuyeux.*

Je suis un petit vent coulis,

Envoyé d'Eole à *Balkis*,

Pour lui faire un compliment tendre.

*P I R O U Z É.*

Le cœur de madame est un bien

Où l'on n'a plus rien à prétendre.

*A R L E Q U I N.*

Ne vous inquiétez de rien.

Eole ne veut pas vous voir seulement. C'est un dolent contemplatif, qui a juré de ne plus aimer qu'en idée, & cela depuis la mort cruelle de notre pauvre mere, dont il fut la cause.

*P I R O U Z É.*

Dé quoi mourut-elle donc?

*A R L E Q U I N.*

D'une colique de tous les diables, en accouchant; & le moyen!

Air : *Vivent les gueux.*

Elle nous mit tous au monde

En même tems.

Jugez dans sa panse ronde

Si tant de vents

Ne devoient pas faire un joli

Charivari.



B A L K I S.

Et d'où votre Éole me connoît-il ?

A R L E Q U I N.

*Air : L'autre jour j'appergus en songe.*

Un jour d'une voix langoureuse ,  
 Votre amant plaignoit son ennui :  
 L'un de nous , passant près de lui ,  
 Emporta sa plainte amoureuse ;  
 Car on fait que , le plus souvent ,  
 Autant en emporte le vent.

Elle parvint aux oreilles d'Éole , & lui parut si  
 tendre , qu'il fut curieux d'en connoître l'objet :  
 un de mes freres l'a satisfait.

B A L K I S.

Et comment cela ?

A R L E Q U I N.

Affez plaifamment. Ce même amant est en  
 France à présent , avec votre portrait : on vous y  
 a trouvée si belle , qu'on vous y a gravée. Et  
 l'autre jour , un vent du nord , grand filou ,  
 frifant la boutique d'un vendeur d'images , zeste !  
 enleva la vôtre , & la fit voir à mon pere , à qui  
 vous plûtes.

*Air : Affis près de sa femme.*

Vous sachant toute prête  
 A quitter nos cantons ,

64    *LE FACHEUX VEUVAGE,*

Le bon homme à la fête  
Veut joindre quelques dons.

P I R O U Z É.

Que nous donnera-t-il ? Et de ce vieux druide  
Quel sera le présent ?

Du vent.

A R L E Q U I N.

Patience ! Oh que non ,

Dondon !

Ce sera du solide.

[ *Les vents rentrent, & apportent une grande  
armoire, peinte & ornée de guirlandes.* ]

P I R O U Z É.

Air : *Zon , zon , zon.*

Voici ce rate don.

A R L E Q U I N , *mettant la main sur la porte  
de l'armoire que Pirouzé veut ouvrir.*

Ne raillez pas ! Je gage

Que ce jeune tendron

En fera bon usage ,

Et zon , zon , zon . . .

P I R O U Z É.

Air : *Ma raison s'en va bon train.*

Montre donc vite , sinon . . .

A R L E Q U I N.

Nous ne vous donnons pas , non ,

Ainsi que des gueux ,

Des effets verveux.

Cela

Cela sent comme baume !

Tenez , jugez-en toutes deux :

[ Il ouvre l'armoire, & Léandre en sort, qui se jette aux pieds de Balkis.]

C'est ce joli jeune homme ,

Lonla ,

C'est ce joli jeune homme.

B A L K I S, après avoir jeté un grand cri ;  
aussi-bien que Pirouzé.

Ah, Léandre ! est-ce vous ?

A R L E Q U I N.

Oui, c'est lui ; & moi je suis Arlequin. Voilà  
les reconnoissances faites ; point de verbiage.  
Adieu.

B A L K I S.

Air : *Si dans le mal qui me possède.*

Ah ! vieillai-je , ou non ? Je balance ,

Et je n'ose en croire mes yeux.

L É A N D R E.

Madame , passez en des lieux

Plus dignes de votre présence.

Vous saurez là , comme l'amour

M'a fait pénétrer ce séjour.

[ Ils s'en vont. ]

P I R O U Z É.

Air : *Flon , flon , flon.*

Je ne suis plus surprise ,

Monsieur le vent coulis ,

66 LE FACHEUX VEUVAGE.

De la noble entreprise

Que vous. . . .

ARLEQUIN, *la chassant.*

Gagnons pays.

Suivez donc , lariradondaine ,

Suivez donc , lariradondon ,

[*Il la chasse.*]

---

SCENE IX.

ARLEQUIN, *seul.*

Air : *La bonne aventure , ô gué.*

CHERE épouse , en vous laissant

Dans la sépulture ,

J'en ai le cœur si dolent ,

Que je vais toujours chantant ,

La bonne aventure ,

O gué ,

La bonne aventure.

Voici une pauvre veuve dans le cas de la loi.  
C'est ma foi une jolie dondon ; elle me fait  
pitié : tirons-la d'ici.

SCENE X.

ARLEQUIN, UNE VEUVE.

ARLEQUIN.

PAUVRE femme!

LA VEUVE, *pleurant.*

*Air : Hélas ! c'est bien sa faute.*

Que ces lieux ont pour moi d'appas ! *bis.*

Oui , cher époux , si le trépas

L'un à l'autre nous ôte ;

Ce qui me console , en tout cas ,

C'est d'être côte-à-côte ,

Lonla ,

C'est d'être côte-à-côte.

ARLEQUIN.

Il y auroit dans le monde des veuves bien  
désolées , si elles n'avoient pas de plus douces  
consolations que celle-là.

*Air : L'amour me fait , lonlanla , &c.*

Calmez un peu votre âme !

Laissez vous secourir.

Si vous voulez , madame. . .

LA VEUVE.

Eh , quels secours m'offrir !

Je ne veux que , lonlanla ,

Je ne veux que mourir.

68    *LE FACHEUX VEU V A G E,*

Un homme de vingt-cinq ans ! de vingt-cinq ans !

*Air : de Joconde.*

Qui se feroit imaginé  
Qu'il fût mort à cet âge ,  
Et qui diantre auroit deviné  
Un si brusque veuvage ?  
Je l'avois choisi de ma main ,  
Craignant la survivance ,  
Jeune & plein de vigueur , afin  
Qu'il fût de résistance.

Et cela creve au bout d'un an de mariage !

*Fin de l'air : Un petit moment plus tard.*

S'il en eût encor passé  
Trente-cinq ou quarante ,  
Comme il avoit commencé ,  
J'étois , j'étois contente.

A R L E Q U I N.

Hélas , que je vous plains !

L A V E U V E.

N'allez pas croire , au moins , monsieur , que ce soit le regret de me voir ici qui me fasse parler. Hélas ! j'aimois si tendrement mon mari. . .

A R L E Q U I N.

Ah , madame , à qui parlez - vous ! qui fait mieux que moi les délicatesses d'un amour conjugal !

L A V E U V E.

Oui, monsieur, un jeune homme de vingt-cinq ans.

Air : *Trouffez, belles, tous vos cotillons.*

Un bon gros brun, bien nourri,

Robuste corpulence,

Le teint vermeil & fleuri,

Avec l'air à la danse.

Le joli gentil petit mari,

Ah, monsieur, quand j'y pense !

A R L E Q U I N.

En effet, vous me dépeignez là un corps d'athlete. Et de quoi donc cela est-il mort ?

L A V E U V E.

Air : *Ma commere, quand je danse.*

Comme un petit volontaire,

Faute d'entendre raison,

Lui seul il vouloit tout faire

L'ouvrage de la maison,

Tout balayer,

Tout nettoyer,

Cour & feyer,

Chambre, cave, & grenier...

( *Elle change d'air.* )

Air : *Ramenez-ci, ramenez-là.*

Enfin, c'étoit une rage ;

Le pauvre homme, du ménage

Tant il aimoit le tracas,

70      *LE FACHEUX VEUVAGE,*

Ramonoit ci, ramonoit là,

La, la, la,

La cheminée du haut en bas.

Il est mort à la peine.

*A R L E Q U I N.*

Je le crois bien, & c'est vraiment dommage!

*Air : Ah ! mon mal ne vient que d'aimer,*

Mais ne songez plus à cela.

*L A V E U V E.*

Ah, monsieur, que dites-vous là !

Quand on ne m'auroit point, hélas !

Contrainte de le suivre,

Ah ! moi-même je n'aurois pas

Plus long-tems voulu vivre.

*A R L E Q U I N.*

Je ne pense point comme cela ; & le diable  
emporte qui feroit venu ici, sans la sotte loi. . .

*L A V E U V E.*

Ah, monsieur ! ne dites point de mal d'une loi  
si respectable & si heureusement instituée. O loi  
charmante ! ô douce loi !

*Air : J'ai cent écus dans ma pochette.*

Oui, quand, ce qui n'est pas possible,

Je pourrois de ce lieu terrible

M'échapper, non, mon cher époux !

*( En pleurant. )*

Ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ou !



O P E R A - C O M I Q U E. 71

Je voudrois rester avec vous ,  
Ou ! ou ! ou ! ou ! ou ! ous !

A R L E Q U I N.

Bagatelle ! La vie est une douce chose ,  
La terre est un rosier qui n'est jamais sans rose.  
L'homme est l'abeille à qui la céleste faveur  
A travers quelque épine en fait fucer la fleur.

Air : . . .

Et quoj de plus délectable ,  
Jeune comme vous voilà ,  
Bon appétit , bonne table ,  
Bon lit , & . . . .

L A V E U V E.

Air : . . .

Ah , taifez-vous donc ! si donc , monsieur ; laissez ça là ;  
Convient-il ici de parler de cela ?

A R L E Q U I N.

Oh , parbleu , madame , tout le monde n'a  
pas comme vous une jeune & belle moitié à  
regretter. Adieu. Vous trouverez bon que je  
décampe , moi.

L A V E U V E.

Comment , monsieur , vous pourriez. . .

A R L E Q U I N.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Je sens que j'aime encor la vie ,  
Et je ferai fort bien , je crois ,

E iv

72      **LE FACHEUX VEUVAGE.**

Puisque je fais une sortie ,  
A ces lieux d'horreur & d'effroi. . .  
De . . .

**L A V E U V E**, *avec empressement.*  
Montrez-la moi ,  
Montrez-la moi.

**A R L E Q U I N.**

La voilà . . .

( *La veuve y courant , il l'arrête.* )

Doucement : parlez donc , m'amie ;  
Vous n'approuvez donc plus la loi ?

**L A V E U V E.**

Pardonnez-moi.

*Air : La verte jeunesse.*

Mais c'est que je compte  
Nourrir mes douleurs ;  
Une mort trop prompte  
Tariroit mes pleurs.  
En veuve bien tendre ,  
D'ici je ne fuis ,  
Que pour en répandre  
Mille ans , si je puis.

( *Elle s'enfuit.* )



## S C E N E X I.

A R L E Q U I N, *seul.***F**ORT bien, ma foi ; je prévois une chose.*Air : Affis près de sa femme , un avocat au cours.*

Si cette loi sévère

De l'isle où je me plais ,

Malgré moi , va me faire

Décamper pour jamais ;

A la montagne aussi , par droit de repréfaille ,

Mon maître a fait un trou ,

Par où

J'ai peur que la loi ,

Ma foi ,

A son tour ne s'en aille.

Mais allons vite rejoindre mon maître, &amp; dénichons.

## S C E N E X I I.

L É A N D R E, A R L E Q U I N.

L É A N D R E, *arrivant comme un homme éperdu.***A**RLEQUIN ! mon cher Arlequin ! Je suis au désespoir !

A R L E Q U I N.

Vous ne pouvez retrouver le trou peut-être ?

L É A N D R E.

¶ Ce n'est pas cela : Balkis , la cruelle Balkis ne veut point fuir , ni s'embarquer avec moi , comme je l'avois espéré. Elle veut revoir sa mere : elle ne veut être à moi , que de l'aveu de son pere. Aboulifar est un homme opiniâtre , un pere dénaturé : fais-tu ce qu'il faut faire ? ....

A R L E Q U I N.

Air : *Ah , que Colin l'autre jour me fit rire !*

La planter là , riche comme vous êtes ,  
Gagner la France , & faire vos emplettes  
Au magasin . . . de l'opéra :

A a a ah ! a ah ! ah a a a a !

L É A N D R E.

Non ; je veux que tu reparoisses dans l'isle !

A R L E Q U I N.

Moi , monsieur ? Diablezot ! pour qu'on me reconnoisse , qu'on me renterre ? Que j'en réchappe ; qu'on me rattrappe ; & que je passe , comme cela , ma vie à me faire enterrer & déterrer ? Votre valet.

L É A N D R E.

Ne crains rien : nous te déguiserons si bien , qu'on ne te reconnoitra pas. J'ai obtenu de Balkis , qu'elle se prêteroit pour aujourd'hui à mon

Stratagème. Tu passeras pour un sage Indien , qui rendra la vie aux morts. Aboulifar & le cadi viendront t'implorer , & nous les rançonnerons. Viens ! tu rendras la vie à un maître à qui tu la dois : tu partageras mes trésors , & tu regagneras Pirouzé.

A R L E Q U I N.

Quoi , Pirouzé la suit !

L É A N D R E.

A regret , & dans la seule intention de nous seconder.

A R L E Q U I N , *fièrement.*

Duffé-je à mille Imans redonner de l'emploi ,  
Mon sort est joint au vôtre : il suffit ; suivez-moi,





## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

*Le théâtre représente la même ville qu'au premier acte.*

LÉANDRE , ARLEQUIN *habillé en espee de magicien , avec une robe brune , une longue barbe blanche , une baguette , &c.*

L É A N D R E .

**E**H bien, Arlequin, tout va le mieux du monde ; tu as déjà la vogue. Cette veuve, qui est sortie de dessous la montagne, établit ton renom par toute l'isle : elle fut enterrée hier demi-morte : elle assure qu'elle avoit achevé de mourir ; & tes secrets divins l'ont tirée de l'autre monde, & du tombeau, à la priere d'un amant qu'elle épouse par reconnoissance : enfin tout le monde court à toi.

A R L E Q U I N .

Que trop, car depuis une heure je n'ai point de relâche.

*Air : Je ne suis né ni roi ni prince*

Tantôt c'est un malheureux pere,  
Tantôt c'est une tendre mere ;

Des créanciers , quelques amis  
Viennent pour me prier encore.  
Des freres , des sœurs & des fils ,  
Au diable celui qui m'implore !

L É A N D R E.

Je crois , s'il étoit des veufs ici , qu'ils ne t'importuneroient guere plus : & dis-moi , comment t'es-tu tiré d'affaire avec eux ?

A R L E Q U I N.

Comme j'ai pu ; en demandant , pour les satisfaire , cent choses très-rares , ou presque impossibles à trouver : une plume de notaire qui n'ait jamais fait de tort à personne : une langue de bigot , qui n'ait point médit : un pucelage de comédienne : du poivre des Indes : de la moutarde de Dijon : que fais-je ! mille drogues de cette espece.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Mais je ne fais plus où j'en suis :

Et si le pere de Balkis

Se fait long-tems attendre.

L É A N D R E.

Eh bien ?

A R L E Q U I N.

Je suis... seigneur Léandre ,

Vous m'entendez bien.

Je passerois bientôt pour un fourbe insigne ;  
& puis tout-à-coup ,

Air : *Et vogue la galère.*

De monsieur l'astrologue

L'on pourroit s'assurer :

Et je verrois ma vogue

Bientôt dégénérer ,

Et vogue la galère. . . .

L É A N D R E.

Ne t'inquiète pas : je vais chez Aboulifar : je lui demanderai sa fille en mariage , comme si j'ignorois sa mort : il me l'apprendra ; ce sera l'occasion de lui parler de toi , & de te l'amener. Attends-nous ; & que nos danseurs & nos musiciens se tiennent toujours prêts.

---

S C E N E II.

A R L E Q U I N, *seul.*

QU'IL vienne vite.

Air : *Lerela , lerelanlerc.*

Ou je m'en pourrois bien enfin ;

Comme un véritable Arlequin ,

Tirer avec les étrivieres ;

Lerela , lerelanlere. . . .

Jarnibleu ! ne voilà-t-il pas encore des importuns ! Il s'agit de trouver quelque nouvelle défaite.





SCENE III.

ARLEQUIN, ABHOK *poète*, ABHAK *musicien*.

ABHOK.

*Air : Des folies d'Espagne.*

SAGE Indien, dont les grandes lumières  
Ouvrent les yeux que la mort a fermés,  
Secourez-nous !

ABHAK, *pleurant*.

Et consolez deux peres  
Que de leur fils la mort a défolés !

ARLEQUIN.

Oui-dà, messieurs, volontiers ; mais cela ne se fait pas sans observer beaucoup de petites circonstances. Il faut savoir, 1<sup>o</sup>. le nom, le pays, & la profession des gens. Voyons : [ *au poète* ] d'où êtes-vous ? qui êtes-vous ? comment vous nommez-vous ?

ABHOK.

Abhok, poète Persan.

ARLEQUIN, à *Abhak*.  
Et vous ?

ABHAK.

Abhak, musicien Iroquois.

80 LE FACHEUX VEUVAGE,

ARLEQUIN.

Messieurs Abhok & Abhak, foyez les bien-  
venus ! Oh ça, vous, monsieur Abhok, comment  
se nommoit votre fils ?

ABHOK.

Il se nommoit Opéra.

ARLEQUIN.

Et le vôtre ?

ABHAK.

C'est le même que celui de ce poëte : nous  
l'avions fait ensemble.

ARLEQUIN.

Un enfant ayant deux peres, cela n'est pas  
rare ; mais que deux peres avouent le même en-  
fant, voici du nouveau.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

En croirai-je vos discours ?

ABHAK.

Oui , de ses malheureux jours ,

A communs efforts ,

Nos divins transports

Avoient tissé la trame.

ABHOK.

Hélas ! j'en avois fait le corps.

ABHAK.

Moi , j'en avois fait l'ame ,

Lonla ,

Moi , j'en avois fait l'ame.

ABHOK.

A B H O K.

La belle ame de violon ! la plaisante ame  
encore !

Air : *Sens-dessus-dessous , sens-devant-derriere.*

Votre ouvrage a gâté le mien. *bis.*

A B H A K.

C'est le corps qui ne valoit rien. *bis.*

Vous aviez rangé la matiere ,

Sens-dessus-dessous , sens-devant-derriere :

Ses pauvres membres étoient tous

Sens-devant-derriere , sens-dessus-dessous.

A B H O K.

C'étoit un corps de fer , à durer mille ans , si tu  
l'eusses animé comme il faut.

A B H A K.

Tais-toi , tais-toi ; tu devrois bien parler !

Air : *Amis . sans regretter Paris.*

Bourreau ! c'est toi qui fais couler

Mes pleurs intarissables :

Ton maudit corps a fait aller

Mon ame à tous les diables.

A B H O K.

Air : *Morguienne de vous.*

J'avois très-bien fait.

A B H A K.

Chacun te condamne ;

Ton sot corps n'avoit

Pas un bon organe.

32    *LE FACHEUX VEUVAGE,*

E N S E M B L E.

Morguienne de toi !

Vas , tu n'es qu'un âne !

Morguienne de toi !

A B H A K.

Air : *Des fraises.*

Oh ! plus de bruit sur cela :

Et sachons , je vous prie ,

Seulement si l'on pourra

Rendre à feu notre Opéra

La vie , la vie , la vie.

A R L E Q U I N.

Voyons ; quel étoit le tempérament de cet  
enfant là ?

A B H A K.

Froid.

A R L E Q U I N.

A quel âge est-il mort ?

A B H O K.

Au berceau.

A R L E Q U I N.

De quelle mort ?

A B H A K.

De mort subite.

A R L E Q U I N.

Oui ; mais encore , qu'est-ce qui l'a fait mourir ?

A B H O K.

Le défaut d'ame , vous dis-je ; il n'en avoit pas le quart de ce qu'il lui en falloît.

A B H A K.

Dites, dites que c'est qu'il avoit le corps mal conformé ; puisque ceux qui l'ont ouvert après sa mort , ne lui ont point trouvé de parties nobles.

A B H O K.

Morbleu , j'enrage , quand. . .

A R L E Q U I N.

Paix ! Depuis quand l'enfant est-il mort ?

A B H A K.

Depuis trois ou quatre mois.

A R L E Q U I N.

Diab!e ! ce seroit une belle cure à faire ; mais , ma foi , messieurs , je suis fâché de vous le dire , mon secret n'est bon que dans les ving-quatre heures. Votre enfant n'en reviendra jamais ; il faut le mettre avec la vache à Panier ; elle est morte , il n'en faut plus parler.

A B H O K.

Je ferai encore des enfans avec toi ; tu n'as qu'à t'y attendre !

A B H A K.

Il appartient bien à des marmousets de ta façon d'être animés de la mienne !

F ij

84 *LE FACHEUX VEU VAGE,*

Air : *Ah , ah , petite effrontée !*

Crois-moi ; fais des Polichinelles ,  
Et qu'un autre anime tes rogatons !  
Pour de tels avortons ,  
Mes ames sont un peu trop belles ;  
Pour de tels avortons ,  
Mes talens sont un peu trop bons.  
Crois-moi ; fais des Polichinelles ,  
Et qu'un autre anime tes rogatons.

A B H O K.

Suite de l'air , ou , *Ah , maman !*

Mon enfant , de long-tems

Tu ne seras un Orphée.

Mon enfant , de long-tems

Tu n'en auras les talens.

A faire comme tu fais ,

Tu n'animeras jamais

Rochers , ni forêts.

A B H A K.

De toi nous ne voyons plus

Que des enfans malotrus ,

Tortus & bossus.

A B H O K.

Mon enfant , de long-tems

Tu ne seras un Orphée. . . .

A B H A K.

Crois-moi ; fais des Polichinelles ;  
Et qu'un autre anime tes avortons.

ABHOK.

Air : *Le branle de Metz.*

Si jamais tu me réclames. . . .

ABHAK.

Le plaisant original !

Maudit soit le jour fatal ,

Qu'ensemble nous travaillâmes !

ARLEQUIN.

Seigneur Abhok & Abhak. . .

ABHAK.

Viens me demander des ames !

ABHOK.

Vien , viens me demander des corps à moi !  
viens !

ARLEQUIN *ne les pouvant accorder.*

Air : *Le branle de Metz.*

Seigneur Abhok & Abhak ,

Tenez , voilà votre fac.

[ *Il les chasse à coups de batte , en chantant :* ]

Jean danse mieux que Pierre ,

Pierre , &c.

Le diable emporte les faiseurs de corps &  
d'ames ! Mais bon ! j'apperçois mon maître qui  
vient avec Aboulifar : allons nous préparer à les  
recevoir. [ *Il s'en va.* ]



SCENE IV.

L É A N D R E , A B O U L I F A R .

A B O U L I F A R .

Vous faisiez bien de l'honneur à ma fille : mais il y a une bonne raison pour vous la refuser , c'est qu'elle est morte.

L É A N D R E *contrefaisant l'étonné.*

Morte !

A B O U L I F A R .

Et enterrée ce matin.

L É A N D R E .

Ah , seigneur Aboulifar ! avec quel sang-froid vous m'annoncez une nouvelle si funeste à tous deux !

A B O U L I F A R .

*Air : Des trembleurs.*

Quand une fille se mêle  
De contrequarrer , comme elle ,  
L'autorité paternelle ,  
Pour faire à sa volonté ;  
A la fin l'on se dépîte ,  
Et d'un pere qu'elle irrite  
Son peu de respect mérite  
Cette insensibilité.



L É A N D R E .

Elle est morte !

A B O U L I F A R .

Qui.

L É A N D R E .

Air : . . .

Ciel ! avez-vous permis. . .

Quoi , votre aimable fille ,

La belle &amp; jeune Balkis ,

L'honneur de votre famille ! . . .

A B O U L I F A R .

Ne mérite ni vos regrets , ni les miens.

Air : *Adieu voisine.*

Quelque joli jeune étourdi

Lui troubloit la cervelle ;

Et plutôt que d'être au cadi ,

La petite rebelle

De mourir a pris le parti.

Tant pis pour elle.

Ou tant mieux , si vous voulez : car elle n'en avoit pas d'autre à prendre que d'obéir , ou de mourir.

L É A N D R E , *à part.*

Quelle dureté ! voici qui rompt toutes mes mesures.

A B O U L I F A R .

Il n'y a plus que ma femme qui m'embarasse là dedans : c'est une mere folle , qui pourroit

88 LE FACHEUX VEUVAGE,

pouffer un peu loin le désespoir , quand elle apprendra cette mort. Cette crise passée , je n'y songerai plus.

L É A N D R E , *à part.*

Gardons-nous bien de lui rendre sa fille.



S C E N E V.

ABOULIFAR , LE CADI , LÉANDRE.

A B O U L I F A R ,

**E**N bien, seigneur cadi , il n'y a plus de Balkis !

L E C A D I .

*Air : Des pendus.*

Mon cher ami , j'allois vous voir !

Concevez-vous mon désespoir ?

Voilà ce qu'ont fait mes folies.

Hélas , au prix de mille vies .

Je racheterois du trépas

Un jeune objet si plein d'appas !

L É A N D R E , *à part.*

Celui - ci est mieux intentionné : tirons - en parti : Pirouzé m'aidera. (*Tout haut.*) Adieu , seigneur Aboulifar. Je ne puis supporter la vue du bourreau de votre fille , d'un vieux insensé , dont la poursuite a causé tout notre malheur.

S C E N É V I.

LE CADI, ABOULIFAR.

A B O U L I F A R.

Excusez les transports d'un jeune extravagant  
qui. . .

L E C A D I.

Le jeune homme a raison ; je mérite encore  
cent fois pis.

*Air : Tout le long de la riviere.*

C'est un immondice ,

Qu'un amant barbon.

Qu'en bonne police

Ne nous jette-t-on

Tous au fond de la riviere ,

Lerelonlanla ,

Tous au fond. . . .

A B O U L I F A R.

Eh, ne songez plus à Balkis !

*Air : Gardez vos moutons, lurette, lironi*

A de vains regrets , votre cœur

Un peu trop s'abandonne.

Prenez la cadette sa sœur ;

Elle est jeune & mignonne ;

Il ne tient qu'à vous

D'en être l'époux.

Cadi , je vous la donne.

L E C A D I.

Air : *Non , non , il n'est point de si joli nom.*

Après l'accident funeste

Dont gémit votre maison !

Non , non !

Mon repentir , à la raison

De mes jours consacre le reste.

Non ! non !

Pour quelque beau jeune garçon

Gardez ce jeune tendron.

U N M É D E C I N , *représenté par Pirouzé, crie  
derrière le théâtre.*

Justice ! justice ! justice !

A B O U L I F A R.

Voici quelqu'un qui vous réclame : adieu.  
Nous nous reverrons. [*Il s'en va.*]

## S C E N E V I I.

LE CADI, PIROUZÉ.

P I R O U Z É , *déguisée en médecin, toute  
hors d'haleine.*

J U S T I C E , seigneur cadi , justice !

L E C A D I.

Qu'y-a-t-il ? De quoi vous plaignez - vous ?  
Parlez.

P I R O U Z É, *en colere.*

Je suis un docteur en médecine , député par la faculté pour vous prier , seigneur , de purger l'isle d'un monstre qui va la désoler.

*Air : Menuet d'Hésione.*

Il nous mettra tous en déroute.

L E C A D I.

Quel est ce monstre meurtrier ?

Quelque nouveau venu , sans doute ,

Qui veut faire votre métier.

P I R O U Z É.

Il en fait un tout contraire : c'est un homme qui rend la vie aux morts.

L E C A D I.

La vie aux morts ! Bon , bon , docteur , vous radotez !

P I R O U Z É.

Rien n'est plus vrai.

L E C A D I.

Allez , allez , vous dis-je. Vous...

P I R O U Z É.

Je parle en partie offensée , en juge compétent , en témoin oculaire.

L E C A D I.

Quoi !...

P I R O U Z É.

Oui ; une personne morte , très-morte , morte

92 *LE FACHEUX VEUVAGE;*

de ma façon , enterrée hier à ma vue , est à présent saine & fauve , au milieu de sa famille , remplie de joie & d'étonnement.

LE CADI.

Ah , ciel !... Je pourrois !... Je le veux voir ! Vite , qu'on me l'amene ! [ *Le médecin de la suite de Pirouzé court le chercher.* ] Vous , courez après Aboulifar ; qu'on le cherche , qu'on le trouve , & qu'il vienne ici promptement. [ *Un homme de la suite du cadi court chercher Aboulifar.* ] ( à Pirouzé. ) Docteur , je vous suis très - obligé de l'avis....

PIROUZÉ.

Oui , seigneur , morte , enterrée , & se portant comme vous & moi ; cela n'est-il pas odieux ? cela ne crie-t-il pas vengeance ?

LE CADI.

Air : *Joconde.*

Je conçois sans difficulté ,

Pourquoi ce personnage

Ne plaît pas à la faculté ,

Et lui fait de l'ombrage :

Les morts ne s'étoient plaints jamais

De votre art secourable ;

Et vous craignez les indiscrets ,

La crainte est raisonnable.

Air : *Amis , sans regretter Paris.*

Ce qu'avec peine je conçois ,

C'est qu'il vous soit facile  
De m'en bien prouver que je dois  
Le chasser de cette isle.

Pour moi, je ne vois point d'homme au monde  
plus utile au bonheur public que celui-là.

P I R O U Z É , *avec véhémence.*

Quoi, seigneur, le tribunal de la faculté ne  
fera donc plus un tribunal en dernier ressort !  
Nos arrêts définitifs ne s'exécuteront plus que  
par provision ! & vous ne prévoyez pas les hor-  
ribles désordres qui naîtront de cet abus ! Songez  
de quelle importance il est pour tous ceux qui  
vivent, que les morts restent où ils sont ! Per-  
sonne à présent ne voudroit plus rester en l'autre  
monde. On tarira bientôt les richesses de celui-ci.  
Plus de bornes à l'avarice de ceux qui les accu-  
mulent ! Plus d'espoir pour les héritiers généreux  
qui les dissipent ! Vous-même, gardien des loix,  
comment les maintiendrez-vous ? S'il est un  
remède à la mort, quel frein mettrez-vous au  
crime ? De quels supplices épouvanterez-vous  
les coupables ? Les morts sont des colonies de  
vivans dangereux, ou superflus, dont le ciel,  
par nos mains & les vôtres, purge continuelle-  
ment la terre pour la soulager. Les rendre à la  
vie, c'est attenter à la volonté du ciel, à la vôtre,  
à la nôtre : c'est forcer la terre à violer les dépôts

facrés que nous lui confions : c'est être un perturbateur du repos public , un monstre , un . . .  
 Le voici. Vous savez ses pernicioeux talens ; je vous en dis les suites. Jugez , voyez , approuvez , condamnez ; tout comme il vous plaira : je m'en lave les mains. J'ai dit. Adieu. [*Il s'en va.*]

---

S C E N E V I I I.

LE CADI, ARLEQUIN.

LE CADI.

*Air : Je ne suis né ni roi ni prince.*

**V**ENEZ , rare & grand personnage ,  
 Donner un heureux témoignage  
 De votre savoir sans égal.  
 Je doutois de votre doctrine ;  
 Mais je n'en doute plus , au mal  
 Que m'en a dit la médecine.

A R L E Q U I N.

Pour n'en plus douter , il n'y a qu'à la mettre à l'épreuve. Voyons , est-ce à vous qu'il faut rendre la vie ? est-ce vous qui êtes mort ?

LE CADI.

Moi ! non pas. Je . . .

A R L E Q U I N.

Eh bien ?



Air : *Lerela , lerelanlere.*

Voulez-vous que , pour un moment ,

Je vous assomme proprement ?

Vous verrez ce que je fais faire.

LE CAD I.

Lerela , lerelanlere. . . .

ARLEQUIN.

Dépêchons donc ; car je suis accablé d'affaires.

J'ai deux cents personnes à remettre au monde  
aujourd'hui. Voyons vite , de quoi s'agit-il ?

LE CAD I.

Air : *Pour faire honneur à la noce.*

D'employer votre recette

Pour un des plus jolis objets

Que la mort enleva jamais.

ARLEQUIN.

Je fais tout ce que l'on souhaite ;

Vos desirs seront satisfaits :

Allez , c'est une affaire faite.

LE CAD I.

Que je vous aurai d'obligation !

ARLEQUIN.

Tout-à-l'heure. Allons , voyons ça. Etoit-ce  
un mâle , une femelle , une femme , une fille , un  
homme , un garçon ?

LE CAD I.

Une fille.

ARLEQUIN.

Son nom ?

LE CADI.

Balkis.

ARLEQUIN.

Quel âge ?

LE CADI.

Quinze ans.

ARLEQUIN.

Cela est bon. Sous quel poil ?

LE CADI.

Brun.

ARLEQUIN.

Étoit-elle pucelle ?

LE CADI, *embarrassé.*

Tout est perdu , s'il faut savoir cela !

ARLEQUIN.

Non , non ; passons.

*Air : Réveillez-vous , belle endormie :*

La chose très-peu m'inquiete ;

Par un secret enchantement ,

A quinze ans , un corps de brunette

S'anime toujours aisément.

Commençons la cérémonie. J'entre en fureur.

Éloignez-vous ! *Odi profanum vulgus & arceo !*

[ *Il fait plusieurs contorsions , & forme des cercles avec sa baguette.* ]

SCENE

## S C E N E I X.

ABOULIFAR, LE CADI, ARLEQUIN.

A B O U L I F A R , *au cadi.*

L'ON vient de me dire que vous. . . .

L E C A D I , *lui mettant la main sur la bouche.*  
Chut! paix!A R L E Q U I N , *se retournant avec fureur.**Favete linguis !* Le moindre mot gâteroit tout le mystere. ( *Il chante le couplet suivant , avec les gestes d'un enthousiaste.* )Air : *Ivrogne ! grand ivrogne !*

Démons , Lares , Génies !

Puissant Démogorgon !

Salaël ! Faribroth !

Uriel ! Astaroth !

Albroth ! Sarabroth ! Guett-mir-broth !

( *Il regarde ensuite dans un livre qu'il feuillète ; & après quelques gestes d'étonnement , il se retourne du côté du cadi.* )

Cadi , votre affaire n'est pas faisable.

L E C A D I , *avec empressement.*  
Eh , pourquoi donc ?

A R L E Q U I N .

Pour une raison que vous ne m'aviez pas dite,  
Tome IV. G

& que ce livre-là m'apprend. Votre Balkis n'est morte que parce qu'elle veut bien l'être : elle se trouve bien dans l'autre monde , & n'en veut pas sortir.

*Air : Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Tout mon art , contre son envie ,

Feroit d'inutiles efforts :

Je ne saurois rendre la vie

A ceux qui veulent être morts :

*L E C A D I.*

Hélas , la pauvre enfant ! c'est qu'elle a peur de moi. Vos lumières sont justes , seigneur ; elle est morte , parce que son pere vouloit la forcer de m'épouser : mais rassurez-la de ma part.

*Air : Ne m'entendez-vous pas ?*

Qu'elle ne craigne pas.

Je lui jure & j'annonce

Qu'à jamais je renonce

A ses divins appas.

Qu'elle ne craigne pas.

*A R L E Q U I N.*

Prenez-y garde au moins. Je vais m'engager auprès d'elle sur votre parole : si vous ne la tenez , je vous livre à tous les diables que je viens d'invoquer. Restez là. Ceci exige une cérémonie secrète que je vais faire. Dans un moment vous verrez paroître ce que vous demandez. Salaël, &c.

[ *Il continue ses conjurations.* ]

SCÈNE X.

LE CADI, ABOULIFAR.

ABOULIFAR.

QUE diable veut donc dire tout ceci ?

LE CADI, *l'embrassant*.

Je suis au comble de ma joie ; mon cher Aboulifar ! vous allez revoir votre fille !

ABOULIFAR.

Songez-vous bien à ce que vous dites ?

LE CADI.

Très-bien ; tout à l'heure vous la reverrez, vous dis-je.

ABOULIFAR.

Balkis ?

LE CADI.

Elle-même.

ABOULIFAR.

Ma fille, qui est morte, qui... Eh ! si, donnez-vous comme cela dans les panneaux d'un charlatan ?

LE CADI.

Rien n'est plus sûr que ce que je vous promets : j'en ai de bons garans.

A B O U L I F A R.

Vous riez , seigneur cadi.

L E C A D I.

Je parle très-sérieusement. Vous allez revoir Balkis , & vous pouvez déjà lui choisir un époux , sans plus compter sur moi.

*Air : Le démon malicieux & fin.*

Ce bonheur me sied mal entre nous.  
Au courage , aussi bien qu'aux dégoûts  
Que tantôt elle a trop fait paroître ,  
Si nous l'osons contraindre là-dessus ,  
Mon ami , je ne puis manquer d'être  
Bientôt au rang des morts , ou des cocus.

Et des deux , écoutez donc , le meilleur n'en vaut rien.

---

*S C E N E X I.*

LE CADI, ABOULIFAR, BALKIS,  
ARLEQUIN.

ARLEQUIN *au cadi , en lui présentant Balkis.*

**T**ENEZ , est-ce là ce que vous demandez ?

ABOULIFAR , *à part.*

[ Ouais ! la coquine auroit-elle fait la morte ?

L E C A D I , à *Balkis*.Air : *Non , je ne ferai point , &c.*

Belle , pardonnez-moi ma fâcheuse poursuite ,  
 Et l'affreux désespoir où je vous vois réduite.  
 Je ne prétends plus mettre obstacle à vos amours ,  
 Et pour ne plus aimer , je vous fuirai toujours.



## S C E N E X I I.

ABOULIFAR , ARLEQUIN , BALKIS.

ABOULIFAR , à *part*.

IL y a une grande fourberie là-dessous ; mais ne  
 témoignons rien de nos soupçons. [ *tout haut.* ]  
 Ma fille, un père est toujours père, quelque  
 peine que nous fassent nos enfans.

Air : *Sois complaisant , affable , débonnaire.*

Toujours leur perte en secret nous désole :

Je vous revois , &amp; cela me console ,

Mais ,

Quand j'ai donné ma parole ,

Je ne m'en dédis jamais.

ARLEQUIN.

Comment, je crois. . .

ABOULIFAR , à *Balkis*.

Je vous ai promise au cadi , qui vient de faire

102 LE FACHEUX VEUVAGE,

un effort sur lui-même , dont j'ai pitié : préparez-vous toujours à m'obéir.

A R L E Q U I N.

Jarnibleu , vous trichez !

A B O U L I F A R, à *Balkis*.

Retournez vite à la maison : courez vous montrer à votre mere , dont je crains la douleur , & qui peut ne pas favoir encore qu'elle vous avoit perdue.

B A L K I S, à *Arlequin*.

De grace , feigneur . . .

A R L E Q U I N, en *fureur*.

Air : *Le fameux Diogene.*

Morbleu ! laissez-moi faire.

C'est ici mon affaire :

Il ose m'insulter ;

Mais j'ai pour ma revanche

Cent diables dans ma manche ,

Tout prêts à l'emporter.

Puissant Démogorgon !

Saluël ! Faribroth ! . . .

B A L K I S, l'*arrétant*.

Ah, ce n'est pas contre mon pere que je veux vous parler !

Air : *Je laisse à la fortune.*

Je l'aime & je l'honore :

Calmez votre courroux.



Seigneur , je vous implore  
 Pour un sujet plus doux.  
 Une esclave que j'aime ,  
 La fidélité même ,  
 L'aimable Pirouzé ,  
 Est morte pour me suivre.

A R L E Q U I N .

Je la ferai revivre ,  
 Rien ne m'est plus aisé ,

Un peu de silence , & retirez-vous seulement quelques pas. [ *Il recommence à faire les mêmes grimaces qu'il a faites pour rendre la vie à Balkis.* ]

Air : *Binbinbrelo , binbinbrelobinet.*

Kimperkorentik , azatek !  
 Binbinbrelok , binbinbrelobinek !  
 Uriko , chicu , chiquisek !  
 Binbrelin , binbrelin , binbrelok !  
 Binbrelin , binbrelok !  
 Binbinbrelobinek !

[ *à Balkis.* ]

Voilà qui est fait ; elle est chez vous : allez , vous l'y trouverez. [ *à Aboulifar.* ] Eh bien , qu'en dites-vous ? Ne tremblez - vous pas devant un homme comme moi ?

A B O U L I F A R , *à part.*

Le cadi a-t-il pu être la dupe de ce maraud-là !



## S C E N E X I I I.

ABOULIFAR, LÉANDRE, ARLEQUIN.

L É A N D R E, à *Aboulifar*.*Air : Toute la nuit je rode.*

L'AGRÉABLE nouvelle,  
 Seigneur, qu'en ce moment  
 L'on m'apprend !  
 Seroit-elle fidelle ?  
 Je quitte le cadi  
 Qui m'a dit  
 Que votre fille vit.

A B O U L I F A R.

Cette nouvelle est véritable, & voilà le grand  
 homme à qui nous devons ce prodige inoui.  
 [*montrant Arlequin.*]

L É A N D R E, *lui sautant au cou.**Air : Quel plaisir de voir Claudine !*

Seigneur, je vous remercie :  
 Vos bienfaits n'ont point de prix.  
 Je vous dois plus que la vie,  
 Puisque je vous dois Balkis.

A R L E Q U I N, *tout bas à son maître.*  
 Nos affaires vont mal.

O P É R A - C O M I Q U E. 105  
L É A N D R E, *poursuivant, à Aboulifar.*

*Air : Lanturelu.*

Car enfin j'espere  
Que vous voudrez bien  
Être mon beau-pere ?  
J'ai beaucoup de bien ,  
Et suis d'âge à plaire  
A la beauté qui m'a plu.

A B O U L I F A R.

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

Un honnête homme n'a que sa parole : j'ai  
promis Balkis au cadî , le cadî l'aura.

A R L E Q U I N.

*Air : Vous y perdez vos pas , Nicolas.*

Prends garde , téméraire ;  
Je me rends leur appui :  
Exauce sa priere.

A B O U L I F A R.

Je vous réponds comme à lui ,

Vous y perdez vos pas ,

Nicolas. . . .

A R L E Q U I N.

Ah , tu fais le mutin ! Attends , attends.

Salaël ! Faribroth !

Uriel ! Astaroth !

L É A N D R E.

Ah , seigneur , point d'emportement !

Air : *Des ennuyés.*

Tâchons de l'avoir par douceur.

[ *à Aboulifar.* ]

Exposez-vous donc , seigneur ,

Votre fille à perdre la vie ,

Comme il est arrivé déjà ?

A B O U L I F A R.

Elle en a passé son envie ,

Et je n'ai plus peur de cela.

A R L E Q U I N.

Oh ventrebleu ! tu auras peur de cinq cents mille diables qui vont t'emporter : tiens-toi bien.

Uriko , chiku , chiquisek !

Binbrelin , binbrelok !

L É A N D R E.

Quartier ! quartier encore pour un moment.  
[ *à Aboulifar.* ] Payez-vous donc aussi de raison , seigneur Aboulifar. Quand même votre fille pourroit vivre en vous obéissant , ce ne seroit pas pour long-tems.

Air : *Adieu voisine.*

Songez-vous , sans vous attendre ,

A cette loi cruelle ,

Qui peut faire à vos yeux périr

Une fille si belle ,

Si le vieillard vient à mourir ?

OPÉRA-COMIQUE. 107

ABOULIFAR.

Tant mieux pour elle !

N'est-ce pas le comble de la gloire pour une femme ?

ARLEQUIN.

Vieux mécréant !

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Tu vas payer ton audace !

Un malheur te suit de près !

Tout à l'heure , à la menace

Vont succéder les effets.

[ *A l'oreille de son maître , en s'en allant.* ]

Me voilà au bout de mon rôlet : tirez-vous d'affaire comme vous pourrez.

LÉANDRE , l'arrêtant.

Air : *Tiens-moi bien , tandis que tu me tiens.*

Revenez de cette émotion.

Arrêtez ! qu'allez-vous faire ?

ARLEQUIN.

Non , non , non !

Plus de raison :

Je suis trop bon !

Que diroit-on ?

Point de pardon !

LÉANDRE , à Aboulifar.

Apaisez donc sa colère !

ABOULIFAR.

Sa colère ! ah , qu'il y soit ou non !

Je ne m'en alarme guere.

[ *à part.* ]

Voilà mes fourbes bien déconcertés.

LÉANDRE , *arrétant Arlequin qui veut sortir.*

Seigneur , la colere sied-elle aux philosophes ?  
Un peu de générosité. [ *tout bas.* ] Courage , voici  
du secours.

## S C E N E X I V.

ABOULIFAR , LÉANDRE , ARLEQUIN ,  
PIROUZÉ.

ABOULIFAR , *à Pirouzé qui entre toute en  
pleurs , d'un ton ironique.*

**E**N bien , Pirouzé , Balkis est-elle encore morte ?  
Et vas-tu refaire un second voyage dans l'autre  
monde avec elle ?

P I R O U Z É , *pleurant.*

Hélas ! seigneur , ce n'est plus à nous qu'il faut  
songer , c'est à vous.

A B O U L I F A R .

A moi ! La menace du sage auroit-elle opéré ?  
Que veux-tu dire ? Parle.

P I R O U Z É , *sanglottant.*

Madame. . . . madame vient. . . .

ABOULIFAR.

Eh bien, ma femme vient... après....

PIROUZÉ.

Vient de.... L'Iman vous dira cela mieux que moi.

ABOULIFAR, *appercevant l'Iman de la montagne.*

Ah, je suis perdu ! tout ce que je craignois est arrivé.



SCENE XV.

LÉANDRE, ABOULIFAR., L'IMAN *de la montagne*, ARLEQUIN, PIROUZÉ.

L'IMAN, *après avoir fait une profonde révérence à Aboulifar.*

Air : *Du haut en bas.*

**A**BOULIFAR !

Entre mes mains la loi vous livre,  
Aboulifar !

Mettez ordre à votre départ :  
Votre femme a cessé de vivre ;  
Sous la montagne il faut la suivre,  
Aboulifar !

[ *Il s'en va, après avoir fait encore une profonde révérence, qu'il a répétée à chaque fois qu'il a prononcé le nom d'Aboulifar.* ]

SCENE XVI.

ABOULIFAR ; LÉANDRE , ARLEQUIN ,  
PIROUZÉ.

À B O U L I F A R .

**M**A femme est morte !

P I R O U Z É .

Balkis est arrivée trop tard : sa pauvre mere venoit d'apprendre sa mort , & de perdre connoissance , & tout-à-l'heure elle vient d'expirer entre les bras de l'Iman.

ARLEQUIN , *bas à Léandre.*

Voici qui est sérieux ; nous sommes en pied.

L É A N D R E .

Je ne m'attendois pas à ceci.

ARLEQUIN , *à Aboulifar , contrefaisant l'Iman.*

Votre femme a cessé de vivre ,  
Sous la montagne il faut la suivre ,  
Aboulifar !

ABOULIFAR ; *à Arlequin.*

Air : *Non , non , je ne veux pas vivre.*

De grace , ne m'accablez pas ; *bis.*  
Vénérable philosophe , hélas !

Je confesse ma faute.



A R L E Q U I N.

Vous faites le pagnote !

Eh si , monsieur le fier-à-bras !

Vous faites le pagnote !

Sous la montagne , sous la montagne !

A B O U L I F A R.

Air : *Lanturelu.*

En votre puissance ,

D'abord je n'ai pas

Eu de confiance.

Qu'il fût , hélas !

A votre vengeance ,

Que vous m'ayez confondus

A R L E Q U I N.

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

A B O U L I F A R.

Air : *Vous y perdez vos pas , Nicolas.*

A ma chere compagne

Daignez rendre le jout ;

Sauvez-moi la montagne.

A R L E Q U I N.

Je vous réponds à mon tour :

Vous y perdez vos pas ,

Nicolas.

Sont tous pas perdus pour vous.

*Partie de l'air parodié de l'ouverture de  
Bellérophon , act. I , sc. pénult.*

Vous l'y suivrez !

Vous y vivrez ,  
 Vous y mourrez.  
 Quelle félicité !  
 Que vous allez être vanté  
 De toute la postérité !

A B O U L I F A R.

Quoi ! vous me verriez enterrer fans . . .

A R L E Q U I N.

Tant mieux pour vous ! Hé , c'est le comble de  
 la gloire pour un homme !

S C E N E X V I I.

ABOULIFAR , BALKIS , LÉANDRE ,  
 PIROUZÉ , ARLEQUIN.

A B O U L I F A R , à *Balkis*.

**M**A fille , je n'ai plus d'espérance qu'en toi.

Air : *Lerela , lerelanlere.*

Viens te joindre à moi , viens m'aider ,  
 Et près du sage intercéder  
 Pour ta mere & ton pauvre pere.

A R L E Q U I N.

*Lerela , lerelanlere. . .*

ABOULIFAR.

A B O U L I F A R.

*Air : Pour faire honneur à la nœce.*

Vous pouvez disposer d'elle ,  
En faveur de qui vous plaira.

A R L E Q U I N.

Le châtimement vous apprendra  
À faire avec moi le rebelle.

A B O U L I F A R.

Vous pouvez disposer d'elle ;  
Je veux tout ce qui vous plaira.

A R L E Q U I N , à Léandre :

Je vous la donne , prenez-la.

[ à Aboulifar. ]

*Air : M. de la Palisse est mort.*

Ma foi , tout franc , j'ai pitié ,  
Bon homme , de votre chance ,  
Et je suis mortifié  
De n'être pas ce qu'on pense.

Tenez , je ne suis , malheureusement pour  
vous , qu'un grivois dont on s'est servi pour  
vous duper :

A B O U L I F A R.

Ah , seigneur , contentez-vous des remords . . .

A R L E Q U I N.

Je vous dis que je ne suis qu'un fourbe.

114 LE FACHEUX VEU V A G E.

A B O U L I F A R.

Je me repens. . . .

A R L E Q U I N.

Le diable m'emporte , si je ments !

A B O U L I F A R.

*Air : Un pêcheur indigne.*

Ah , plus de reproche !

L'instant fatal approche.

Votre cœur de roche. . . .

A R L E Q U I N.

Encore un coup , seigneur ,

Vous voyez comme

L'on me renomme.

Foi d'honnête homme ,

Je ne suis rien qu'un imposteur.

A B O U L I F A R.

Vous ne cesserez pas cette cruelle plaifanterie ?

A R L E Q U I N.

Je vous dis que je ne suis qu'un fripon , foi  
d'honnête homme. Eh mais , parbleu , vous êtes  
le premier qui m'avez chicané là-dessus.

P I R O U Z É.

Allons , allons , ne vous faites plus tirer l'oreille.

*Air : Nanon dormoit.*

Balkis & moi ,

De votre savoir faire  
Nous faisons foi.

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre ! est-ce pour rire ?

BALKIS, *continuant l'air.*

Seigneur, qu'à la colère  
Succède la pitié.

PIROUZÉ.

Rendez, rendez, rendez la vie à sa moitié.

ARLEQUIN.

Morbleu, vous me feriez enrager !

*Air : Je ne suis né ni roi ni prince.*

Il faut, pour parler de la sorte,  
Qu'elle ne soit pas plus morte  
Que vous l'étiez vous deux.

PIROUZÉ.

Aussi

Ne l'est-elle pas davantage.

[ *à Aboulifar.* ]

Monsieur, dites-nous grand-merci :

Tout ceci n'est qu'un badinage.

Tenez, c'est que pour vous rendre plus traitable, madame a pris du même ingrédient dont ce matin votre fille s'est servie. L'iman en a été la dupe : car dans une heure, elle partagera la

116 LE FACHEUX VEUVAGE,

joie que nous avons d'avoir obtenu votre aveu pour l'union de Balkis & de Léandre.

A B O U L I F A R.

Ah , carogne ! ah , pendard ! & vous , petite libertine , ne croyez pas profiter. . . .

A R L E Q U I N.

Tout beau ! un honnête homme n'a que sa parole.

*Air : Dedans nos bois il y a un hermite.*

Vous l'avez dit : si vous manquez sans peine

A la vôtre , seigneur ;

J'ai sur la vôtre osé donner la mienne ,

Et veux avec honneur ,

Ou la tenir , ou qu'ici l'on m'affomme.

Moi , je suis honnête homme !

N'allez-vous pas encore me chicaner celui-là !  
allons , monsieur , rendez-vous : vous ne pouvez  
mieux faire , & convenez que vous avez eu belle  
peur. Prenez le cœur d'autrui par le vôtre.

[ *Aboulifar rit.* ]

B A L K I S : *ils se jettent tous à ses pieds.*  
Mon pere !

P I R O U Z É.

Mon maître !

L É A N D R E.

Seigneur Aboulifar !

ARLEQUIN, *lui sautant au cou.*

Mon cher ami !

BALKIS.

Je vous devrois deux fois la vie !

PIROUZÉ.

Je vous trahirai toute ma vie, madame, pour  
votre service !

LÉANDRE.

Je vous ferai tout dévoué !

ARLEQUIN.

Je paierai bouteille !

ABOULIFAR.

Après tout, puisque le cadi n'en veut plus :

*Air : Des fraises.*

Si ses biens sont aussi grands  
Que son train le fait croire,  
Pourquoi s'obstiner ? Enfans,  
Levez-vous tous : je me rends.

PIROUZÉ ET ARLEQUIN.

Victoire, victoire, victoire !

ARLEQUIN, *à la cantonnade.*

*Air : Aux armes, camarades !*

Alerte, camarades !

Vous devez dans un coin

118 *LE FACHEUX VEU V A G E.*

Ne pas être loin.  
De sauts & de gambades  
Maintenant nous avons besoin.



SCENE XVIII.  
ENTRÉE D'ESCLAVES,  
*Qui forment une danse.*





**LES CHIMÈRES,**  
*OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES.*

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

*Et suivi d'un divertissement.*

Joué à la foire Saint-Germain en 1726.

---

# P E R S O N N A G E S

## D U P R O L O G U E.

M. DE LA CABALE.

M. DE LA BRIGUE.

UN COLPORTEUR.

LE PUBLIC.

ARLEQUIN.

INÈS.

MARIANE , *la première.*

*La scène est à la porte de la loge.*

## PROLOGUE.

*Le théâtre représente la loge de l'opéra-comique, & la scène est à la porte, auprès du bureau où se distribuent les billets.*

## SCENE PREMIERE.

UN COLPORTEUR *crie :*

*LA bibliothèque des théâtres. . . La bibliothèque des gens de cour. . . Le triomphe. . . Le dénouement imprévu. . .* &c. [nombre d'autres brochures & pièces nouvelles, qui n'avoient pas eu plus de succès sur les théâtres que dans les boutiques des libraires.]

*Air : Amis, sans regretter Paris.*

Hélas ! je m'égosille en vain.

Je ne vends pas un livre,

Il faudra que je donne enfin

Tout à fix liards la livre,

## S C E N E I I.

M. DE LA BRIGUE, M. DE LA CABALE,  
LE COLPORTEUR.

MM. DE LA BRIGUE & DE DE LA CABALE  
*ensemble.*

*Air : Allons à la guinguette.*

**A**LLONS, allons, allons siffler la pièce, allons.

LE COLPORTEUR, *à part.*

Voici nos deux grands piliers de parterre,  
M. de la Brigue & M. de la Cabale : encore deux  
bons chalans ! [ *Il continue de crier :* ] *Nouveau*  
*théâtre italien.*

M. DE LA CABALE.

A la beurrière, à l'épicier !

LE COLPORTEUR.

*Le théâtre de la foire, par messieurs...*

M. DE LA BRIGUE.

Au Pont-Neuf, aux Porcherons !

LE COLPORTEUR, *plus fort.*

*Le poème de la ligue !*

M. DE LA CABALE.

Tout cela de la drogue !

M. DE LA BRIGUE.

Diab!e, comme vous y allez ! c'est du nanan ,  
ceci.

Air : *J'entends le moulin tique , tique , tac.*

Cela s'appelle un bon morceau ! *bis.*

M. DE LA C A B A L E.

L'ouvrage est passablement beau ;

Mais il y faut

Bien des coups de rabot.

M. DE LA BRIGUE.

On te le rabotine , tine , tine ,

On te le rabotinerà. (\*)

L E C O L P O R T E U R ,

*Inès de Castro ! la belle Inès !*

M. DE LA C A B A L E.

Voilà, voilà du vrai beau , qui n'est calqué ni  
sur Sophocle , ni sur Euripide ; en un mot , du  
nouveau , du moderne héroïque ; trésor éternel  
pour le théâtre , & pour la presse !

L E C O L P O R T E U R , *lui présentant Inès.*

Vingt-quatre fols.

M. DE LA C A B A L E.

Vingt-quatre louis : du moins je ne donnerois  
pas pour cela l'exemplaire que m'en a donné  
l'auteur.

(\*) Parodié du refrain : *on t'en ratisse , tisse , tisse.*

LE COLPORTEUR, à *M. de la Brigue*,  
 Monsieur en veut-il un ?

M. DE LA BRIGUE.

Eh, fi !

Air : *Elle est morte, la vache à Panier,*

Crois-moi , porte

L'Inès en papier

A la porte

De ton grenetier.

M. DE LA C A B A L E,

Que dites-vous , hélas ?

Les gens délicats

Font un grand cas

Des ses appas.

M. DE LA BRIGUE.

Elle est morte , la vache à Panier ,

Elle est morte , il n'en faut plus parler. (a)

M. DE LA C A B A L E.

Inès , morte ! oh que non ! j'espère bien la  
 voir encore dans vingt ans , revenir vive &  
 triomphante comme *les trois cousines*. (b)

(a) C'étoit la Duclou qui faisoit le rôle d'Inès, & son talent singulier avoit beaucoup contribué au grand succès de cette tragédie. Cette actrice venoit de renoncer au théâtre.

(b) Piece de Dancour , remise au théâtre avec un succès prodigieux , & encore plus étonnant que celui d'Inès.

M. DE LA BRIGUE.

*Air : Des fraïses.*

A ne revenir jamais ,  
Pour moi je la condamne.

M. DE LA C A B A L E.

Oser condamner Inès ,  
Après un si beau succès ,  
Profane !           [ trois fois. ]

M. DE LA BRIGUE, *sur le ton des deux  
derniers vers.*

Moi , profane ! & toi , tu n'es  
Qu'un âne.           [ trois fois. ]

M. DE LA C A B A L E, *à part.**Air : Quand le péril est agréable.*

Cette dispute-ci m'intrigue ;  
Parlons sans rien dissimuler ,  
Nai-je pas l'honneur de parler  
A monsieur de la Brigue ?

M. DE LA B R I G U E.

*Même air.*

Vraiment , ma surprise est égale.  
Daignez me répondre sans fard :  
Ne seriez-vous pas par hasard  
Monsieur de la Cabale ?

M. DE LA C A B A L E.

Eh bien , oui morbleu , je suis celui que vous  
dites : qu'en voulez-vous conclure ?

M. DE LA BRIGUE.

Et moi je suis l'autre : après ? qu'en voulez-vous dire ?

M. DE LA CABALE.

Air : *Sois complaisant , affable , débonnaire.*

Que je voudrois que monsieur de la Brigue  
Fût meilleur juge , & n'eût pas tant d'intrigues ;

Mais ,

D'arrêts vous êtes prodigue ,

Et de jugement , jamais.

M. DE LA BRIGUE.

Air : *Lanturelu.*

J'ai droit de vous faire

Même compliment :

Juge téméraire ,

Sans discernement ,

Dont l'esprit vulgaire

Loue & blâme hurlubrelu.

M. DE LA CABALE.

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

Air : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Pourquoi dis-tu que le grand homme

Dont je protege le renom ,

A peint le fondateur de Rome

D'après les bergers du Lignon ?

M. DE LA BRIGUE.

Comment , aussi les héros de notre auteur !



Air : *Amis , sans regretter Paris.*

Pourquoi toujours leur reprocher

Leur humeur fanfaronne ?

M. DE LA C A B A L E.

Mais pourquoi les va-t il pêcher

Aussi dans la Garonne ?

M. DE LA B R I G U E.

La Garonne, en tous cas , est plus héroïque que  
le Lignon.

M. DE LA C A B A L E.

Air : *Nanon dormoit.*

Lorsque d'Inès

Alphonse vit paroître

Les marmoufets ,

Ce fut toi , double traître ,

Qui crias comme un fou :

Tirez ! tirez ! tirez ! ils ont pissé par-tout !

M. DE LA B R I G U E.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

C'est toi , race de Belzébut ,

Quand Marianne but ,

Quand Marianne but ,

Qui , croyant faire un bel exploit ,

Crias : *la reine boit !*

Crias : *la reine boit !*

M. DE LA C A B A L E.

Air : *Je ne puis plus résister à tous les feux , &c.*

Mon auteur est des auteurs le plus moëlleux ,

Et le plus favorableux !

M. DE LA BRIGUE.

Celui qui fait l'objet de tous nos vœux

Est le plus merveilleux !

Tenez, rapportons-nous en à cet honnête colporteur qui le vend. Il faudra qu'en dire : je gage avoir cause gagnée.

M. DE LA CABALE.

Prononce, ami ; je suis sûr que tu vas le rendre bien penaud.

LE COLPORTEUR, *à l'un & à l'autre ; continuant l'air.*

Vous, sans crainte,

Lui, sans feinte,

Dites-vous cent fois tous les deux ;

Vous êtes un fat,

Et vous un pied-plat :

Bientôt je vous garantis

Mille gens des deux partis.

M. DE LA BRIGUE.

Tais-toi, polisson. [ *à M. de la Cabale.* ] Laissons là ce valet de pied des mercadans qui trafiquent de l'honneur des mufes ; sans faveur *a ni b.* Voici le Public qui saura mieux nous accorder.

M. DE LA CABALE.

Et t'apprendre à t'y connoître.

SCENE

SCENE III.

LE PUBLIC; L'ARLEQUIN *de l'opéra-comique*, MM. DE LA BRIGUE & DE LA CABALE:

LE PUBLIC:

Air : *Du haut en bas*:

VIVE Arlequin !

Sans lui je bâille & je m'ennuie ;

Vive Arlequin !

Il est l'honneur du brodequin.

ARLEQUIN, *prenant MM. de la Brigue & de la Cabale par la main.*

Allons , messieurs , de compagnie

Qu'avec nous chacun de vous crie ,

Vive Arlequin !

M. DE LA BRIGUE:

Si nous étions faits pour louer d'aussi chétifs personnages que des Arlequins, ce ne feroit pas par un Arlequin de la foire comme toi, que nous commencerions.

M. DE LA CABALE.

C'est vous ; bon-homme de Public ; qui nous embêtez de ces farceurs là , en les applaudissant. Ne jugez de rien par vous-même ; attendez en

tout nos décisions, si vous vous respectez.

L E P U B L I C.

Les ai-je attendues, quand j'ai sifflé les Anonymes? Je fais donc bien juger quelquefois sans vous.

M. D E L A B R I G U E.

Pur hasard! Pour vous le prouver, je gage, à la première nouveauté, fût-elle plus mauvaise, s'il est possible, de vous la faire applaudir.

M. D E L A C A B A L E.

Ne vous ai-je pas fait battre des mains au Babillard?

A R L E Q U I N.

Messieurs les arbitres des hautes destinées, que venez-vous chercher ici? Nous ne sommes pas de votre gibier.

M. D E L A B R I G U E.

Air : *De Joconde.*

Ne crains pas que nous t'honorions

Des nos doctes critiques :

L'aigle en veut-il aux moucheron?

Non, non, sages caustiques,

Nous venons rire ici tout bas

De tes extravagances.

A R L E Q U I N, *les chassant à coups de batte.*

Messieurs, nous ne méritons pas

L'honneur de vos présences.

## S C E N E I V.

LE PUBLIC, ARLEQUIN.

L E P U B L I C.

**G**RAND-merci , tu me venges de deux impertinens , qui ne viennent que pour nous tracasser , & qui m'ont perdu de réputation , à force de m'avoir escamoté des arrêts : mais voici bien pis. Quoi, toujours cette diableffe d'Inès à mes trouffes ! ah , que j'en fuis las !

A R L E Q U I N

Envoyez-la promener.

L E P U B L I C.

Je n'oserois. Un de ces deux tapagistes , en dépit de l'autre , & presque de moi-même , me fit d'abord avoir des égards pour elle , dont il me feroit mal de me démentir si-tôt. Je t'en prie , songe à m'en débarrasser ; vas faire lever la toile.

A R L E Q U I N.

Vous allez être servi.



## S C E N E V.

LE P U B L I C , I N È S.

I N È S, *tombant presque évanouie, dans un  
fauteuil.*

A H, je n'en puis plus !

L E P U B L I C.

En effet, je vous trouve bien changée : d'où  
sortez-vous donc, faite comme vous voilà ?

I N È S.

*Air : Tu croyois, en aimant Colette.*

Mon ami, je fors de la presse (\*),

Où j'ai couru si grand danger,

Que j'en suis tombée en foiblesse.

L E P U B L I C.

Il faut aussi se ménager.

Que diable alliez-vous faire dans cette galere ?

(\*) La tragédie d'Inès venoit d'être imprimée, &  
elle perdoit à la lecture.



## S C E N E V I.

LE PUBLIC, INÈS, MARIANE. (a)

MARIANE, *tombant aussi dans un autre fauteuil.*

J E suis morte !

L E P U B L I C.

A l'autre ! Qui est celle-ci ?

M A R I A N E.

Qui je suis ? Cruel, tu me méconnois !

L E P U B L I C.

Attendez. J'ai une idée de vous avoir vue , je ne fais où. N'est-ce pas à une nommée madame Artémire (b) que j'ai l'honneur de parler ?

I N È S.

Eh , non ! ce n'est qu'à sa petite suivante.

L E P U B L I C.

Ah , ah ! oui ! je me remets : c'est qu'elles se suivoient de si près toutes deux , &amp; qu'elles ont passé si vite sous mes yeux l'une &amp; l'autre , que je les ai confondues. C'est vous , ma pauvre

(a) Tragédie de M. de Voltaire , tombée à la première représentation.

(b) Autre tragédie malheureuse du même auteur.

Mariane ! Eh , que vous est - il donc arrivé ?  
Comme vous voilà blême !

M A R I A N E .

*Air : De la Palisse.*

Pouvez-vous vous étonner

De me trouver pâle & blême ;

Quand vous m'avez fait jeûner

Tant qu'a duré le carême ?

M'as-tu de tes grands yeux assez considérée ?

L E P U B L I C .

Ma foi , j'ai beau regarder , je ne fais guère  
encore ce que je vois.

M A R I A N E .

*Air : Vous qui vous moquez par vos ris ;*

Se peut-il , avez tant d'attraits ,

Que le public m'oublie ?

L E P U B L I C .

Je me rappelle enfin vos traits :

Mais pardonnez , m'amie ;

Je ne vous avois vu jamais

Qu'une fois en ma vie.

M A R I A N E .

C'est votre faute aussi : vous faites le beau  
difficile.

L E P U B L I C .

Moi ! point du tout ; & quoique , à ma pre-  
mière visite , tout se fût assez mal passé de part



& d'autre, je ne laissai pas, deux fois de suite, de me présenter à votre porte; deux fois de suite vous vous celâtes, & fîtes dire que vous étiez sortie, & que vous ne rentreriez que dans un an.

Air : *Des rats.*

Cette humeur fantasque

Me blesse à l'excès.

Belle précieuse,

Cachez-vous en paix.

Vous êtes trop fière :

Gardez vos appas.

M A R I A N E.

Ah, ce sont vos rats

Qui font que vous ne m'aimez guere !

Ah, ce sont vos rats

Qui font que vous ne m'aimez pas !

Mais je m'en moque : je vous attends chez l'imprimeur ; je ne suis pas de ces beautés problématiques, qui ne brillent qu'aux flambeaux ; je suis faite pour le grand jour ; vous m'y verrez, sot que vous êtes, & vous rougirez. [*regardant Inès*]. Ce qui fait mourir les uns, fait revivre les autres.

L E P U B L I C.

Je suis pourtant touché de l'état où vous voilà. Voudriez-vous prendre quelque chose, pour vous ravoir ?

*Air : Qu'on apporte bouteille.*

Qu'on apporte bouteille !

Buvez deux ou trois coups ,

Vous vous porterez à merveille.

M A R I A N E.

Ah , je ne bois plus devant vous (\*).

Je veux épargner vos poumons. Mais si vous voulez me faire plaisir , ce feroit d'ordonner que cette bégueule-là [ *montrant Inès* ] se retirât de devant mes yeux.

I N È S , *les poings sur les côtés.*

*Air : Je ne suis né ni roi ni prince.*

Bégueule ! parlez donc m'amie !...

L E P U B L I C.

Point d'invectives , je vous prie ,

Mesdames , entendons raison.

I N È S.

Je pense que la mijaurée

Fait avec moi comparaïson.

M A R I A N E.

Fi donc ! suis-je déshonorée ?

Non certes ; je n'ai garde de faire comparaïson avec une femme à qui l'on reproche cinq ou six couches clandestines.

(\*) Mariane , la première fois qu'elle fut jouée , but le poison. On cria : *la reine boit !* On siffla , la toile tomba. Elle ne reparut qu'un an après.

I N È S.

Vous avez bien fait pis. Vous avez fait battre du tambour, pour qu'on vint vous voir accoucher, & vous avez publiquement enfanté une fouris.

M A R I A N E.

Mon dieu, ne vous targuez pas tant d'un petit succès passager, qui n'est que l'enfant du caprice de monsieur!

I N È S.

Caprice! oh, les caprices ne sont pas si constants, ni de si longue durée; au lieu que :

*Air connu.*

Pendant les chaleurs de l'été,  
De l'ennuyeuse Melpomene,  
Grace à l'excès de ma beauté,  
La salle a toujours été pleine...

L É P U B L I C.

Il est vrai qu'avec plaisir  
J'occupois là mon loisir.

M A R I A N E, *au Public.*

*Air : Ma raison s'en va beau train.*

Si j'eus du dessous,  
C'est qu'en fait de nous,  
Le bon marché vous tente.

Madame n'étoit qu'à vingt fous (\*):

Moi j'étois à quarante,

Lonla,

Moi, j'étois à quarante.

## S C E N E V I I.

ARLEQUIN, LE PUBLIC, INÈS,  
MARIANE.

ARLEQUIN, *aux deux princesses.*

*Air: Ma commere se marie.*

MESDAMES, l'on vous demande  
Chez monsieur Polichinel.

I N È S.

Que me dites-vous?

Chez monsieur Po!

M A R I A N E.

Est-on fou?

Chez monsieur Li!

L E P U B L I C.

On n'est pas fou!

Chez monsieur Chi!

(\*) Inès, à sa nouveauté, par une modération bien entendue, & contre les règles du droit coutumier, ne prit point le double, & y gagna le triple.

ARLEQUIN.

Oui, mesdames. [ *Elles fuient : il court après.* ]

Chez monsieur Po, monsieur Li, monsieur Chi,

Mesdames, l'on vous marie (\*)

A monsieur Polichinelle.

LE PUBLIC.

Voilà qui les menera tout droit au Pont-Neuf.

(\*) On en jouoit en effet la parodie aux marionnettes.



---

P E R S O N N A G E S.

JUPITER.

LA VÉRITÉ.

CUCUBA, *baron de la Caleche.*

BRINBORION, *curieux.*

LA COMTESSE DE TIMBREGAI.

SANSONNET, *poète.*

TROTINET, *maître à danser.*

LA MARQUISE DE FEUILLE-MORTE.

ARLEQUIN.

MICHAU, *paysan.*

NICOLE, *femme de Michau.*

UN COCU.

UNE JEUNE FILLE.

MELCHIOR ZAPATA.

PIERROT.

OLIVETTE.

*La scène est aux espaces imaginaires.*



LES CHIMÈRES,  
OPÉRA-COMIQUE.



ACTE PREMIER.  
SCÈNE PREMIÈRE.  
JUPITER, LA VÉRITÉ.

JUPITER.

*Air : L'autre jour , j'appergus en songe..*

DANS ces vastes lieux , où nous sommes ,  
Venez , aimable Vérité ,  
Venez avec simplicité ,  
Vous faire voir à tous les hommes.

LA VÉRITÉ.

Pardonnez-moi , je ne le puis :  
Adieu , je rentre au fond du puits.

JUPITER.

Quand Jupiter parle , il veut être obéi. De-  
meurez : je vous l'ordonne. Je veux qu'ils vous  
voient , & qu'ils vous entendent.

## L A V É R I T É.

*Air : J'entends déjà le bruit des armes.*

A l'homme autrefois croyant plaire,

Je ne causai que de l'ennui.

Il falloit tout voir, &amp; me taire :

Il est pire encore aujourd'hui,

Et je ne suis pas moins sincere.

Je ne suis pas faite pour lui.

## J U P I T E R.

Ça, ça! pas tant de grimace, ma fille! ce n'est pas comme s'il étoit ici question de parler à des princes, ou à des rois. Je ne te commettrai qu'avec de petits particuliers de bonne composition. Courage!

*Air : Pierre Bagnolet.*

Moque-toi bien de leurs folies :

Qu'ils se connoissent tels qu'ils sont.

Je veux que tu les humilies ;

Que ton miroir leur fasse affront.

Ils s'y verront,

Ils s'y verront.

Qu'au moins une fois en leurs vies

Ta voix fasse rougir leur front.

## L A V É R I T É.

Il n'y a qu'une petite difficulté...

## J U P I T E R.

Et quelle? Je la saurai bien lever, peut-être.



L A V É R I T É.

J'en doute : c'est que j'ai juré par le Styx, de ne jamais remettre les pieds sur la terre. Voyez-vous quelque remède à cela ?

J U P I T E R.

Tu n'y descendras pas non plus. Tu resteras ici, & les hommes y viendront, comme ils y viennent sans cesse.

L A V É R I T É.

Où sommes-nous donc ? Car assurément ce n'est point ici la terre.

J U P I T E R.

Ne t'inquiète pas : tu en es bien loin.

L A V É R I T É.

Ni le ciel ? je crois.

J U P I T E R.

Il s'en faut bien.

L A V É R I T É.

Encore moins les enfers ?

J U P I T E R.

Les coquins d'hommes, pour la plupart, souhaiteroient fort qu'il n'y en eût qu'ici.

L A V É R I T É.

Nous ne sommes pas en l'air : encore faut-il être quelque part. Quel est donc ce pays-ci ?

J U P I T E R.

Le pays des chimères, les espaces imaginaires.

## LA VÉRITÉ.

Je ne les avois jamais vus : je ne suis pas fâchée  
de m'y trouver pour une première fois.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

C'est donc dans ces vastes campagnes ,  
Que sont les châteaux en Espagne ,  
Et dans ces fortunés cantons  
Que la vanité folle entasse  
Et les richesses des Gascons ,  
Et les beaux lauriers du Parnasse.

Mais il ne vient ici que des esprits.

## JUPITER.

J'y ai pourvu , par ma toute-puissance. Je veux  
qu'aujourd'hui l'imagination des visionnaires les  
transporte ici en corps & en âme.

Air : *Robin turelure.*

Que sur-le-champ , sans efforts ,  
De l'humaine créature  
L'esprit enleve le corps ,

Turelure !

## LA VÉRITÉ.

Ah , la maudite voiture !

Robin turelurelure.

Voilà de pauvres corps bien aventurés. Vous  
n'auriez plus qu'à réaliser leurs desirs.

## JUPITER.

M'en préserve le destin ! ils passeroient bientôt  
d'ici

d'ici dans l'olympé, & viendroient m'y détrôner:  
Non, non, je réaliserai seulement leurs idées:  
De l'espèce que seront ceux qui vont venir, il  
n'en coûtera que peu de chose: des sons, des pa-  
roles, des gambades, & de la fumée. Je te recom-  
mande les fous qui vont paroître.

*Air : Pour passer doucement la vie.*

Adieu : mords , égratigne , pince ;

Agis librement aujourd'hui.

L A V É R I T É :

Tenez-moi donc parole ;

Et n'amenez ni roi ; ni prince :

Le premier qui vient , je m'enfuis.

J U P I T E R.

A ces créatures près , n'épargne personne ;  
pas même mes propres fils ; si par hasard il en  
venoit.

L A V É R I T É :

Oui-dà : j'irai les appeller tout crûment fils de...

J U P I T E R.

Alte là , l'injure me touche. L'ordre n'est pas  
pour moi : je mérite bien d'être privilégié.

L A V É R I T É.

*Air : Du prévôt des marchands.*

Si bien que vous êtes charmé ,

Dé la regle étant supprimé ,

D'ouïr les vérités des autres ;

Et que l'on vous met en courroux  
Si-tôt que l'on vous dit les vôtres :  
Les autres sont faits comme vous.

Jugez comme je vais en être reçue.

J U P I T È R.

Qu'ils te reçoivent comme ils voudront , peu  
m'importe : je veux que tu leur parles ; obéis.

L A V É R I T É.

*Air : Joconde.*

Mais qu'y gagnerons-nous enfin ?

Le profit sera maigre :

Un riche en fera-t-il moins vain ?

Un juge plus integre ?

La race des petits collets

Moins digne d'invective ?

A laver la tête aux baudets ,

On y perd sa lessive.

J U P I T È R.

Parle toujours , te dis-je.

*Air : Lere lanlere.*

Peut-être qu'aujourd'hui ta voix

Servira plus que tu ne crois :

Tout en ira mieux , je l'espere.



## S C E N E I I.

L A V É R I T É, *seule.*

L E R E la , lere lanlere , lere la , lere lanla.

Air : *M. Charlot , ou rigaudon de l'opéra de Galatée.*

Ma foi , pour moi ,

Je m'attends à ne faire

Que de l'eau toute claire ,

Dans ce bel emploi.

L'homme entêté

N'a plus d'yeux ni d'oreilles

Pour la vérité.

J'offenserai ;

C'est toutes les merveilles

Que j'opérerai.

Il y va trop du nôtre.

J'imagine un secret :

Sur le dos de quelqu'autre

Rejetons le paquet.

Laissons-lui tirer les émolumens

De mes fots compliments.

Cherchons quelque étourdi , ravi d'être à ma place. Qu'importe par qui Jupiter soit obéi , pourvu qu'il le soit. Voyons ! le premier venu fera mon affaire. Qui est celui-ci ?



## SCÈNE III.

ARLEQUIN, LA VÉRITÉ.

ARLEQUIN, rêvant.

Air : *Le fameux Diogene.***M**AUGREBLEU de la chienne!

Je crois , par la morguienne ,

Que j'en deviendrai fou.

Que la peste la creve ,

Et le diable l'enleve :

Morbleu , que j'en suis fou !

LA VÉRITÉ.

Cet homme là , je le parie , rêve à sa femme.

Air : *Menuet d'Hésione.*

Ami , vous êtes en colere :

Ne pourroit-on savoir pourquoi ?

Quelqu'objet qui ne vous plaît guere ,

Vous occupe , à ce que je voi.

ARLEQUIN.

Vous voyez fort mal , madame ; je m'occupe  
d'une guenon que j'aime à la rage.

LA VÉRITÉ.

Sont-ce là de vos galanteries ?

ARLEQUIN

Oui.

LA VÉRITÉ.

Vous n'en savez pas d'autres ?

ARLEQUIN.

Non.

LA VÉRITÉ.

Et que vous a donc fait cette pauvre personne  
là ?

ARLEQUIN.

Rien.

LA VÉRITÉ.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Ah , le bourru personnage !

Je vois d'où vient son ennui.

C'est un jaloux , je le gage ;

Accommodons-nous de lui.

Dans cette humeur colérique ,

Il ne me convient pas mal ;

Pour être bien véridique ,

Il faut être un peu brutal.

ARLEQUIN, *à part.*

Air : *Vous ne m'aimez pas , Lisette.*

Tu fais en vain la doucette ;

Non , non , tu ne m'aimes pas !

Devant toi , je cajole Annette ,

Je lui leve sa gorgerette ,

Tu ne t'en formalises pas ,

K ij

Tu me trahis en cachette ;

A coup sûr , tu ne m'aimes pas.

LA VÉRITÉ.

Approchons , & nous insinuons dans son esprit  
de maniere à m'en faire un premier commis.

ARLEQUIN, *toujours à part.*

*Air : Du haut en bas.*

C'est pour Pierrot ,

Qu'au fond elle a de la tendresse ;

C'est pour Pierrot ,

Qu'elle fait aimer comme il faut.

L'étiquette , l'on me la laisse ;

Mais du sac la meilleure piece

C'est pour Pierrot.

Anguille sous roche ; sans cela , seroit-elle si  
sareffante, au moment même que je ne cherchois  
tout-à-l'heure qu'à la faire enrager ?

LA VÉRITÉ, *l'abordant.*

Compere , compere , tu es jaloux : avoue.

ARLEQUIN.

Jaloux comme un diable , madame , cela est  
vrai.

LA VÉRITÉ.

Marque de bonhomme ! & pourquoi ? & de  
quoi jaloux ?

ARLEQUIN, *à part.*

Ma foi , je ne fais bonnement que dire.



Air : *Boire à fo\ tirelirelire.*

Ma maîtresse me fait

Une assez bonne mine :

Mais que fais-je ! en secret ,

Peut-être la coquine. . .

L A V É R I T É.

Oui , je viens de vous entendre : c'est une  
éveillée qui vous en fait accroire ; & pendant que  
vous avez pour vous les apparences ,

Rien ne répond

Qu'un factoton

N'ait pas le tirelirelire ,

N'ait pas le toureloureloure ,

N'ait pas le fond.

A R L E Q U I N.

Non , non ; morbleu ! j'en réponds , moi : tout  
éveillée qu'elle est , je la garantis sage.

L A V É R I T É.

Eh bien , tranquillisez-vous donc.

A R L E Q U I N.

Oh mais , c'est qu'aussi tout se peut.

L A V É R I T É.

Air : *De la ceinture.*

De quoi vous appercevez-vous ?

A R L E Q U I N.

Oh bien , telle est ma fantaisie ,

Je suis jaloux. . . je suis jaloux. . .

Parce qu' . . . elle est sans jalousie.

[ *Changement d'air.* ]Air : *De la jalouffe.*

Je fais tout pour qu'on me querelle ,  
 J'en caresse une autre à ses yeux ;  
 Et quand j'attends un soufflet d'elle ,  
 Je m'en vois traiter de mieux en mieux.

Si l'on m'aimoit comme il faut ,  
 On le prendroit d'un ton plus haut.

Ah, je volerai

Tant de belle en belle ,

Et je contreferaï

Si fort l'infidelle ,

Qu'à la fin je le serai . . .

[ *Changement d'air.* ]Air : *On n'aime point dans nos fêtes.*

Mais je la cede à mon rival ,

C'en est fait : qu'elle s'accommode ,

Je ne l'aime plus.

L A V É R I T É.

Votre mal

A bien l'air d'une fièvre chaude.

Plus son accès est violent ,

Et moins le malade le sent.

Et croyez-moi , votre belle indifférence n'est  
 autre chose qu'un redoublement.

A R L E Q U I N.

Air : *Une jeune nonnette.*

Au mal qui me possède ,

J'aurai le soin  
 D'appliquer un remède  
 Qui n'est pas loin.  
 Au premier cabaret l'on a  
 De bon quinquina  
 Pour ces fievres-là.  
 O gué lanla lanlere , ô gué lanla.

[ *Changement d'air.* ]

Air : *Amis, sans regretter Paris.*  
 Allons , pour me purger enfin  
 Des mes humeurs chagrines ,  
 Prendre chez monsieur Darboulain ,  
 Quinze ou vingt médecines.

L A V É R I T É.

Air ; *De M. Grandval.*  
 Je ne consulte que vous-même.  
 N'aimez-vous point mieux en tout cas ;  
 Etre bien sûr que l'on vous aime ,  
 Qu'être sûr que vous n'aimez pas ?

A R L E Q U I N *rêvé.*

Être sûr qu'on m'aime , qu'être sûr que je  
 n'aime pas ! Mais, mais bien des réflexions faites,  
 je pense qu'elle a raison. Oui. Reste à savoir  
 comment s'y prendre pour cela.

L A V É R I T É.

Rien de plus aisé. Demeurez avec moi.

A R L E Q U I N.

Le nom de madame , par parenthèse ?

*LA VÉRITÉ.*

On me nomme la Vérité. . . . Vous vous enfuyez !

*ARLEQUIN.*

Moi, demeurer avec vous ? Fort peu.

*LA VÉRITÉ.*

*Air : Ma raison s'en va beau train.*

Encore deux mots , s'il vous plaît :

Vous saurez mieux ce qu'il en est.

*ARLEQUIN.*

Non , non , je ne puis !

Adieu , je m'enfuis.

*LA VÉRITÉ.*

Quelle humeur pétulante !

*ARLEQUIN.*

Vous demeurez au fond d'un puits ,

Ce logis m'épouvante ,

Lonla ,

Ce logis m'épouvante.

*LA VÉRITÉ.*

Rassurez-vous : il ne s'agit pas de me fuir.  
Il est question de recevoir ici , pour moi , tous  
ceux qui viendront , & de leur dire leurs vérités  
en face , avec la fauce que vous voudrez y mettre.

*ARLEQUIN.*

Ah , passe pour cela ! Je me sens d'assez mauvaise humeur , pour m'en bien acquitter ; & s'il

vous plaît, madame, quelle relation cela peut-il avoir à m'apprendre si l'on m'aime, ou non ?

L A V É R I T É.

Je vais vous le dire; écoutez bien: c'est qu'au cas que votre maîtresse ait pour vous un véritable amour :

Air : *Comme un coucou que l'amour presse.*

Elle s'ennuie en votre absence ;

Elle viendra rêver ici ,

Dira tout haut ce qu'elle pense ;

Vous vous éclaircirez ainsi.

A R L E Q U I N.

En quel pays sommes-nous donc , où les amoureux ne manquent pas de venir , & où les femmes disent ce qu'elles pensent ?

L A V É R I T É.

Nous sommes vous & moi dans les espaces imaginaires.

Air : *J'irai chez vous , ma chere demoiselle.*

C'est dans ces lieux , que par sa fantaisie

L'homme conduit , s'égare nuit & jour :

Vous y voilà par votre jalousie ,

Elle y viendra conduite par l'amour.

A R L E Q U I N.

Ah , ah , je m'oriente ! oui , les espaces imaginaires ! oui , c'est ici que la soif & la faim m'ont fait faire de si beaux voyages. Jarni ! que j'y

voyois de belles choses, avant que d'être amoureux !

*Air : Sommes-nous pas trop heureux ?*

J'y voyois mille festons  
D'andouilles & de fauciffes ,  
Des maisons de pain d'épices ,  
Toutes pleines de ratons ,  
Des tonneaux inépuisables ,  
Et de vastes magasins ,  
De gros fromages semblables  
A des meules de moulins.

Mais le diable , c'est que je n'étois ici qu'en idée , & m'y voici en chair & en os. J'aurois cru cela impossible.

*L A V É R I T É.*

Aussi cela n'étoit-il jamais arrivé, ni n'arrivera plus jamais. C'est un miracle de Jupiter, qui finira dans deux heures. Il veut que pendant ce tems-là je savonne un peu ceux qui viendront.

*Air : Bouchez , Nymphes , vos fontaines.*

Voulez-vous y tenir ma place ?

*A R L E Q U I N.*

Oui , mais mon ignorance crasse  
Est un obstacle à vos faveurs.

*L A V É R I T É.*

Ne vous inquiétez pas.

Je vous prête mes connoissances :

Vous verrez jusqu'au fond des cœurs.

A R L E Q U I N.

Que je verrai d'extravagances !

L A V É R I T É.

Air : *La femme à tretien.*Mais je vous avertis *bis.*

Que l'ordre qu'on vous donne

Est pour les grands &amp; les petits :

Ne ménagez personne.

Savonnez-les tretins ,

Savonnez-les tretous ,

Tretins , tretis , tretous.

A R L E Q U I N.

Comment ! je pourrai dire là tout crûment les choses comme elles sont ?

L A V É R I T É.

Tout nûment : comme si je parlois moi-même.

M. le marquis, vous êtes un fat. M. l'auteur, vous êtes un sot. M. le Gascon, vous êtes trop de choses. M. l'abbé, vous n'êtes rien. Ainsi du reste.

A R L E Q U I N.

Ah, morbleu, quel plaisir ! Laissez-moi faire. Et les femmes ? Tout de même ?

L A V É R I T É.

Tout de même. Par exemple, à celles d'une certaine espèce abondante à Paris :

Air : *Ma fille , je vous , &c.*

Belles , vos cœurs sont sans délicatesse ,

Sans goût , sans tendresse :

Qui ne fait qu'aimer ,

Ne sauroit vous charmer.

Vienne un faquin enrichi sur la place ,

Et de mauvaise grace ,

Vous montrer ses louis ;

Voilà votre Adonis.

[ *Changement d'air.* ]

Le premier d'entr'eux engraine :

Au plus laid matin

Qui frappe , la bourse pleine ,

Vous ouvrez , belle meunière ,

Le joli moulin.

Direz-vous bien cela ?

ARLEQUIN.

Oh , le mieux du monde ; parce qu'il est vrai ,  
que cela est bien vrai.

LA VÉRITÉ.

Encore à ces merveilleuses requinquées , qui  
se rengorgeant , vont toujours disant : nous  
autres honnêtes femmes ; comme un Normand  
diroit : nous autres honnêtes gens. Relancez-les  
moi d'importance , & leur dites de ma part :

Ait : *Mais sur-tout prenez bien garde à votre cotillon.*

Votre oreille a peur d'un flon flon ,

D'un zon , zon , zon , d'un mirliton ;



Vous ne voulez pas qu'un tendron  
 Sache ce que c'est qu'un garçon ;  
 Vous y veillez comme un dragon.  
 Si la belle entend le jargon ,  
 Vous lui faites grand carillon ,  
 Et vous ne prenez pas garde à votre cotillon.

A R L E Q U I N.

Je voudrois déjà être à la besogne , & qu'il y  
 eût de cette graine-là ici autour , pour vous mon-  
 trer comme je l'apostropherois.

L A V É R I T É.

*Air : Quel plaisir de voir Claudine !*

Souvenez-vous de ce style.  
 Tenez , voilà mon miroir ,  
 Il pourra vous être utile ;  
 Commencez par vous y voir.

A R L E Q U I N *se mirant , fait des lazzi ; & tout  
 étonné de se voir si noir , il rappelle la Vérité.*

*Air : Nous autres bons villageois.*

Madame , point de quiproquo ;  
 Me prenez-vous pour une grue ?  
 Vous êtes la Vérité ? vous ?

L A V É R I T É.

Oui.

A R L E Q U I N.

Madame la Vérité , vous en avez menti.

*L A V É R I T É.*

Pourquoi ?

*A R L E Q U I N, continuant l'air :*

Pourquoi ? Parce que primo

Je ne vous vois pas toute nue :

*L A V É R I T É.*

Oh, ce n'est plus la mode.

*A R L E Q U I N, jetant le miroir :*Air : *Dedans mon petit réduit.*

Morbleu, madame, allez-vous-en,

Vous &amp; votre miroir, aux diables.;

*L A V É R I T É.*

Dis donc, hein, gros payfan !

Crois-tu parler à tes semblables ?

Qui te fait lâcher ce gros mot ?

*A R L E Q U I N :*

Suis-je une figure à Callot ?

Et votre miroir est un sot,

Qui me fait comme un magot. *bis.**L A V É R I T É.*

Ce n'est pas sa faute : il vous fait comme vous êtes.

*A R L E Q U I N :*

Il charge. J'ai bien la peau un peu bise ; mais je ne suis pas noir comme cela.

*L A V É R I T É :*

Pardonnez-moi.

*ARLEQUIN.*

## A R L E Q U I N.

Cette glace, vous dis-je, est une impertinente  
qui se moque des gens.

## L A V É R I T É.

Elle n'est point moqueuse ; elle est fidelle :  
regardez-y mon visage ; vous verrez si elle ment.

A R L E Q U I N, *après avoir confronté.*

Les deux ne font qu'un ; cela est vrai : mais  
comment cela se fait-il donc ? Je ne m'étois  
jamais trouvé si laid.

*Air : Vous qui vous moquez par vos ris.*

Si ce miroir est naturel,  
Comment font donc les autres ?

## L A V É R I T É.

L'amour-propre aveugle un mortel  
Qui se regarde aux vôtres ;  
Mais dans le mien , on se voit tel  
Qu'on est aux yeux des autres.

Je vous laisse. J'appерçois le baron de la Cale-  
che , que je vous recommande.



## SCÈNE IV.

ARLEQUIN, *seul.**Air : Du mirliton (\*)*.

Si nos miroirs de toilettes  
 Ressembloient à celui-ci ,  
 On verroit moins de coquettes ,  
 En se coëffant dire ainsi ,

[ *Il minaude.* ]

J'ai du mirliton , &amp;c.

## SCÈNE V.

LE BARON *de la Caleche*, ARLEQUIN.

LE BARON.

*Air : Quand je vous vois , je vous veux , &c.*

Je suis bien fait , jeune & charmant ;  
 Ah , que de moi je suis content !  
 Tout le beau sexe , en me voyant ,  
     Me fourit ,  
     Me chérit ,

(\*) Cet air étoit alors dans sa primeur , & ce mot factice ne vouloit encore dire que mérite.

Me convoite à l'instant.

Belles , si vous m'aimez , je vous aime.

Mais seul je ne puis suffire à tant,

A R L E Q U I N.

Voilà cõme je pensois de moi-même , avant  
que de m'être vu à ce miroir-ci.

LE B A R O N , *se caressant le menton.*

*Air : Des fraises.*

Ce beau visage est l'effroi

Des maris & des meres ;

Il est noble comme moi ,

Je tiens même un peu du roi.

A R L E Q U I N , *à part.*

Chimeres , chimeres , chimeres !

LE B A R O N , *se croyant seul & faisant le beau  
danseur.*

*Air : Ah , vous avez bon air !*

Est-il jeune mousquetaire

Plus propre & galant à faire. . .

Ah , ah ! n'ai-je pas bon air ? *(trois fois.)*

A R L E Q U I N.

Bon air vous avez.

LE B A R O N.

N'est-il pas vrai , camarade ? Tiens : rien que  
ces jambes-là , regarde-les moi bien. L'autre  
jour sur le théâtre , avant qu'on levât la toile ,  
qui ne me descendoit qu'au genou , comme je

me promenois derrière, vingt dames des premières loges détachèrent pour envoyer savoir à qui étoient ces belles jambes.

A R L E Q U I N.

Je les reconnois : n'aviez - vous pas des bas rouges ?

L E B A R O N.

Justement !

A R L E Q U I N.

J'étois présent : à telle enseigne, que

Air : *Y-avance, y-avance.*

Le parterre vous remarqua ,  
De respect même vous manqua ,  
Et cria sur vous d'importance ,  
Y-avance , y-avance , y-avance ,  
Avec tes beaux bas d'ordonnance.

L E B A R O N.

Le parterre n'est pas des mieux morigéné. Passe encore pour cette fois-là : on ne connoît pas l'homme aux jambes ; il n'étoit pas obligé de savoir à qui il parloit : où il n'est pas excusable, c'est avant-hier, à une première représentation que moi, & un essaim de petits maîtres, nous barriions les coulisses & le fond du théâtre, & qu'au beau milieu d'eux, le parterre & moi, nous nous trouvions face à face ;

Air : *Adieu voisine.*

Il me fallut en essuyer

L'humeur acariâtre :

Au lieu d'humblement me prier ,

Il fit le diable à quatre ,

Et ne cessa pas de crier ,

Place au théâtre ! *bis.*

A R L E Q U I N.

Vous retirâtes-vous ?

L E B A R O N.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Oui , sans faire semblant de rien :

Mais je me vengeai bien. *bis.*

Du théâtre je disparus ;

Et l'on ne m'y voit plus. *bis.*

A R L E Q U I N.

Ah , que c'est bien fait ! voilà pour vous apprendre à vivre , monsieur le parterre.

L E B A R O N.

Ily aura vingt dames de moins tous les jours , à tous les spectacles.

A R L E Q U I N.

D'abord , il n'y a plus à compter sur celles qui envoyèrent savoir à qui étoient vos jambes.

L E B A R O N.

Place au théâtre ! place au théâtre ! Je ne ferois digérer cela. Parler de ce ton-là à un homme de ma sorte , de ma naissance ! Tu ris , mauvais plaisant. Sais-tu ce que c'est que la naissance ?

L. iiij

A R L E Q U I N.

*Air : Gnïa pas d'nial à ça.*

Sur la terre &amp; l'onde ,

Chacun fait cela ,

Puisque tout le monde

A passé par là :

Gnïa rien d' rare à ça

Gnïa rien d' rare à ça.

L E B A R O N.

Diable ! gnïa rien d' rare à ça ! Comme il en parle !

*Air : Quand le péril est agréable,*

Ainsi raisonne le vulgaire ;

Tout le premier , toi malotru ,

Réponds , &amp; dis-moi , d'où fors-tu ?

A R L E Q U I N.

Du ventre de ma mere.

L E B A R O N.

Es-tu quelque chose ?

A R L E Q U I N.

Eh , qui est-ce qui n'est rien ?

L E B A R O N.

Qui es-tu ? As-tu un nom ? Es-tu titré ?

A R L E Q U I N.

Oui ; je suis un être intitulé Arlequin.

L E B A R O N.

As-tu des armes ?



A R L E Q U I N , *tirant sa batte.*  
Oui ; les voilà.

L E B A R O N .  
Je veux dire des armoiries.

Air : *Tu croyois en aimant Colette.*

Ce ne sont pas contes pour rire.

( *tirant son cachet.* )

Tiens , voilà l'honneur du blazon.

Ce cachet d'or pourra t'instruire

De la grandeur de ma maison.

Regarde cette tête de sinople , en champ de  
gueule.

A R L E Q U I N .

Air : *Toute la nuit je rode.*

Quel grimoire fantasque !

L E B A R O N .

La tête du béliet

Pour cimier ;

Et pour timbre , le casque :

Preuve que mes aïeux

Glorieux

Furent tous belliqueux.

A R L E Q U I N , *sur le ton du dernier vers.*

Oui ; mais venez-vous d'eux ?

L E B A R O N .

Eh , de qui diable veux-tu donc que je vienne ?  
Des tiens ?

*Air : Pierre Bagnolet.*

La demande est bien à sa place !  
Le sot animal ! si j'en viens !  
De qui viendrois-je donc, de grace ?  
Seroit-ce , encore un coup , des tiens ?

ARLEQUIN.

Peut-être bien ,

Peut-être bien ,

Grace au beau sexe , en fait de race ,  
On ne sauroit compter sur rien.

Il faut vous parler franchement là-dessus.

*Air : Les filles sont si sottes.*

Ces croissans si bien arrangés ,  
Ces grands bois de cerf alongés ,  
Ces chevrons , ces licornes ,  
Ces casques d'aigrettes chargés ,  
Tout cela sent les cornes.

Loula ,

Tout cela sent les cornes.

*Air : Amis , sans regretter Paris.*

Mais pour moi , j'ai de mes destins

Un plus sûr témoignage :

De pere en fils , les Arlequins

Ont tous eu mon visage.

Et la peau du mien prouve infiniment mieux  
que tous les parchemins du monde. Et monsieur  
n'est pas sans avoir servi ?

L E B A R O N .

Encore la dernière campagne ; & comme on  
dit toujours , avec distinction.

Air : *Quand on me parle de Lucifer.*

Je parus là sous le harnois  
Avec une fierté romaine ;  
On m'y vit à l'assaut deux fois ,  
Monter en galant capitaine.

A R L E Q U I N .

Et le lieu de ces beaux exploits ?

L E B A R O N .

C'est le camp de Porcher-Fontaine.

Malepelte ! il y faisoit chaud ; j'y eus bien soif.

A R L E Q U I N .

Et monsieur n'est pas sans avoir de l'esprit ?

L E B A R O N .

Plus que de raison , pour un homme de ma  
qualité. J'en rougis par fois.

A R L E Q U I N .

Le rouge ne vous coûte guere.

L E B A R O N .

Air : *Robin turelure.*

Je chanfonne quelquefois ,  
Je raisonne de peinture ,  
Je devine tous les mois

Turelure ,

Une énigme du Mercure .

*ARLEQUIN.*

Robin turelurelure.

*LE BARON.*

Ce qui vaut mieux que tout cela : je suis héritier , depuis hier , de deux millions.

*ARLEQUIN.*

Alerte, alerte, mesdemoiselles du grand opéra !  
voici une bonne année pour vous.

*LE BARON.*

Que Jean de Paris y vienne ! On va bien voir  
un autre équipage.

*Air : Quand je vais à la chasse.*

Suisse à grosse gamache ,  
Laquais bien découplés ,  
Un cocher à moustache ,  
Chevaux gris-pommelés ;  
Et pour plus grande pompe ,  
Un drôle en mon grenier ,  
Qui de sa trom , trom , trom , trompe ,  
Eveille le quartier.

[ *Changement d'air.* ]

*Air : Musette de Callirhoé.*

Je me veux  
Pourvoir encore  
D'un grand maure  
Tout des plus affreux :  
C'est un masque  
Dont on fait cas.

Plus , un basque  
 Tout en taffetas ,  
 Dont la veste  
 Bleu-céleste ,  
 Ziste & zeste ,  
 Quand il ira courant comme un fou ,  
 Avec grace  
 Vole , & fasse  
 Frou , frou , frou.

## A R L E Q U I N.

*Air : Du camp de Porcher-Fontaine.*

Jarnicoton les beaux acquets !  
 Cochers à moustache , attelage ,  
 Suisse , maure , basque , laquais :  
 Le roi dans son château , je gage ,  
 Patapatapan , patapan , pan pan ,  
 Vous recevra tambour battant.

## L E B A R O N.

*Air : Les sept sauts.*

Adieu donc , ma caleche & ma rosse !  
 Vive mon équipage nouveau !  
 Quel plaisir , au fond d'un beau carrosse ,  
 Tout à l'aise étendu comme un veau ,  
 De voir un coureur dispos ,  
 Faire devant mes chevaux ,  
 Un saut , deux sauts , trois sauts , &c.  
 Adieu , l'ami.

## SCÈNE VI.

BRIMBORION, LE BARON, ARLEQUIN.

BRIMBORION *se croyant seul, & tenant dans ses bras un in-folio en vieux parchemin, tout déchiré.*

*Air : Allons gai, d'un air gai.*

O volume impayable !

O précieux bouquin !

O livre inestimable !

Je vous possède enfin !

Allons gai, toujours gai, d'un air gai ;

Talarela telare, talalarelatata.

LE BARON, *à part.*

Eh, c'est notre ami monsieur Brimboration ! maître fou que celui-là !

ARLEQUIN.

Mettez-moi, de grace, au fait de cet original-là, qui baise & semble vouloir dévorer ce vilain livre, déjà rongé de vers.

LE BARON, *à demi-voix.*

*Air : Si pour un pet fait par hasard.*

C'est un chimérique, un ratier,

Qui meurt de faim dans un grenier,

Plutôt que de vendre deux lampes,

Quelques vieux marbres tout rompus ,  
Un peu de bronze , & des estampes ,  
Dont il trouve vingt mille écus.

A R L E Q U I N.

Celui qui les offre est aussi fou que celui qui  
les refuse. Je n'en donnerois pas un verre de vin.

L E B A R O N.

Il prétend en avoir des millions. Je vais m'abou-  
cher avec lui : tu connoîtras mieux le personnage.  
[ à Brimboration. ] Vous feuillerez ce livre-là  
demain , monsieur Brimboration. Qu'est-ce qui  
vous rend de si belle humeur ? Mais c'est votre  
ordinaire.

B R I M B O R I O N.

Air : *Landeriri.*

Monsieur le baron , il est vrai.

L E B A R O N.

Un philosophe est toujours gai.

A R L E Q U I N.

Lonlanla derirette ,

Du bout des dents souvent il rit ,

Lonlanla deriri.

L E B A R O N.

Oh , ce n'est pas celui-ci ! Il rit à jeûn comme  
le ventre plein.

B R I M B O R I O N.

La carte a bien changé , monsieur le baron.

Air : *Chantez , petit Colin.*

Il n'est plus avec moi

Question de misère ;

Maintenant j'ai de quoi

Vivre plus à gogo qu'un roi.

LE BARON.

C'est une bonne affaire !

ARLEQUIN , *à part.*

C'est quelque'autre chimère.

B R I M B O R I O N .

J'en ai tant & plus !

Je n'étois qu'Irus ,

Me voilà Crésus.

LE BARON.

Grand bien vous fasse ! Je vous en fais mon compliment. Nous étions , & nous sommes à peu près , vous & moi dans le même cas.

B R I M B O R I O N .

Air : *Tuton , tuton , tutaine.*

J'étois misérable en effet ,

Tuton , tuton , tutaine.

LE BARON.

Et tu , tu , tu ,

Tout est donc vendu ?

B R I M B O R I O N .

Et ton , ton , ton ,

Et nous en aurons ,



De belles maisons ,  
 Repas , violons ,  
 Beaux jeunes tendrons ,  
 Gentilles dondons ,  
 Et nous en aurons ,  
 Tuton , tuton , tutaine.

A R L E Q U I N.

De jeunes tendrons, des dondons, des repas...  
 Diable ! je n'appelle plus cela des chimeres.

*Air : Amis , sans regretter Paris.*

Je vais aussi philosopant :

Ami , je vous ressemble.

Touchez là , je suis bon enfant ,

Faisons chambrée ensemble.

B R I M B O R I O N.

Je te crois tel , & j'en suis sûr ; car entr'autres choses , je suis un physionomiste infailible. Ouidà ! Viens , je t'associe à ma haute fortune ; tu la partageras : tu vas avoir tout ce que tu voudras. Parle , que desires-tu ? qu'aimes-tu ? Tu es à même.

A R L E Q U I N.

Je ne veux pas grand'chose.

*Air : Eveillez-vous , belle endormie.*

Et je suis de ces bonnes ames

Dont les vœux sont fort limités ;

J'aime le jeu , le vin , les femmes ,

Et toutes mes commodités.

Voilà tout.

*Air : Je ne suis né ni roi ni prince.*

Je te donne l'or à plein coffre ,  
Et sur le boulevard je t'offre  
Un ferrail tout des mieux garnis ,  
Cent journaux de vigne en Champagne ,  
Un superbe hôtel à Paris ,  
Et de beau châteaux en campagne.

*L E B A R O N.*

En Espagne.

*A R L E Q U I N , lui sautant au col.*

Grand-merci , patron ! [ *au baron.* ] Baron , il  
y aura demain grand dîner à l'hôtel : venez m'y  
voir.

*Air : De Grimaudin.*

Allons , morbleu , choquons le verre ,

Enivrons-nous.

Baron , allant à votre terre ,

Détournez-vous ,

Pour voir le seigneur Arlequin

Dans son château de Gaillardin.

Car pour la maison du boulevard , serviteur !  
J'y veux aller seul.

*L E B A R O N , à Brimbordon.*

Enfin , vous avez donc eu de vos effets tout  
ce que vous vouliez en avoir ?

*BRIMBORION.*

BRIMBORION.

*Air : Ah ! que la paresseuse automne.*

Vraiment , c'eût été grand dommage ;

Je voulois vendre comme un fou ,

J'en ai mille fois davantage.

J'ai des monts d'or , j'ai le Pérou.

ARLEQUIN.

Vous plairait-il , mon honnête homme ,

Pour boucher déjà quelque trou ,

Me lâcher toujours quelque somme ?

BRIMBORION.

Oh , je n'ai pas encore le fou !

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous ?

BRIMBORION.

C'est que je n'ai pas vendu : j'ai troqué.

*Air : Vas-t-en voir s'ils viennent.*

Mais troqué si finement ,

J'en suis si peu dupe ,

Que j'y gagne assurément

Cent fois le centuple.

LE BARON.

Et vas-t-en voir s'ils viennent , Jean ,

Vas-t-en voir s'ils viennent.

Contre quoi donc avez-vous troqué ? contre des royaumes ?

BRIMBORION.

Contre bien mieux. [*montrant son livre.*]

Contre ceci.

ARLEQUIN.

Hoïmé!

Air : *Quand la mer rouge apparut.*

Adieu châteaux &amp; maisons ,

Adieu la bombance ,

Les tendrons &amp; les dondons ,

La panse &amp; la danse.

BRIMBORION.

Nous aurons de tout cela ,

Moyennant ce livre-là.

C'est la cla cla , c'est la vi vi vi , c'est la cu cu cu ,

C'est la cla , c'est la vi , c'est la cu ,

C'est la clavécule

Jointe à Raimond Lulle.

Deux maîtres trésors , deux superbes secrets  
renfermés là dedans.

ARLEQUIN.

Comme vous diriez ?

BRIMBORION.

Air : *D'une main je tiens mon pot , &c.*

Avec le premier on peut

Faire tant d'or qu'on veut :

L'autre , si vous aimez les belles ,

Vous fait sans faute adorer d'elles.

A R L E Q U I N.

On n'a pas besoin du second ,

Si le premier est bon.

B R I M B O R I O N.

Deux cordes à notre arc n'y gâtent rien ; &  
nous allons voir beau jeu.

A R L E Q U I N.

Oui , si elles ne rompent.

L E B A R O N.

Ma foi , notre cher , vous m'avez bien l'air  
d'avoir changé votre masette borgne contre une  
aveugle. Ce que vous aviez , quoiqu'il ne valût  
guere , valoit encore mieux , je crois , que ce  
que vous montrez là.

B R I M B O R I O N.

Ne valoient guere ! Diable , comme vous dites  
cela ! un Rembrand , un Othon , l'Oeuvre de  
Callot , une mule de Cléopâtre !

*Air : De Triolet.*

Mon beau Rembrand , mon cher Othon ,

Pardon , si je puis vous survivre !

Cher Othon , beau Rembrand , pardon !

Je vous regrette tout de bon ,

Mon beau Rembrand , mon cher Othon !

Vous valiez mieux que ça , dit-on ,

Mais vous n'étiez que toile &amp; cuivre ;

Mon beau Rembrand , mon cher Othon ,

*Item , encore faut-il vivre.*

M ij

LE BARON, à *Arlequin qui est entre deux.*

*Air : Vraiment, ma commere, oui.*

N'a-t-il pas perdu l'esprit ?

A R L E Q U I N.

Vraiment, mon compere, oui.

B R I M B O R I O N.

En fat il s'en fait accroire.

A R L E Q U I N.

Vraiment, mon compere, voire,

Vraiment, mon compere, oui.

L E B A R O N, *même air.*

Tu te moques bien de lui ?

A R L E Q U I N.

Vraiment, mon compere, oui.

B R I M B O R I O N.

De sottise il se fait gloire.

A R L E Q U I N.

Vraiment, mon compere, voire,

Vraiment, mon compere, oui.

L E B A R O N.

Paix ! voici madame la comtesse de Timbre-  
gai : nous avons fait depuis peu connoissance :  
elle rêve, & je gagerois bien que c'est à moi.





## S C E N E V I I.

LA COMTESSE DE TIMBREGAI,  
LE BARON, BRIMBORION,  
ARLEQUIN.

BRIMBORION.

L'ORGNEZ-la tout à votre aise ; je vais , en me promenant , m'occuper plus utilement à feuilleter la cla cla cla...

LA COMTESSE , *après avoir rêvé quelque tems , dit vivement :*

Je ne rêve qu'à cela : j'en suis ravie , charmée , enchantée !

*Air : La mirtamplain , lantirelarigot.*

L'un n'est qu'un petit magot :

Mais son air m'enchanté.

L'autre ne dit presque mot ,

La mirtamplain lantirelarigot !

Mais j'en suis contente.

LE BARON , *bas à Arlequin.*

Ce n'est pas encore de moi qu'elle parle : en passant , les voilà bien habillés tous deux.

ARLEQUIN.

Un magot , & un sot : qui font ces deux messieurs-là ?

L E   B A R O N .

Le chevalier Bec-en-l'air , &amp; son mari.

L A   C O M T E S S E .

Ah, baron ! vous voilà : vous m'avez entendue , je gage ?

L E   B A R O N .

A bon entendeur demi-mot. Nous expliquons même les énigmes. Vous avez bien raison ;

Air : *La mirtamplain , lantirelarigot.*

L'un est un franc godenot.

L A   C O M T E S S E .

Vous l'avez donc vu ?

L E   B A R O N .

Ne le vis-je pas hier chez vous ?

L A   C O M T E S S E , *reprenant l'air.*

Oui , mais il m'enchanté.

L E   B A R O N .

Et l'autre , une bête , un fot.

L A   C O M T E S S E .

La mirtamplain , lantirelarigot !

Mais je m'en contente.

L E   B A R O N .

Cela vous plaît à dire. [ *Il chante.* ]

Madame , en vérité ,

Vous avez bien de la bonté.

Pour votre mari passe ! les plus fots souvent ne sont pas les plus mauvais. Mais votre chevalier



Bec-en-l'air, ah, ah, conscience! Pour un amant,  
cela vous va-t-il?

Air : *Lanturelu*:

Par-tout l'on vous blâme  
D'un si mauvais choix :  
C'est un corps sans ame,  
Qui n'a qu'un minois.

A R L E Q U I N.

Monsieur a deux jambes, lui.

L E B A R O N.

Convenez, madame,  
Que son poste m'étoit dû.

L A C O M T E S S E.

Lanturelu, lanturelu, lanturelu.

Air...

Qui vous parle, mon ami,  
Ni de galant, ni de mari?  
Bien ou mal faits,  
Jolis ou laids,  
C'est à quoi l'on ne prend garde jamais.  
Je révois à mon joli finge,  
Et parlois de mon perroquet.

L E B A R O N, à *Arlequin*.

Air : *Robin turelurelure*.

Le beau sujet d'entretien,  
Quand on a vu ma figure!

ARLEQUIN.

Expliquez-vous aussi bien ,

Turelure ,

Les énigmes du Mercure ?

Robin turelurelure.

LE BARON.

Qui diable devineroit qu'une femme , à qui je  
fais la cour , songe s'il y a des finges & des per-  
roquets au monde !

LA COMTESSE.

Air : *Cotillon des fêtes de Thalie.*

Mille maris , mille favoris ,

Selon mon avis ,

Sont de moindre prix :

L'un faute , l'autre baragouine.

Oh , qu'ils sont jolis ! qu'ils sont jolis ! qu'ils sont jolis !

Mille maris , mille favoris ,

Selon mon avis , sont de moindre prix.

LE BARON.

Se passionner comme cela pour des bêtes !

LA COMTESSE.

Pour des bêtes, baron ! comme vous en parlez !  
Où étiez-vous l'autre jour ? Vous n'auriez pas  
dit cela.

ARLEQUIN.

Air : *Nannon dormoit.*

Sachons pourquoi.

L A C O M T E S S E .

Un homme de finance

Entroit chez moi ;

Le perroquet commence

A crier aussi tôt ,

Maraud , maraud !

Maraud , coquin !

Coquin , Maraude !

Un homme a-t-il plus d'intelligence ?

L E B A R O N .

La rencontre est heureuse , je l'avoue ; mais....

L A C O M T E S S E .

Pour mon singe , il vous fait des moues , des gambades , des sauts , des foubrefauts.

Ah , qu'ils sont jolis ! qu'ils sont jolis ! &c.

L E B A R O N .

Des culbutes de singe ne sont bonnes qu'à divertir des polissons dans le préau d'une foire.

A R L E Q U I N .

Haut la patte ! Vous me déchirez ma robe.  
Respect à la foire ! Une culbute a son mérite.

Air : *Ma pinte & m'amie , au gué.*

Oui , monsieur , & trouvez bon

Qu'on vous le dispute.

Je connois mainte guenon ,

Qui de haute lute ,

A de plus d'un grand seigneur

Gagné l'argent & le cœur ,

Par une culbute , ô gué ! par une culbute.

LA COMTESSE & ARLEQUIN.

Par une culbute , ô gué ! par une culbute.

[ *Arlequin fait un saut périlleux.* ]

LE BARON, *bas.*

C'est un Cap-Verd , que la tête de cette femme là ; elle n'est peuplée que de singes & de perroquets.

ARLEQUIN.

Allons , monsieur , donnez-lui son change.

*Air : De la Palisse.*

Parlez-lui de votre train.

( *à la Comtesse.* )

Peut-être madame ignore

Que monsieur grossit demain

Son train d'un basque & d'un more.

LA COMTESSE.

La belle emplette ! Mon singe à lui seul est un basque & un more tout à la fois.

Fin de l'air : *Ma pinte & m'amie* , ô gué.

More pour le coloris ,

Premier basque de Paris

En fait de culbute ,

O gué !

En fait de culbute.

[ à *Arlequin.* ]

Touche là , toi , mon ami ! Si j'en étois à vouloir faire un choix , ce feroit fur toi qu'il tomberoit plus que fur tout autre. (*au baron.*)

Air : *Dondaine , dondaine :*

Je ne faurois vous exprimer *bis.*

A quel point il fait me charmer ,

Je l'aime , je l'aime.

L E B A R O N.

Vantez-vous bien d'aimer

La laideur même.

A R L E Q U I N.

Qu'appellez-vous , la laideur même ? Eh , monsieur le baron de Cucuba !

Air : *M. le prévôt des marchands.*

Je suis bien auffi beau que vous.

L A C O M T E S S E.

Baron , n'en foyez point jaloux :

Si je lui donne l'avantage ,

C'est qu'il refsemble trait pour trait

A mon finge par le vifage ;

Par le corps , à mon perroquet.



## SCÈNE VIII.

LE BARON, LA COMTESSE, ARLEQUIN,  
BRIMBORION *rentrant son livre à la main,*  
*& frappant du plat sur l'endroit ouvert.*

LE BARON.

**T**OUJOURS son singe & son perroquet dans la  
tête!

LA COMTESSE.

Telle est ma jolie  
Folie,  
Telle est ma folie.

Air du canon : *J'aime le vin, & moi l'oignon, &*  
*moi la belle Jeanneton.*

| LE BARON.      | BRIMBORION.  | LA COMTESSE.     |
|----------------|--------------|------------------|
| J'aime         | Moi,         | Moi, mon singe   |
| un beau train. | mon bouquin. | & mon perroquet. |
| J'aime         | Moi,         | Moi, mon singe   |
| un beau train. | mon bouquin. | & mon perroquet. |
| J'aime         | Moi,         | Moi, mon singe   |
| un beau train. | mon bouquin. | & mon perroquet. |
| J'aime, &c.    | Moi, &c.     | Moi, &c.         |

ARLEQUIN.

Air : *Le carillon de Nantes.*

Gnin, gnin, gnin, gnin, gnin, gnin, gnet...

Ah , jarni !

Qu'est ceci ?

Quel chien de charivari !

Silence , silence !

Paix ! de par tous les diables , paix ! Je vais  
tous les trois vous accorder.

LE BARON.

Oui : dis , qui de nous trois a raison ?

BRIMBORION.

Juge.

LA COMTESSE.

Parle : oseras-tu prononcer contre moi ?

ARLEQUIN.

Vous , monsieur Cucuba , baron de la Caleche ,  
vous n'êtes qu'un fat.

BRIMBORION.

Fort bien : & moi ?

ARLEQUIN.

Un fou.

LA COMTESSE.

Voilà parler ! Mais moi ?

ARLEQUIN

La plus impertinente des trois. Je suis ici une  
bouche de vérité. Je fais mon rôle.

LE BARON , à coups de canne.

Air : *Jean Gile , Gile , joli Jean.*

Et voilà pour votre style ,

Jean Gile , Gile , joli Jean.

LA COMTESSE, *lui ayant arraché sa batte.*

Et voilà pour votre style,

Jean Gile, Gile, joli Jean.

BRIMBORION, *à grands coups de livre.*

Gile, joli Jean, joli Jean, Jean Gile,

Corrigez-vous en.



## SCÈNE IX.

ARLEQUIN, *seul.*

Air : *Amis, sans regretter Paris.*

LE métier m'offrit des attraits ;

J'en faisois mes délices.

Juge qui voudra désormais ;

Maugrebleu des épices.

Air : *Je reviendrai demain au soir.*

Serviteur à la vérité,

Me voilà bien frotté.      *bis.*

D'un autre elle peut se pourvoir,

Je cede le parloir.      *bis.*

Je vais lui rendre compte de la recette qu'elle  
m'a procurée, si elle veut la faire elle-même.





S C E N E X.

SANSONNET, *poète qui rêve à un couplet.*

*Air : Vous m'entendez bien.*

RIMEURS, qui la plupart du tems,  
Pour une rime, à belles dents  
Vous arrachez les ongles... (*Il rêve.*)  
Eh bien ?

(*Il rêve.*)

Ongles.... ongles... Le diable emporte les  
ongles ! Messieurs de l'académie devroient bien  
débarrasser la langue de ce mot-là. De quoi y  
fert-il, dès qu'il ne rime à rien ?

S C E N E X I.

SANSONNET, TROTINET.

*maître de danse.*

[ *En rêvant tous deux, ils se choquent & se renversent.* ]

SANSONNET, *se relevant.*

PESTE soit de l'étourdi !

TROTINET, *se relevant aussi.*  
Et de l'étourdi aussi !

SANSONNET.

Ah, ch! c'est vous, monsieur Trotinet, le coryphée de la danse.

TROTINET.

Oui, monsieur Sansonnet, le poète sans pair.

SANSONNET.

Je vous croyois aux Tuileries, où nous nous rencontrons de même.

TROTINET.

*Air : Chantez , petit Colin.*

De monsieur Sansonnet

La muse est en goguette.

SANSONNET.

Oui, monsieur Trotinet,

Je travaille après un couplet-

Qui me trotte à la tête.

TROTINET.

Mon abord mal-honnête

Vient d'un passe-pié,

Fait plus d'à moitié,

Qui me trotte au pié.

SANSONNET.

A propos de cela, mon ballet est-il prêt?

TROTINET.

Quel ballet? J'en ai cent sur le trottoir.

SANSONNET.

SANSONNET.

Pour la fin de ma comédie, où certain fatyrique étrillé...

TROTINET.

Il est prêt; mais, monsieur Sansonnet, rien pour rien.

SANSONNET.

Vous ferez payé à la première représentation.

TROTINET.

Non, non. Tout-à-l'heure. Je ne veux de vous qu'un impromptu.

SANSONNET.

Parlez.

TROTINET.

Quatre vers, pour être mis sous mon portrait qu'on a gravé.

SANSONNET.

Vous gravé! monsieur Trotinet gravé! à quel titre?

TROTINET.

De premier maître de danse de France.

Air: *M. de la Palisse.*

Oui, mon cher ami, gravé,  
Comme on grave les illustres:

SANSONNET.

En ce siècle dépravé,  
On grave aussi bien des rustres.

Il faut avouer que le burin est bien de loisir :  
une médaille de maître de danse ! La belle pièce  
de cabinet , pour satisfaire l'œil des curieux !

**T R O T I N E T.**

*Air : Talaleri talalerire.*

A toute la race future ,  
La main d'un graveur excellent  
A transmis ma noble figure ,  
Digne prix d'un rare talent ;  
Voilà ce que la danse attire ,  
Talaleri , talaleri , talalerire.

**S A N S O N N E T.**

*Air : Le seigneur Turc a raison.*

Et moi , versificateur ,  
Cependant je rampe.

**T R O T I N E T.**

Être gravé , quel honneur ,  
Pour un homme de ma trempe !  
Quel dépit pour mes rivaux ,  
De voir entre cent héros ,  
Trotinet en estampe !

Il faut dire aussi que je n'ai pas gagné ma  
renommée , les deux pieds dans un chaufson.

*Air : Flon flon.*

Je n'ai pas sans fatigue  
Acquis le noble don  
D'exceller dans la gigue

Et dans le rigaudon:

Flon flon flon larira dondaine , &c.

Air : *La ceinture.*

Lorsque nous primons dans notre art ,  
Voyez jusqu'où cela nous pousse.

S A N S O N N E T.

Dès demain j'achete au plus tard ,  
Votre visage en taille douce.  
Où cela se vend-il ? Chez qui ?

T R O T I N E T.

Air : *Tout le long de la rivière.*

Chez homme , chez femme ,  
Voyez au palais ,  
Au pont Notre-Dame ,  
Et sur tous les quais ,  
Tout le long de la rivière ,  
Lere lonlanla ,  
Tout le long de la rivière ,  
Vous me verrez là.

Dimanche encore , j'eus le plaisir de me voir étalé sur le Pont-Neuf. J'étois mis entre Luther & l'ambassadeur de Perse. Nous fûmes vendus sous mes yeux quinze beaux sous , tous trois l'un portant l'autre. Comme il va s'en faire une nouvelle édition , vous rendriez un service au graveur de m'enrichir d'un quatrain.

N ij

S A N S O N N E T.

*Air : Gnia pas d' mal à ça.*

La chose est facile ,

Dès qu'il vous plaira ,

Sur un vaudeville

Mettons ces vers-là.

T R O T I N E T.

Gnia pas d' mal à ça ,

Gnia pas d' mal à ça.

L'éloge d'un maître de danse doit être sur le ton gaillard.

S A N S O N N E T.

Voici qui vous ira à merveille : le couplet s'adresse aux beaux esprits.

*Air : Je ne suis né ni roi ni prince.*

Esprits qu'un feu céleste embrase ,

Sur le dos du cheval Pégase

A la gloire vous parvenez ;

Mais cet illustre personnage

A sur ses deux pieds bien tournés ,

Fait joyeusement le voyage.

T R O T I N E T.

Que je vous embrasse ! on ne peut mieux dire ! vous aimez & révèrez la danse, vous prospérerez.

S A N S O N N E T, *à part.*

J'enrage de voir qu'il ne sent pas que je me moque de lui : j'aimerois autant le louer. N'offense pas , je le vois , un sot , qui veut.

T R O T I N E T.

Il est tems que j'en vienne au ballet que je vous ai promis. Voyons. La piece finit par des coups de canne, ou de bâton, qu'on donne à votre fatyrique; n'est-ce pas?

S A N S O N N E T.

Vous y êtes. Le divertissement est à la queue des coups de bâton.

T R O T I N E T.

Vous êtes un peu caustique, M. Sansonnet.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Dites la vérité, je gage

Que vous vous êtes peint ici.

S A N S O N N E T.

A qui parlez-vous? Prenez-y garde.

Mes épaules ont, Dieu merci,

Encor leur pucelage.

T R O T I N E T.

Point de querelle, crainte de bravoure! Il ne s'agit pas ici de se battre, mais de danser: ici donc la décoration change: imaginons-nous que la voilà changée. [*Elle change.*]

S A N S O N N E T.

Faites comme moi. Je la vois comme si j'y étois. Elle représente une belle campagne. Après?

T R O T I N E T.

Viennent les Jeux & les Ris pour les danses.

S A N S O N N E T.

Fort bien : les voilà.

T R O T I N E T.

Suivis des Bienfaisances, comme vous l'ordon-  
nez.

S A N S O N N E T.

Les voilà qui se placent en rang d'oignons avec  
la Prudence à leur tête.

T R O T I N E T.

Air : *Bullimbroke toujours agréable.*

Voilà donc votre affaire prête,

( *Aux danseurs.* )

Partez, qu'on commence la fête,

Et voltigez, jupe &amp; cotillon !

Et allons donc, jouez violon.

*Danse des Jeux & des Ris.*

L A P R U D E N C E chante.

Air : *De M. Voisin.*

Par vos vers badins,

Par vos traits malins,

Saytre amusante,

Morale innocente,

Diffipez les erreurs &amp; l'ennui des humains !

Consultez-moi toujours dans un pas si glissant.

Il faut plaire en instruisant,

Et l'on plaît en faisant rire ;

N'allez donc pas plus avant,



De la gaité fans satire !

Toute vérité souvent

N'est pas bonne à dire,

Par vos vers badins ,

Par vōs traits malins ,

Critique innocente ,

Morale amusante ,

Disfipez les erreurs & l'ennui des humains.

[ *On danse.* ]

## V A U D E V I L L E.

Air : *De M. Voisin.*

UN mari , sur le point d'honneur :

Délicat jusqu'à la fureur ,

Me vante sa femme , & l'admire :

Je ne le tire pas d'erreur.

Toute vérité n'est pas bonne à dire.

SI d'aventure , votre époux

Vous juroit qu'il n'est pas jaloux ,

Et du passé vouloit s'instruire ,

Jeunes épouses , taisez-vous.

Toute vérité n'est pas bonne à dire.

UN Gascon dit qu'il a du cœur ;

L'abbé , qu'il a de la pudeur :

J'ai mes raisons pour y souscrire ;

Et ma premiere , c'est la leur.

Toute vérité n'est pas bonne à dire.

Si vous n'êtes pas satisfaits ,  
 Messieurs , daignez être discrets ;  
 A vous permis tout bas d'en rire ,  
 Mais , de grace , point de sifflets !  
 Toute vérité n'est pas bonne à dire.



A C T E II.  
 S C E N E P R E M I E R E.  
 L A V É R I T É.

*Air : L'autre jour au bord d'une fontaine.*

EN ces lieux je ne vois plus paroître  
 L'homme qui fait mon emploi.  
 Je saurois volontiers pourquoi :  
 Lui-même il me cherche peut-être ;  
 On s'égare aisément ici.  
 J'entends quelqu'un : le voici.



## SCÈNE II.

LA VÉRITÉ, ARLEQUIN.

LA VÉRITÉ, *à part.*

Il a l'air un peu maté.

Air : *Et zon zon zon.*

Ce visage attristé  
 Sent bien les croquignoles :  
 Auroit-on vergeté  
 Par hasard ses épaules ,  
 Et zon , zon , zon,  
 De quelques coups de gaules ?  
 Et zon , zon , zon.

ARLEQUIN.

Riez , dame Alifon.

LA VÉRITÉ.

Air : *La nuit & le jour.*

Ami , bonjour : eh bien ,  
 Avez-vous fait merveilles ;  
 Et sans ménager rien ,  
 Bien frotté les oreilles  
 Des fous

Arrivés chez nous ?

Hem ! on a bien été régalé , je crois.

ARLEQUIN.

Oh ! oui. Tout des micux ! vantez-vous en.

LA VÉRITÉ.

Air : *Attendez-moi sous l'orme,*  
 A ce que j'en puis croire ,  
 Le métier vous plaît donc ?  
 Entre nous , à ma gloire ,  
 Convenez qu'il fait bon ,  
 Bravant l'indigne audace  
 Des faguins respectés ,  
 D'oser leur dire en face  
 Toutes leurs vérités.

C'est un passe-tems délicieux , qu'en dites-vous ?

ARLEQUIN.

Délicieux !

LA VÉRITÉ.

Air : *Du cap de Bonne-Espérance.*  
 L'orgueil de ces têtes folles ,  
 Est comme un fardeau pesant ,  
 Qui fait plier les épaules  
 Au sage peu complaisant :  
 Une fois en leur présence ,  
 Quand il a dit ce qu'il pense ,  
 Son dos en est moins chargé.

ARLEQUIN, *se le frottant.*

En effet.

Le mien est bien foulagé.

LA VÉRITÉ.

Air : *La faridondaine , la faridondon,*  
 Je gage qu'ils ont fait les sourds,

A R L E Q U I N .

Eh non , de par tous les diables ! non .

L A V É R I T É .

Tant mieux , j'en suis ravie !

Je gage donc que vos discours ,

Vifs , & pleins d'énergie ,

Les auront mis à la raison .

A R L E Q U I N .

La faridondaine , la faridondon .

L A V É R I T É .

Et qu'ils vous ont dit grand'merci .

A R L E Q U I N .

Biribi ,

A la façon de barbari , mon ami .

L A V É R I T É .

Ayez donc bon courage .

*Air : Adieu , voisine .*

Continuez jusqu'à ce soir ,

A leur chanter leur gamme .

A R L E Q U I N .

Oh , je vous cede le parloir ,

Du meilleur de mon ame .

Tenez , voilà votre miroir ;

Adieu , madame .

L A V É R I T É .

Oh , non pas , s'il vous plaît ! vous acheverez  
la corvée .

Air : *Le menuet de la chasse.*

Car au genre humain ,

Jusqu'à demain ,

Je donne enfin

Audience ici ,

Mon ami.

ARLEQUIN.

Présidez-y.

LA VÉRITÉ.

Qu'est-ce qui vous chasse ?

ARLEQUIN.

J'ai l'épaule , je le voi ,

Trop foible pour cet emploi.

LA VÉRITÉ.

Ah , demeurez de grace !

N'abandonnez pas la place.

ARLEQUIN.

Non , non ,

Je n'entends point raison.

LA VÉRITÉ.

Air : *Le fameux Diogene.*

Votre belle est peut-être

Sur le point de paroître :

Courage , mon garçon !

Ne partez pas si vite.

ARLEQUIN.

Vraiment , ceci mérite

Quelque réflexion ,

Mais, foi de Vérité, viendra-t-elle ? Le croyez-vous ?

L A V É R I T É.

Si elle ne vient pas, c'est qu'elle n'aime personne, & du moins vous ne ferez plus jaloux. Si elle aime, ou vous, ou quelqu'autre, sans doute elle viendra ; voyez la venir : jetez-vous à part ; elle dira ce qu'elle pense, & vous saurez à quoi vous en tenir alors.

A R L E Q U I N.

Patience donc ! le pré vaut bien la fauchure.

[ *Mettant la main sur son cœur.* ]

Air : *M. de la Palisse est mort.*

Je sens quelque chose ici ,

Qui m'engage à vous complaire :

[ *Et puis sur son dos.* ]

Et là , quelque chose aussi

Qui me dit de n'en rien faire.

[ *Il change d'air.* ]

Air : *Robin turelure.*

Entre les deux me voilà

Bien en peine de conclure.

L A V É R I T É , *riant.*

Qu'est-il donc arrivé là ?

Turelure.

A R L E Q U I N.

Une fort sotte aventure ,

Robin turelurelure.

Air : *Les amours triomphans.*

Un trio peu fensé  
 M'a pris pour juge :  
 Et moi j'ai prononcé  
 Sur leur grabuge ,  
 Selon votre ordonnance ,  
 Ne les abusant en rien ,  
 Et pour ma récompense  
 On m'a. . . vous m'entendez bien.

L A V É R I T É.

Talera , talera , tarela , la la ; talera , talera.

Air : *Quand la bergere vient des champs.*

Allez , allez , n'ayez plus peur  
 De ce malheur.  
 Reprenez cœur :  
 Il ne vous viendra désormais  
 Que des pratiques  
 Très-pacifiques :  
 Restez en paix.

Je vous avertis seulement, que voilà le chemin de la vanité. Si quelqu'un arrive par-là, mesurez un peu vos termes. Ces fortes de gens-là sont scabreux. Adieu. Je m'enfuis.

A R L E Q U I N.

Mais s'il fait aussi sûr ici, que vous dites, pourquoi vous enfuir ?



C'est pour éviter des fous soi-disant philosophes , qui me cherchent il y a des milliers d'années , & à qui , pour de bonnes raisons à lui connues , Jupiter me défend de ne me jamais laisser voir.

## S C E N E I I I.

A R L E Q U I N, *seul.*

**H**ASARDONS encore une séance !

*Air : Quel plaisir de voir Claudine !*

Pouvant boire avec lui pinte ,

Au bâton je m'offre encor :

L'ennui , la soif , & la crainte ,

*Omnia vincit amor.*

[ *Il voit venir quelqu'un par le chemin de la vanité,  
& veut s'enfuir. ]*

Hoïme ! ce n'est qu'une femme ! tenons ferme.  
Hééé ! je me la remets : c'est la marquise de Feuille-  
morte.



## SCÈNE IV.

LA MARQUISE (\*) DE FEUILLE-MORTE,  
ARLEQUIN.

LA MARQUISE.

*Air : Ce sont les amours qui font les beaux jours.*

**Q**UE je hais les hommes !  
Qu'ils sont corrompus !  
On ne chante plus  
Au siècle où nous sommes :  
Ce sont les amours  
Qui font les beaux jours.

Il y a trente ou quarante ans , que déjà l'amour commençoit furieusement à dégénérer ; mais il y avoit du moins de cette espece d'amour qu'on nomme galanterie : mais à présent , les hommes ne considerent plus le beau sexe.

*Air : Ce n'est point par effort qu'on aime.*

Leur impertinence est extrême.

(\*) Il est bon d'observer que le rôle de la marquise ridicule , étoit joué par le sieur Hamoche , le plus joli Pierrot de la foire en ce tems-là.

[ Son

( Son éventail lui échappe de la main , Arlequin le ramasse , & le lui rend avec un respect galant. )

De ce jeune homme je fais cas ,

Celui-là mérite qu'on l'aime ;

Car aujourd'hui je pense , hélas !

En nous voyant tomber nous-même ,

Qu'on ne nous ramasseroit pas.

A R L E Q U I N.

Madame , à ce que je vois , ne pense pas trop favorablement des hommes.

L A M A R Q U I S E.

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Ah , ne plaidez pas leur cause !

A R L E Q U I N.

D'où vient contr'eux ce courroux ?

Ont-ils encor quelque chose

A démêler avec vous ?

L A M A R Q U I S E , à part.

Je trouve la question singulière. [ *haut.* ] Non certes , aujourd'hui , ni jamais : mais c'est une race dont je ne veux plus entendre parler.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Ce sont des animaux sans ames ,

Occupés du soir au matin ,

Du jeu , de la chasse & du vin ,

Presque jamais des femmes.

ARLEQUIN, à part.

C'est toujours un vice de moins.

LA MARQUISE.

Et que va devenir cependant l'amour, le tendre amour, l'aimable amour ?

ARLEQUIN.

Dormez tranquille, madame : tant que les hommes aimeront le plaisir, l'amour saura que devenir.

Air : *Faire l'amour la nuit & le jour.*

Où fera la beauté,

La grace, la jeunesse,

L'homme aura la bonté

D'aller faire sans cesse

L'amour,

La nuit & le jour.

Il est vrai qu'aujourd'hui l'amour est un oiseau sur la branche, qui ne veut pas qu'on lui tienne long-tems le bec à l'eau, ou il s'envole.

LA MARQUISE.

Et qui parle de le lui tenir ? Dites que, s'il est un oiseau, c'est un butor sans yeux & sans oreilles. Quand j'ai de jeunes cavaliers à ma toilette,

Air : *Est-ce ainsi qu'on prend les belles ?*

J'ai beau jouer des prunelles,

Montrer ma gorge & mes bras,

Blâmer tout haut les cruelles ;

Les cœurs ne s'émeuvent pas.

Est-ce ainsi qu'on prend les belles , &c.

Qu'avez-vous à répondre à cela ?

A R L E Q U I N.

Puisqu'il faut qu'on vous réponde , madame ,  
il est bon de vous avertir à qui vous parlez , &  
que je représente ici la Vérité toute nue.

L A M A R Q U I S E.

Toute nue , soit : c'est ce que je demande.  
Parlez. Est-ce ainsi qu'on prend les belles ?

A R L E Q U I N.

Allons pas à pas : que reprochez - vous aux  
hommes ?

Air : *C'est un certain je ne fais qu'est-ce.*

Ils n'osent pas manquer , je croi ,

Pour vous de politesse.

L A M A R Q U I S E.

Non certes : grace à ma noblesse !

Mais ces messieurs-là , près de moi ,

N'ont plus un certain je ne fais qu'est-ce ,

N'ont plus un certain je ne fais quoi.

A R L E Q U I N.

Chaque chose a sa saison ; ils font dans la leur ,  
& vous dans la vôtre.

L A M A R Q U I S E.

Enfin je n'y connois plus rien. Par exemple , il

O ij

y auroit cent premiers jours de l'an dans l'année, ce seroit cent fois ma fête ,

Air : *Marotte n'est pas si sotte.*

Qu'on ne prendroit pas la peine

De m'adresser un poulet ,

Pas la moindre aubaine ,

Pas la moindre étrenne ,

Pas un billet ,

Pas un bouquet.

Moi qui tariffois la veine

Des rimeurs à mon sujet.

A R L E Q U I N.

Je vous l'ai déjà dit : ils se taisent par respect.

L A M A R Q U I S E.

Air : *Du mirliton (\*)*.

Justement , par ce silence ,

Ils me manquent de respect.

Admirez leur insolence ,

Je n'ai pas eu mon couplet

Dans les mirlitons , mirlitons , mirlitaines ,

Dans les mirlitons doudons.

Et cependant on y avoit insulté tout ce qu'on croyoit d'aimable à la cour & à la ville : me direz-vous encore que ce soit là du respect dont

(\*) On venoit de publier , sur les galanteries du jour , un nombre infini de couplets fort ingénieux , contre toutes les belles femmes de la cour & de la ville.

je me doive bien applaudir ? Il n'y a plus d'hommes, vous dis-je. L'autre jour encore, je sortis du spectacle si scandalisée, que je jure de n'y retourner jamais.

A R L E Q U I N.

Qu'arriva-t-il donc ?

L A M A R Q U I S E.

*Air : Hélas ! c'est bien sa faute.*

Brillante comme me voilà ,

Dans une loge à l'opéra ,

J'étois en baignolette ;

Et pour moi , l'on ne braqua là

Pas la moindre lorgnette ,

Lonla ,

Pas la moindre lorgnette.

A R L E Q U I N.

Vous dirai-je la cause d'un pareil abandon ?

L A M A R Q U I S E.

Dites , pour que j'y remédie , si je puis.

A R L E Q U I N.

Passé pour prendre votre parti ; car pour y remédier , je vous en défie.

*Air : Ce n'est qu'une médisance.*

On dit que , depuis vingt ans ,

Vous avez fait votre tems.

L A   M A R Q U I S E .

Ce n'est qu'une médisance.

J'ai encore vingt bonnes années de rouge & de blanc, avant d'en être aux vieux abbés.

A R L E Q U I N .

D'un visage en décadence.

L A   M A R Q U I S E .

Comment donc ? quelle impudence !

A R L E Q U I N .

C'est la pure vérité.

L A   M A R Q U I S E .

Mon visage en décadence ! y pense-t-on ?  
[ *Elle cherche dans ses poches.* ] Mon miroir ! mon miroir ! que je voie un peu cela ! Est-ce donc là un visage qui menace ruine ?

A R L E Q U I N .

Tenez, tenez, madame, en voilà un meilleur que le vôtre. Voyez-vous là-dedans.

L A   M A R Q U I S E .

Air : *Mordienne de vous.*

Ah, si donc, l'horreur !

L'affreuse grimace !

Mais je me fais peur !

Ce n'est point là ma face !

Otez-moi cela.

Quell'glace, quell'glace !

Otez-moi cela.

Quell'glace est-ce là !



## A R L E Q U I N.

C'est un miroir que la Vérité, en propre personne, a remis en mes mains, pour dissiper les illusions de l'amour-propre. Je me suis défabulé tout le premier.

*Air : Il y a trente ans que mon cotillon traîne.*

Vous voyez bien mon teint couleur d'ébène ;  
Je le croyois de neige auparavant.

L A M A R Q U I S E.

Je ne fais pas si mon attente est vaine ;  
Mais je fais bien, hélas ! que par-devant

Il y a trente ans

Que mon cotillon traîne,

Il y a trente ans

Que mon cotillon pend.

## S C E N E V.

ARLEQUIN, MICHAUD, NICOLE.

A R L E Q U I N.

**D**ES villageois dans les espaces imaginaires !  
J'aurois cru ces canailles-là plus sensées que nos honnêtes gens. Qui vous amène ici, mes enfans ?

O iv.

M I C H A U D.

*Air : Les adieux de Mississipi.*

Je laissons note asyle ,  
 Pour aller tous les deux ,  
 A Paris la grand'ville.

A R L E Q U I N.

Eh , quoi faire là , bonnes gens , à l'âge où  
 vous voilà ?

N I C O L E.

J'allon bouté là note domicile ,

Et vive en gro monsieu ,

Auprès de note fieu.

A R L E Q U I N.

*Air : On n'aime point dans nos forêts.*

N'étiez-vous jamais de chez vous

Sortis , ni vous , ni votre femme ?

M I C H A U D.

Haïlà non ! &amp; même , entre nous ,

Tené , je sens qu'au fond de l'ame ,

M'est en mal de note clioché.

N I C O L E , *pleurant.*

Et moi de monsieu le curé.

Al étoit si brave homme.

M I C H A U D.

Oh dame , aga , Nicole , gnia pu ici de recu-  
 lance.

*Air : Un soir , après roquette.*

J'avon , pour bian dé cause ,

Pieuré note saou :

Point d'épene sans rose ,

J'aimion note trou.

Mais morgué que de belle chose

J'allon voir itou !

Ait : *Le dindandon de la Mélusine.*

Le logis de note bon roi ,

Tout d'or & tout d'argent, je croi ;

Tout au biau mitan de la Seine ,

J'entendron la Samaritaine ,

Dindandon , dandindandon ,

Qui carillonne aussi , dit-on.

N I C O L E .

Encore on dit que ça se voit tous lé jours pour  
rian. Queu plaisir ! dites donc ?

A R L E Q U I N .

Votre fils vous a donc mandé qu'il avoit bien  
fait ses petites affaires , & que vous n'aviëz qu'à  
le venir joindre ?

M I C H A U D .

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

De nous bailler tant de joie ,

Mon drôle n'a pas eu foin ;

Je n'en ons ni vent ni voie ,

Dépis quinze ans qu'il est loin.

A R L E Q U I N .

Quelqu'un , du moins , vous aura dit qu'il est  
à son aise ?

N I C O L E .

Parfonne.

A R L E Q U I N .

Air : *Amis , sans regretter Paris.*

Par où l'avez-vous donc appris ?

Est-ce par une affiche ?

M I C H A U D .

Eh mais , drès qu'on est à Paris ,

Est-ce qu'on n'est pas riche ?

N I C O L E .

Air : *La jeune Isabelle.*

Gnia point de misere

Dans s'bel endroit là.

A R L E Q U I N .

Voilà la chimere

De ces manans là.

M I C H A U D , *montrant son habit.*

Ce bel équipage

Est tout mon trésor ,

Et tout mon village

Me croit coufu d'or.

A R L E Q U I N .

Mais , pauvres innocens que vous êtes , si depuis quinze ans vous n'avez point de nouvelles de votre fils , qui , dites-vous , est à Paris , comment prétendez-vous l'y déterrer ?

M I C H A U D.

Eh pargué ! qui langue a , à Rome va.

*Air : Nicolas va voir Jeanne.*

Je l'avons bian pendue ,

Elle , &amp; moi , guieu-marci ,

J'iron de rue en rue ,

Je ne fon pas en fouci.

A R L E Q U I N.

Vous perdez bien des pas ,

Nicolas ,

Et dame Nicole aussi.

Mais encore , voyons :

*Air : Par bonheur ou par malheur.*

Sur quoi fondez-vous , amis ,

La fortune de ce fils ?

Avoit-il de l'impudence ?

N I C O L E.

Li impudent, fi donc ! tout au contraire. A plus de quinze ans , al étoit ancor pu honteux qu'eune fille.

A R L E Q U I N.

Tant pis. Etoit-il fripon ? Cela n'est pas incompatible.

M I C H A U D.

A qui parlez-vous ? Li fripon ! jarnigoi ! je le voudrois bian voir ! Dame , ardé ! Je n'fons que de pauvres bargés : mais morguoi , autant braves jans , qu'il y ait dé farmiés dans le royaume , fans

en excepter les pu généraux , & je croyons bian qu'il nous reffambe.

*A R L E Q U I N.*

Cela ne vaut pas le diable. En récompense, avec toute sa simplicité, peut-être, en tout bien, en tout honneur, a-t-il le talent d'appareilleur.

*N I C O L E.*

Queu talent dites-vous là?

*A R L E Q U I N.*

Celui de se connoître à de jolis petits minois de bonne volonté, de les indiquer, & d'en procurer le passe-tems à des richards reconnoissans.

*M I C H A U D.*

En voici bian d'eune aute ! Note sieu procureux de passe-tems ?

*A R L E Q U I N.*

La peste ! c'est un beau chemin, celui-là, pour qui veut bientôt faire le sien à la cour comme à la ville.

*M I C H A U D.*

Je voudrois voir qu'il eût pris ce chemin-là : je le ramenerois bian prende celui dé vaches.

*Air : Des trembleurs.*

S'al étoit si misérabe ,  
Je ferois , jarni le diabe ,  
Moi , tout le premier capabe  
De l'étrangler bian & bian.

N I C O L E.

Vaudroit mieux , par conscience ,  
Qu'al eût été drez l'enfance ,  
Et même avant sa naissance ,  
Etouffé dans le berciau.

A R L E Q U I N.

Vous parlez comme des anges : mais vous ne  
parlez pas françois.

M I C H A U D.

Air : *Lonlanla derirette.*

J'avon bian draffé note enfan :  
Al étoit sage , & prou savan.

A R L E Q U I N.

Savant !

N I C O L E.

Oui , monsieu le curé en avoit pris soin ,  
comme du sien propre.

A R L E Q U I N , *continuant l'air.*

*Lonlanladerirette.*

Savant !

La belle ressource à Paris !

*Lonlanladeriri.*

Faites-le encore bel-esprit , si vous voulez ; il  
n'en fera guere plus avancé. Or ça , m'en croirez-  
vous ?

M I C H A U D.

Femme , acouté , il en fait pu long que nous :  
croyons ce qui nous en dira.

*A R L E Q U I N .**Air : Souvenez-vous-en , souvenez-vous-en.*

Tous les deux m'en croirez-vous ?

*N I C O L E .*

Oui , monsieur , conseillez-nous.

*A R L E Q U I N .*

Croyez-moi donc , bonnes gens ;

Retournez-vous-en , retournez-vous-en.

N'exposez pas vos vieux ans

À des repentirs cuisans.

*Air : Le démon malicieux & fin.*

N'allez pas chercher votre malheur :

Votre fils , s'il est garçon d'honneur ,

Vainement à la fortune aspire.

S'il est sans bien , ou si le drôle en a ,

Puisqu'il est encore à vous écrire ,

C'est un coquin qui vous méconnoitra.

*M I C H A U D .*Que dis-tu à ça , Nicole ? Lia quelque chose  
de vrai là-dedans.*N I C O L E .*Ma fi , je fis d'avis que je nous en retournions.  
Je sens que tout le biau carillon de la Samaritaine  
ne vaut pas la clochette de note vache.*Fin de l'air : Hanne-ton , vole , vole , vole.**La clef des champs ! trois fois.*



M I C H A U D.

Air : *Liron , liron , lirette.*

Vous avez tous les deux raison :

Tout le monde est bien traité.

Vien-tan , Nicole ; retournon

A notre maisonnette ;

Garder nos moutons ;

*Lirette , liron , liron , liron , lirette.*

A R L E Q U I N.

Voilà de vrais bergers , ceux-là. Ils sont sages :  
 en quoi , comme dans le reste , ils ne ressemblent  
 guère à ceux de nos pastorales. Ils sont bien.

---

 S C E N E V I.

ARLEQUIN , UN BOURGEOIS de Paris.

A R L E Q U I N.

**A** qui en veut ce furieux-là ? Il semble qu'il vou-  
 droit tout tuer.

LE BOURGEOIS , *à part.*

Je ne vois d'autre remède à cela que de se  
 pendre.

A R L E Q U I N.

Monsieur le nouveau débarqué aux espaces  
 imaginaires , nous n'y sommes que deux : encore  
 est-il bon , dans un lieu désert , de savoir avec

qui l'on se trouve. Je me nomme Arlequin ; & vous , monsieur , votre nom ?

L E B O U R G E O I S .

Je suis & me nomme à cette heure , un homme comme tous les autres.

A R L E Q U I N .

Air : *Je ne suis pas si diable que je suis noir.*

Un homme comme un autre ,

Ne fut jamais un nom.

Dites-moi mieux le vôtre :

Car vous vous moquez.

L E B O U R G E O I S .

Non.

Sachant mon aventure ,

Vous ferez convaincu

Que la chose est trop sûre.

Je suis. . . je suis. . . [*achevant l'air , en criant de toute sa force :* ]

Je suis cocu.

Puisqu'il faut trancher le mot que je voulois adoucir , en me nommant un homme comme les autres.

A R L E Q U I N .

Et dites-moi , encore ?

L E B O U R G E O I S .

Que diable dire de plus & de pis après cela ?

A R L E Q U I N .

A R L E Q U I N.

Y a-t-il long-tems de cela , monsieur ?

L E B O U R G E O I S.

De tout-à-l'heure. Que fait le tems à l'affaire ?  
Que je le fusse depuis six mille ans , si je les avois  
vécu ; ou que je ne le sois que d'aujourd'hui pour  
six mille ans , si je les vivois , n'est-ce pas la même  
chose ?

A R L E Q U I N.

Je voyois bien qu'en effet vous parliez en vrai  
novice. Vous êtes bourgeois de Paris, ( je ne vous  
l'ai pas demandé : qui en a vu un , a vu le reste. )  
& vous vous plaignez ? Vous voulez vous distin-  
guer par une mauvaise singularité. N'en faites  
rien ; plaïsantez-en , comme vos concitoyens.

L E B O U R G E O I S.

Mauvais plaïsant vous-même ! Je plaïsante si  
peu , que je songe à me pendre.

Air : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Je trouve la vie incommode ;

En m'étranglant , j'y mettrai fin.

A R L E Q U I N.

N'en faites pas venir la mode :

Paris de veuves seroit plein.

Air : *Lampons.*

Pour les cordiers que d'emploi !

Le mariage , ma foi ,

Bien mieux que le vol en France,  
Conduiroit à la potence.

Lampez, lampez, camarades, lampez.

LE BOURGEOIS.

*Air : Des fraises.*

Non, non, j'y suis résolu!

ARLEQUIN.

Moi, j'aimerois mieux être

Mille & mille fois cocu,

Qu'une seule fois pendu.

LE BOURGEOIS.

Peut-être, peut-être, peut-être.

Êtes-vous marié?

ARLEQUIN.

Non.

LE BOURGEOIS.

Eh bien, morbleu, taisez-vous donc.

*Air : De quoi vous plaignez-vous ?*

De quoi vous mêlez-vous ?

Le chagrin que j'ai dans l'ame

Est un chagrin d'époux,

Qui n'est connu qu'à nous.

ARLEQUIN.

Aimez-vous bien votre femme ?

LE BOURGEOIS.

Qui est-ce qui aime sa femme ?

ARLEQUIN.

Vous-même donc, vieux jaloux,

Qu'on aime ou non la dame ,

De quoi vous plaignez-vous ?

Ce ne font plus là , ce me semble , vos griefs.

Air : *Dedans nos bois il y a un hermite.*

C'est d'après vous qu'on a peint dans la fable

Le chien du jardinier.

L E B O U R G E O I S.

Parbleu , monsieur , je vous trouve admirable ,

Et bien particulier ;

Tel est mon goût , je ne veux rien entendre ,

Et je veux me pendre ,

Moi ,

Et je veux me pendre.

A R L E Q U I N.

Air : *Belle brune.*

A votre aise ! à votre aise !

Je fournirai le licou , pour peu que le jeu vous plaise.

A votre aise ! à votre aise !

Mais encore , n'allez pas vous pendre à l'étourdi.  
Êtes-vous bien sûr que votre femme le mérite ?

L E B O U R G E O I S.

Air : *Des pendus.*

Je n'en suis que trop sûr , hélas !

Je vais vous raconter le cas.

J'allois aux champs , quand la drôlesse ,

( Comme celles de son espece )

Aussi-tôt , par un maquignon ,

A fait avertir son mignon.

P 11

*Air : Menuet de la chasse.*

Mon homme est accouru.

Je suis revenu

Plus tôt qu'on a cru :

Il a disparu

Du mieux qu'il a pu ,

Je ne l'ai pas vu ;

Mais j'ai bien connu

Qu'il étoit venu.

ARLEQUIN.

Il y paroïssoit ? Quel conte ! A quoi voit-on cela ?

LE BOURGEOIS.

*Air : Où êtes-vous , Byrhene , mon ami ?*

Quand j'ai voulu me lever ce matin ,

Comme à tâtons je cherchois ma culotte ,

Au bas du lit , hélas ! j'ai mis la main

Sur un collet & sur une calotte.

ARLEQUIN.

Patience ! il peut encore n'y avoir abbé ni page  
à fouetter. Votre femme a-t-elle encore son pere ?

LE BOURGEOIS.

Et même un grand-pere , que . . .

ARLEQUIN.

*Air : Bouchez , nayades , vos fontaines.*

Même , dites-vous , un grand-pere ?

LE BOURGEOIS.

Que fait l'un ou l'autre à l'affaire ?

A R L E Q U I N .

Du bon vieux c'étoit le harnois.

LE B O U R G E O I S .

Parbleu , vous me la baillez bonne !

Le rabat n'avoit que trois doigts ,

Et la calotte étoit mignonne.

A R L E Q U I N .

Air : *Des filles de Nanterre.*

C'est de quoi m'interdire ;

Vous avez assez vu :

Je n'ai plus rien à dire ,

Vous êtes bien cocu. . .

[ *Il change d'air.* ]

Fort cocu ! très-cocu ! vous êtes archi-cocu !

LE B O U R G E O I S .

Air : *Carillon de Nantes.*

J'enrage ,

J'enrage !

A R L E Q U I N .

Ce n'est plus votre soupçon , c'est votre mal  
qui est une chimere.

LE B O U R G E O I S .

Air : *Non , je ne ferai point ce qu'on veut que je fasse.*

Quoi ! vous ne voulez pas que je me pendre encore ,

Quand ainsi l'on m'outrage & qu'on me déshonore ?

A R L E Q U I N .

Loin de vous plaindre , ami , de cet événement ,

Je vous en félicite , & fais mon compliment.

Vous voilà dans le bel usage , & sur le bon ton.  
Dites-moi , votre femme est-elle jolie ? est-elle  
jeune ?

LE BOURGEOIS.

Eh, de par tous les diables , elle n'est que trop  
Bun & l'autre , plus que je ne voudrois , pour  
son honneur & pour le mien.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes pas des plus opulens , à ce qu'il  
paroît ?

LE BOURGEOIS.

Il s'en faut bien ; & de là peut-être vient tout  
le malheur.

ARLEQUIN.

Et d'où donc ! Les femmes veulent leurs aîsés ,  
à quelque prix que ce soit.

*Air : Du mirliton.*

Mille n'ayant rien en bourse ,  
Auroient eu de la vertu ,  
Sans la dernière ressource ,  
En ce siècle corrompu ;  
C'est le mirliton , mirliton , mirlitaine , &c.

LE BOURGEOIS.

*Air : Allons gai , toujours gai.*

L'indigence importune  
Mène à tout , en effet.



ARLEQUIN.

Courage ! à la fortune

Le premier pas est fait.

Allons gai , toujours gai , vivez gai.

LE BOURGEOIS.

Est-il possible ? Sied-il même d'aller gai , étant  
ce que me voilà ?

ARLEQUIN.

A quoi tient-il qu'on ne soit gai , quand on est  
riche ? Et vous allez l'être : vous n'avez qu'à  
vouloir.

Air : *La femme à tretin tretous.*

Rien dans ce siècle heureux ,

N'amène davantage

Les plaisirs , les ris & les jeux

Dans un petit ménage ,

Qu'une femme à tretin , qu'une femme à tretous , &c.

LE BOURGEOIS.

Air : *Lanturelu.*

Vous sautez les bornes.

Le beau passe-tems !

Dans mes penfers mornes ,

Je crois voir les gens

Me montrer les cornes ,

Et crier au front fourchu.

ARLEQUIN.

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

Vifions toutes pures , vous dis-je !

*Air : Pierrot se plaint que sa femme.*

Les cornes sont un fantôme ,  
 Dont le sage n'a point peur.  
 Portez-les en galant homme ;  
 Cependant ayez bon cœur,  
 Et laissez faire.

LE BOURGEOIS.

Très-volontiers ; mais l'honneur ?

*He no haup* ARLEQUIN.

Autre chimere !

Ne songez qu'à la félicité qui vous attend , &  
 qui sera telle. Ecoutez ; la voici. Mon oracle est  
 plus sûr que ceux du grand Thomas. 1°. L'abbé  
 vous portera bonheur.

*Air : L'autre jour dans un bocage.*

Il amenera la presse ;

Je connois

Les petits collets

Peu discrets.

Celui-ci de sa maîtresse

Vantera les attrait

Secrets.

Le seigneur brûle de les connoître ,

Le commode abbé l'en rend maître.

Après le seigneur ,

Entre en faveur

Un libéral agioteur.

L'un vous donne son appui,  
 Et l'autre tout le bien d'autrui.  
 Riche alors, autant que l'on peut l'être,  
 Vous pourrez fort bien,  
 Par le moyen  
 De vos écus,  
 Faire mille cocus.

Et si l'on vous montre au doigt, vous en montrerez mille autres.

LE BOURGEOIS.

Vous me persuadez. Je vous dois la vie. Je la perdois à beau jeu, je le vois, & vous remercie.

[ *Sur le ton des quatre derniers vers.* ]

Je ferai fort bien,  
 Par le moyen  
 De mes écus,  
 Mille & mille cocus.

SCENE VII.

ARLEQUIN, *seul.*

JE me moque des jaloux ; je les renvoie confolés, & je le suis ! Monsieur le docteur, ne pourriez-vous pas vous rendre une visite à vous-même, & vous guérir ? Et dites-moi :

Air : *Turelututu, si ta femme étoit morte,*

*Turelututu,*

Si quelque jour ta femme

Te faisoit cocu . . .

Voyons , que ferois-tu ?

[ *Il rêve.* ]

*Air : Le cabaret est mon réduit.*

Je le sens bien , j'enragerois ,

Je ferois sans faute une esclandre ,

Je battois , je m'enivrerois ;

Mais je n'irois pas me pendre.

Mais je n'irois pas , mais je n'irois pas ,

Mais je n'irois pas me pendre.

## SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, une petite FILLE.

ARLEQUIN.

**D**es enfans ici ! Je n'aurois pas cru qu'on  
extravaguât avant l'usage de raison.

[ *La petite fille pleurant.* ]

*Air : Voici les dragons qui viennent.*

Avec quelle impolitesse

Le cruel s'en va !

Hélas ! la pauvre princesse ,

Elle est tombée en foiblesse ,

Elle en mourra. *bis.*

Air : *L'amour me fait , Ionlanla , &c.*

Une si jolie femme

Méritoit du retour.

A R L E Q U I N .

De qui parlez-vous là si tendrement , petite mignonne ?

L A P E T I T E F I L L E .

C'est d'une jeune dame ,

Plus belle que le jour ,

Que l'amour fait Ionlanla ,

Que l'amour fait mourir.

Air : *Larironfa lala leralire.*

Aux pieds de son amant ,

Qui malhonnêtement

La quitte sans lui faire ,

Larironfa lala leralire ;

La quitte sans lui faire

Le moindre compliment.

A R L E Q U I N .

Le brutal !

L A P E T I T E F I L L E .

Air : *Bannissons la mélancolie.*

En la voyant ainsi trahie ,

J'ai senti toute sa douleur ,

Et je me suis évanouie ,

Tout cela m'a ferré le cœur.

A R L E Q U I N .

Bel exemple pour vous , dans un tems ! car

mon enfant, voilà comme tous les hommes font faits : & où cette scène-là s'est-elle passée ?

*L A P E T I T E F I L L E .*

Dans une grande maison , au fond d'un cul-de-sac , vis-à-vis la rue Fromenteau.

*A R L E Q U I N .*

J'y suis : je connois cette dame ; c'est la princesse Armide.

*L A P E T I T E F I L L E .*

Ah , oui , tout juste !

*Air : Vivons pour ces fillettes , vivons.*

Mon dieu , qu'elle m'a fait pitié ! *bis.*

Ah , qu'elle est de bonne amitié !

*A R L E Q U I N .*

Fi donc , songez , ma chère ,  
Que c'est une sorcière , songez  
Que c'est une sorcière.

Et que son amant a fait même , en homme sage , de la planter là.

*L A P E T I T E F I L L E .*

Elle une sorcière ! Il faut être vieille , pour être sorcière : il n'y en a point de cet âge là.

*A R L E Q U I N .*

Sorciérissime.

*L A P E T I T E F I L L E .*

*Air : De tous les capucins du monde.*

Oh bien , si toutes les sorcières.

Ont cette beauté, ces manières,  
 Cette grace à chanter des vers,  
 Du sabbat l'assemblée immonde  
 Forme les plus jolis concerts,  
 Et le plus beau cercle du monde.

Air : *Tant de plaisir, cher Tircis, m'inquiète.*

Quel adieu tendre à l'ingrat qu'elle adore !  
 Et de quel ton sa tendre voix l'implore !  
 Ah, que je sens l'ennui qui la dévore !  
 Ah, ah, ah, ah ! j'y crois être encore.

[ *Elle se pâme.* ]

ARLEQUIN, *lui mettant un flacon sous le nez.*

Eh mais, mais ! voilà une pauvre enfant,  
 qu'Armide a enforcélée. Elle ne mourra jamais  
 que d'un opéra-morbus.

LA PETITE FILLE, *reprenant ses esprits,*  
*chante tendrement :*

Vous partez, Renaud, vous partez !

Un endroit, en récompense, bien réjouissant  
 & bien gai.

Air : *Du bon branle.*

C'est quand il fait le beau dormeur,  
 Et que là, sans qu'il branle,  
 Des bergers de toute couleur  
 Viennent le mettre en belle humeur,  
 Et font un petit branle,  
 Cette danse a mis dans mon cœur  
 Tous les ressorts en branle.

A R L E Q U I N .

Mais savez - vous bien , petite malheureuse ,  
que ces bergers là sont des diables que la forcierre  
a fait sortir des enfers pour corrompre Renaud ?

L A P E T I T E F I L L E .

Vous avez beau dire , je n'en crois rien.

*Air : Ton humeur est , Catherine.*

Oui bien , si ce sont des diables ,

Vraiment ils sont dangereux ,

Car je les trouvois aimables :

J'en ai vu même un d'entr'eux ,

Je confesse ma folie ,

Qui m'a si bien su tenter ,

Que j'aurois été ravie

Qu'il eût voulu m'emporter.

A R L E Q U I N .

Taisez-vous donc, petite effrontée : vous n'êtes  
pas sage.

L A P E T I T E F I L L E .

Tant mieux. Car voici ce qui se disoit là.

*Air : Les filles de Nanterre.*

On dit qu'à mon âge ,

Quand on a des appas ,

Vouloir être trop sage ,

C'étoit ne l'être pas.

*Air : Turelurelure.*

Je ne donnerai pas , non ,



Dans ce travers , je vous jure.

ARLEQUIN.

De la bouche du démon

Turelure ,

Sort cette morale impure.

LA PETITE FILLE.

Robin turelurelure.

ARLEQUIN.

C'est Ubalde , & le chevalier Danois , qu'il falloit écouter.

LA PETITE FILLE.

Je ne me souciois guere de ce qu'ils chantoient : toute mon attention étoit pour la pauvre Armide , qui ne les favoit pas là.

ARLEQUIN.

Ce que vous avez vu , fait une mauvaise impression sur vous.

LA PETITE FILLE.

Air : *La Têtard.*

Je trouve l'effet charmant ,

J'en suis plus douce & plus tendre.

De moi mon petit amant

Déformais peut tout attendre.

Je le veux , je le veux , je le verrai ,

Quoi qu'on puisse me défendre.

Je le veux , je l'aurai , je le prendrai

Pour époux , bon-gré , mal-gré.

ARLEQUIN.

Vos parens feroient des imprudens, de ne pas marier une fille qui prend tant de goût à l'opéra.

LA PETITE FILLE.

Ils ne veulent pas pourtant en entendre parler.

ARLEQUIN.

Leurs raisons?

LA PETITE FILLE.

Le pauvre jeune homme & moi nous n'avons rien.

Air : *D'une main je tiens mon pot.*

Mais je fais un bon moyen

D'avoir beaucoup de bien.

ARLEQUIN.

Et quel?

LA PETITE FILLE.

Je vais mettre à la loterie ,

J'y suis heureuse , & je parie ,

A mon joli futur , en dot

D'apporter le gros lot.

ARLEQUIN.

On voit de ces dots-là plus de douze fois par an : mais faites mieux , attendez le choix de vos parens : laissez là le vôtre ; & faites-vous sage aux dépens d'Armide. Que vous apprend son désespoir?

LA PETITE FILLE.

Je ne vous le dirai pas : mais je vous dirai bien

bien ce que m'apprend le départ de ce méchant Renaud.

ARLEQUIN, *à part.*

Voyons un peu de sa morale.

L A P E T I T E F I L L E.

Air : *Adieu panier , vendanges sont faites.*

Fi de ces mignons de couchettes ,  
Avec qui dans un rendez-vous ,  
Quand ils ont un peu fait les fous ,  
Adieu panier , vendanges sont faites.

A R L E Q U I N.

Tirez, tirez plutôt cette leçon des malheurs d'Armide.

Air : *De Joconde.*

Ainsi dans l'empire amoureux ,  
Toujours la joie outrée ,  
Le plaisir , les ris & les jeux  
Font le branle d'entrée ;  
Mais l'ennui , quelques jours après ,  
Quand la joie est partie ,  
Fait sans faute , avec les regrets ,  
Le branle de sortie.

L A P E T I T E F I L L E.

Air : *La bonne aventure , ô gué !*

Je me sens de vos discours  
Assez pénétrée ;  
Mais à bon compte toujours ,

Dançons avec les amours  
Le branle d'entrée , ô gué ! le branle d'entrée.

A R L E Q U I N .

Voilà ce qui s'appelle une enfant bien élevée à  
la parisienne ! Oh , qu'elle va faire l'admiration  
& l'orgueil du pere & de la mere !

## S C E N E   I X .

A R L E Q U I N , *seul*.

*Air : Ah , que Colin l'autre jour me fit rire !*

**L**A belle école , en effet , de sagesse !  
Pour bien régler le cœur de la jeunesse  
Il n'est rien tel que l'opéra.  
Ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah !  
Ah , ah , ah !

*Air : Du branle de Metz.*

Mon emploi pourtant m'oblige  
De dire la vérité ,  
Dans ce pays enchanté ,  
On ne voit plus de prodige.  
De ses dangereux appas ,  
La musique le corrige :  
On entend bien du fracas ,  
Mais le cœur ne branle pas.

Quand le doux poison d'Armide aura achevé de faire son effet, quelque nouveauté lui vira, qui servira d'antidote. Je vois venir quelqu'un, par le chemin de la vanité. Un roi ! il n'y a pas de jeu à ceci ; fuyons.

---

S C E N E X.

UN COMÉDIEN François, *en habit à la romaine, déclamant avec emphase.*

AH, puisqu'il brave ainsi l'autorité suprême,  
Je saurai soutenir l'honneur du diadème.  
Personne impunément ne déplaît à son roi,  
Je le suis : qu'il périsse. Holà, gardes, à moi !

*Air : Tique, tique, taque, lonlanla.*

C'est bien déclamer, cela, *bis.*

Vive Melchior Zapata ! *bis.*

Je crois que l'on va bien faire

Tique, tique, taque, lonlanla ;

Je crois déjà du parterre

Entendre le brouhaha.

[ *à part.* ]

Mais voilà un acteur forain qui répète aussi son rôle. Je crois avoir vu ce visage là quelque part.



## SCÈNE XI.

PIERROT en roi de Cocagne , & le  
COMÉDIEN François.

PIERROT *chantant , sans voir le comédien  
François.*

*Air : O lire , ô lire ,*

**S**I vous me raisonnez ,      *bis.*

Je vous donne du sceptre

O lire , ô lire ,

Je vous donne du sceptre par le nez.

*[ Il en donne en effet par le nez du comédien. ]*

LE COMÉDIEN François.

Prendras-tu garde à ce que tu fais , maraud ?

PIERROT.

Maraud , vous - même ! Monsieur Melchior Zapata , je ne fais pas de quel royaume aujourd'hui vous êtes roi ; mais sachez que je suis aujourd'hui roi de Cocagne , & que nous pouvons traiter de couronne à couronne.

LE COMÉDIEN François.

Je ne te reconnoissois pas , mon pauvre Pierrot , depuis quinze ans que nous ne nous étions  
vus.

## P I E R R O T.

Fin de l'air : *Non je ne ferai point , &c.*

Quel plaisir de vous voir & de vous contempler  
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !

Je ne vous avois jamais vu qu'en habit de  
Sganarelle. Vous avez fait fortune , à ce qu'il  
paroît.

LE COMÉDIEN François.

Air : *Une perruquiere près de St. Merri.*

Oui , tout me prospere :

J'avois , mon enfant ,

Pour ne la pas faire ,

Un trop beau tourelourirette ,

Un trop beau lanladerirette ,

Un trop beau talent.

A qui le dites-vous ? N'ai-je pas vu naître vos  
talens , & connu des premiers vos rares disposi-  
tions pour parler en public ?

Air : *Vous êtes un mal-adroit cocher , M. l'abbé.*

Vous n'aviez pas cinq ou six ans ,

Que vos parens

Vous livrerent à vos talens ;

Les jambes nues ,

Vous couriez les rues ,

Pour y crier

A plein gosier ,

Faites décroter vos fouliers ,

Monfieur l'abbé ,

Faites décroter vos fouliers.

LE COMÉDIEN François.

Chaque chofe a fes degrés : je me faifois aux regards du public ; & comme Démoſthenes , quand il déclamoit au bord de la mer , la bouche pleine de cailloux , je m'exerçois à me délier la langue.

PIERROT.

Vous êtes noble & grand dans vos comparaiſons : auffi eûtes-vous toujours de l'élévation dans vos vues. Votre ſecond projet d'avancement fut de monter plus haut que le toit des maifons.

Air : *Ramenez-ci , ramenez-là.*

Faiſant le petit eſpiegle ,

Criant de là , comme un aigle ,

Vous déclamiez bien déjà ,

Ramenez-ci , ramenez-la , la , la , la ,

La cheminée du haut en bas.

LE COMÉDIEN François.

Tu ſeras , Pierrot , toute ta vie un poliffon né pour faire rire.

Air. . . .

Moi . je me fais confidérer

Avec l'art de faire pleurer.

PIERROT.

Par ma foi , vous avez beau dire ,

Tous ces meſſieurs m'en ſont témoins ,



On aime mieux ceux qui font rire.

LE COMÉDIEN François.

Oui , mais on les estime moins.

P I E R R O T.

Vous voulez dire que les fôts, n'estimant les gens que par l'habit, votre vêtement à la romaine vous paroît plus respectable que ma souguenille de boulanger. Le public en pense autrement ; il me bat des mains aussi volontiers qu'à vous. En effet, d'où partons-nous, & qui sommes-nous, pour n'être pas tous égaux à ses yeux ? A la descente des cheminées, un vendeur d'orviétan vous engagea. Les héritiers de Brioché vous enrôlerent. Vous vous dégraffâtes dans les provinces ; & de là vous parvîntes au *non plus ultra*.

LE COMÉDIEN François, *gravement*.

Un grand capitaine ne rougit point d'avoir été simple soldat. Et toi, où en es-tu ?

P I E R R O T.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

Je suis toujours , comme autrefois ,

Un simple histrion de campagne.

LE COMÉDIEN François.

Et quels sont tes rôles ?

P I E R R O T, *fièrement*.

Les rois.

Q iv

LE COMÉDIEN François.

Qui , je vois ; les rois de Cocagne.

Adieu ; car je serois honteux

Qu'on nous vit ensemble tous deux.

PIERROT.

Sa majesté comique le prend aussi trop au tragique. Eh quoi , vous me méprisez , parce que....

LE COMÉDIEN François *déclame*.

Non ; je te vois , ami , toujours des mêmes yeux.

Mais les tems sont changés , aussi bien que les lieux.

A la société je dois ce décorum.

PIERROT.

Air : *Ma raison s'en va beau train*.

Hélas ! vous oubliez le tems ,

Où nous courions tous deux les champs ;

Qu'au bord d'un ruisseau ,

Nous trempions dans l'eau

Les croutes d'une miche ;

Et que nos habits en lambeau ,

Etoient doublés d'affiches ,

Lonla ,

Etoient doublés d'affiches.

Hélas , vous me juriez alors tant d'amitié !

Dieux ! n'en reste-t-il pas du moins quelque pitié ?

LE COMÉDIEN François.

Mon ami , viens ce soir à l'hôtel ; demande-moi au foyer ; mais ne vas pas dire que tu es de

la foire. Aux sottises qu'on y dit de nous , mes confreres te jeteroient, comme une bûche, sur les chenets.

P I E R R O T.

Air : *Dans votre village.*

Parler à ces drilles ,  
De leur premier tems ,  
C'est à des traitans  
Parler de leurs vieilles mandilles ;  
Mais je vais , je croi ,  
De pair avec toi.

L E C O M É D I E N François.

Passé ton chemin , misérable ambulant. Il n'y a pas moins de différence entre nous & vous , qu'entre nos auteurs & les vôtres.

P I E R R O T.

Air : *La femme à tretin.*

Bon pour vos vieux auteurs ; *bis.*  
Car pour tous vos modernes ,  
Ce sont , ma foi , tous des diseurs  
De franchises balivernes :  
Ce n'est que du fretin ,  
Tretin , tretis , tretous ;  
Tretous , tretis , tretin.

Air : *Vivent les gueux.*

Vous feriez de longues dietes  
Le plus souvent ,

Si vous n'aviez que les poètes  
 Du tems présent.  
 Pour faire subsister le corps ,  
 Vivent les morts !

Quant à nos auteurs , n'en dites point de mal :  
 Ce sont de bons diables qui veulent bien nous  
 faire vivre un peu aux dépens de leur gloire.

Air : *O regingué , ô lon lan la.*

Vous en avez même entre vous ,  
 De ces (\*) bonnes gens faits pour nous ,  
 Qui vous fournissent coups sur coups  
 Plus pour le pain que pour la gloire ,  
 Des pieces faites pour la foire.

Voyons donc sur quoi vous fondez vos préé-  
 minences.

LE COMÉDIEN François.

Air : *Si dans le mal qui me possède.*

Nos pensions , la résidence ,  
 Pour les auteurs notre mépris ,  
 Notre hôtel & nos beaux habits ;  
 Nos fils reçus en survivance ;  
 Nos actrices , dont la moitié  
 Se gardent bien d'aller à pié.

PIERROT.

Oh , pour des actrices en carrosse , nous vous  
 en offrons autant !

(\*) Legrand , Lefage , Fuzelier , &c.

Air : *La bonne aventure , ô gué !*

Sur un théâtre aussi-tôt

Qu'une créature

Fait son rôle comme il faut ,

Elle peut compter bientôt

Sur une voiture , ô gué ,

Sur une voiture.

Tout le reste ne prouve rien. Il n'y a qu'une différence entre nous ; c'est que nous sommes des troupes de campagne , & vous de garnison : lesquelles valent mieux ?

Air : *Du cap de Bonne-Espérance.*

Vous & nous sommes sur terre

Les singes du genre humain :

L'art d'amuser & de plaire ,

Fait tout notre petit gain.

Des magots qu'on apprivoise

Dans une maison bourgeoise ,

Sont peut-être moins plaisans

Que ceux qui courent les champs.

LE COMÉDIEN François.

Air : *Lerela lerelanlere.*

Nous avons l'honneur , tour-à-tour ,

D'amuser la ville & la cour.

PIERROT.

Et nous , toute l'Europe entière.

TOUS DEUX ENSEMBLE, *se poussant du coude l'un l'autre successivement, & le comédien François le premier.*

Lere la !

PIERROT.

Lere lanlere !

LE COMÉDIEN François.

Lere la !

PIERROT.

Lere lanla !

## SCÈNE XII.

ARLEQUIN, LA VÉRITÉ, PIERROT,  
LE COMÉDIEN.

ARLEQUIN, *du fond du théâtre, à la Vérité, voyant ces deux hommes aux prises.*

Air : *Des fraises.*

EST-CE Pierrot que je voi ,

Qui , d'un bras sacrilege ,

Ose coudoyer. . . .

LA VÉRITÉ, *riant.*

Et toi ,

Tu craignois un plaisant roi

De neige , de neige , de neige.

Fi donc ! Tu ne vois pas que ce n'est qu'un comédien , qui a la mine d'un roi , comme toi celle de mon premier ministre ? Ecoutons d'ici le sujet de leur querelle.

LE C O M É D I E N François.

Je vois d'où vous vient cette audace. Parce qu'on vous laisse jouer quelques semaines ici par an , vous vous imaginez être nos pareils ; comme il y a de mes camarades qui se croient de petits seigneurs , à cause qu'ils en jouent le rôle quelques momens par jour : mais nous y ferons mettre ordre , par un bon arrêt.

*Air : Mordienne de vous , quel homme êtes-vous !*

Nous vous chasserons ,  
Canaille infidelle !

P I E R R O T

Oui , oui , nous verrons.  
Vous m'la baillez belle !

Avec cela ,

[ *Comptant de l'argent dans sa main.* ]

Contre vous , pour elle ,  
Notre troupe aura  
Toujours l'opéra.

LA V É R I T É les abordant.

Qu'y a-t-il , messieurs ? Je suis la Vérité. Quel est le sujet de votre dispute ?

LE COMÉDIEN François, *gravement.*

La préférence. Il s'agit —

De savoir qui des deux , dans un étroit passage ,  
Des vains honneurs du pas doit avoir l'avantage.

P I E R R O T .

*Air : Menuet d'Hésione.*

Moi , je gage que notre arbitre  
Avoûra ce que je soutiens.  
Une querelle de chapitre  
Sied mal à des comédiens.

LE COMÉDIEN François.

Quand nous nous trouvons sur le pavé , à moi  
le dessus , à lui le dessous. A la même porte : à  
moi le devant , à lui le derriere.

P I E R R O T .

Nego totum.

L A V É R I T É .

*Air : Sens-dessus-dessous , sens-devant-derriere.*

Selon moi , Pierrot a raison.      *bis.*  
Croyez-moi , messieurs , sans façon , *bis.*  
Agissez-en comme confreres ,  
Sens-dessus-dessous , sens-devant-derriere ;  
Le public en tas vous met tous  
Sens-devant-derriere , sens-dessus-dessous.

LE COMÉDIEN François.

Maugrebleu de la triste Vérité!



Air : *Vivons pour ces fillettes , vivons.*

Pourquoi la consulter aussi ! *bis.*

Elle avoit belle affaire ici

D'apporter ses lumieres.

PIERROT le prenant sous le bras , l'entra-  
nant en dansant & sautant , & le forçant  
d'en faire autant.

Vivons comme confreres ,

Vivons ,

Vivons comme confreres.



## S C E N E X I I I.

ARLEQUIN , OLIVETTE , LA VÉRITÉ.

L A V É R I T É.

Air : *N'oubliez pas votre houlette , Lisette.*

**T**ENEZ , voici votre Olivette  
Seulette ,

Et qui ne vous voit pas.

Courez vous cacher à deux pas.

Vous saurez son ardeur secrete. [ *Il y va.* ]

[ *à Olivette.* ]

A quoi rêvez-vous , Olivette ,

Seulette ?

Vous soupirez tout bas.

*O L I V E T T E .*

Je songe au bonheur de ma cousine , qui est  
mariée d'aujourd'hui.

*Air connu.*

J'ai vu sa noce un seul petit moment ,  
Et je me sens tout je ne fais comment.

*Air : Ne m'entendez-vous pas ?*

J'ai vu dans le fracas ,  
Les époux disparoitre. . . .

*L A   V É R I T É .*

Vous voudriez bien être  
Le juge en pareil cas ?  
Avouez-le-nous ?

*O L I V E T T E .*

Hélas !

*L A   V É R I T É .*

Pensez , pensez tout haut ; point de grimaces.

*O L I V E T T E .*

*Air : Quel plaisir de passer notre vie , &c.*

Mais vraiment ,  
Que dans le mariage  
J'envifage  
D'avantage  
Et d'agrément !  
Qu'il est doux  
De se voir la poulette ,

La

La minette ,  
 L'amufette  
 D'un époux !  
 Quel espoir  
 Pour une jeune fille !  
 Je fretille ,  
 Je pétille ,  
 Et je grille ,  
 Grille , *trois fois.*  
 De m'y voir !

Vous m'avez dit de penser tout haut : si j'ai  
 mal parlé , prenez que je n'aie rien dit.

L A V É R I T É.

*Air : De la Palisse.*

Vous voyez que l'opéra ,  
 Sages meres de familles ,  
 N'est pas le seul rémora  
 De la vertu de vos filles.

*Air : Déroutillons , dérouillons , ma commère :*

Des noces la trompeuse alégresse  
 Ne fait pas moins triompher l'amour :  
 L'hymen , heureux en ce seul jour ,  
 Eblouit la crédule jeunesse ,  
 Et prend plaisir , quand tout y rit ,  
 D'aiguïser , d'aiguïser l'appétit.

[ *à Olivette.* ]

Vous jugez ces plaisirs du mariage par la joie  
 des noces : mais ce ne sont que des chimères.

O L I V E T T E.

*Air : Et vogue la galere.*

Ce fera mon affaire :

Faux , ou vrais , en tout cas ,

Chimere , ou non chimere ,

Passons le premier pas ;

Vogue après la galere

Tant qu'elle , tant qu'elle , tant qu'elle , &amp;c.

L A V É R I T É.

*Fin de l'air de la Tétard.*

Mariez , mariez , mariez-vous :

Croyez-m'en , ne tardez guere.

Mariez , mariez , mariez-vous :

Choisissez vite un époux.

Vous en avez un déjà sans doute en vue ?

O L I V E T T E.

*Air : Je suis Madelon Friquet.*

C'est un petit freluquet.

Nous brûlons d'un feu réciproque :

Chacun m'assure en secret ,

Qu'à plus d'un vice il est sujet.

Je le crois un fripon parfait :

Mais qu'on m'approuve , ou qu'on s'en choque ;

Tout comme il est , il me plaît.

Je suis Madelon Friquet , &amp;c.

L A V É R I T É.

Il est donc bien joli ?

O L I V E T T E.

*Air : Du gourdin.*

Il est passablement vilain :

Mais il est drôle & badin.

Vous ririez trop , je vous jure ,

Si vous voyiez sa figure ,

Et sa grôtesque parure

Lure , lure , lure , lure , lure.

L A V É R I T É.

Et vous le nommez ?

O L I V E T T E.

Arlequin.

A R L E Q U I N , *tout joyeux.*

Guin , guin , guere lin guin , guere lin , &c.

*Air : Quel plaisir de passer notre vie , &c.*

Me voici ,

Ma petite mignonne ,

Ma friponne ,

Ma bouchonne ;

Grand-merci.

Ça , la main !

Vas , tu feras , brunette ,

La minette ,

La poulette ,

L'amufette ,

L'amourette

D'Arlequin.

## LA VÉRITÉ.

Sans déchet ,  
 Qu'une amitié si pure  
 Cent ans dure  
 Comme elle est !

ARLEQUIN & OLIVETTE *ensemble.*

Cent ans dure ,  
 Cent ans dure ,  
 Lure , lure , lure , lure , lure ,  
 Comme elle est.

Allons , mes amis ; fortons des espaces imagi-  
 naires , & passons aux nocés de la cousine , pour  
 en augmenter la joie , par une double fête.

## DIVERTEMENT.

*Le théâtre change , & représente un village , où  
 il y a une noce.*

*Air de M. Voisin.*

## UNE BERGERE.

LES desirs , la crainte , & l'espoir ,  
 Tout est chimérique à Cythere :  
 La peine & le plaisir que l'on y croit avoir ,  
 Ne sont au fond qu'une chimere ,  
 Puisque là , malgré nos soins ,

L'erreur est inévitable :  
 D'entre ces erreurs , du moins ,  
 Choisissons la plus aimable.

DES objets qui nous ont charmés ,  
 Que le cœur soit fidele ou traître ,  
 Croyons-les toujours enflammés  
 De tout l'amour qu'ils font paroître ;  
 La douceur de nous croire aimés  
 Nous vaudra le plaisir de l'être.

LES desirs , &c.

[ *On danse.* ]

## V A U D E V I L L E.

JEUNE homme de bouillante ardeur ,  
 Qui brûlant de placer son cœur ,  
 Cherche une sensible bergere ;  
 Si l'argent n'est son pourvoyeur ,  
 Il court après une chimere.

VIEIL époux , la froide amitié  
 Croit de ta fringante moitié  
 Fixer l'humeur vive & légère :  
 Ta prétention fait pitié ;  
 Tu te repais d'une chimere.

PAR-TOUT cœuage fait peur ;  
 En Espagne , il est en horreur ;  
 En Italie , il désespere :

Messames , pour votre bonheur ,  
En France il n'est qu'une chimere.

*Au parterre.*

MESSIEURS , s'il en est parmi vous ,  
Qui ne soient pas contens de nous ;  
Ma foi , nous ne pouvons qu'y faire ;  
Quelqu'un qui voudroit plaire à tous ,  
Courroit après une chimere.





LA ROBE DE DISSENTION,

O U L E

FAUX PRODIGE,

*OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,*

Joué à la foire Saint-Germain, en 1726.

---

## P E R S O N N A G E S.

LÉANDRE, *cavalier François, amant d'Isabelle.*

DOM PEDRE, *cavalier Espagnol, amoureux d'Elvire.*

DOM FERNAND, *cavalier Espagnol, amoureux d'Isabelle.*

ISABELLE, *maîtresse de Léandre, & sœur de dom Pedre.*

ELVIRE, *sœur de dom Fernand, maîtresse de dom Pedre.*

OLIVETTE, *femme de Guzman.*

LAZARILLE, *valet de dom Pedre.*

GUZMAN, *valet de dom Fernand, époux d'Olivette.*

L'ALGOUAZIL, *dom Harpalos.*

ARLEQUIN, *dom Balivernos.*

TROUPE *de femmes.*

TROUPE *d'esprits élémentaires.*

LES QUATRE NATIONS, *pour le dernier ballet.*

*La scène est dans une ville d'Espagne.*



# LE FAUX PRODIGE,

O P É R A - C O M I Q U E.



## A C T E P R E M I E R.

### S C E N E P R E M I E R E.

*Le théâtre représente une ville.*

ARLEQUIN *vêtu à l'espagnole , & suivi de quatre danseurs habillés en esprits élémentaires.*

O H ça, camarades, vous voilà travestis comme il faut , pour représenter des génies élémentaires. Que chacun de vous songe à bien jouer son rôle, quand il faudra danser. Entrez cependant dans cette maison , d'où je vous tirerai quand il en fera tems. Pour moi , je vais. . . Mais j'aperçois mon maître , qui n'a , je crois , guere envie de rire.



## SCENE II.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

L É A N D R E.

*Air : Des folies d'Espagne.*

C RUEL amour , dont les funestes charmes  
 Sous quelques fleurs cachent un noir venin ;  
 Tes feux vont donc s'éteindre dans mes larmes !

A R L E Q U I N , *l'approchant par-derriere.*

Eteignez-les plutôt dans le bon vin.

Un monologue amoureux , &amp; la larme à l'œil !

*Air : Amis , sans regretter Paris.*

Quoi , vous donnez dans ces excès ?

Vous aimer de la forte ?

Véilà qui n'est guere françois ,

Ou le diable m'emporte.

Mais il est vrai que nous sommes en Espagne ;  
 je vous pardonne ces folies.

L É A N D R E , *sans le regarder.**Air : M. de la Palisse est mort.*

Laisse-moi seul , ou tais-toi.

A R L E Q U I N.

Votre chagrin me résiste ?

L É A N D R E.

Comment être gai , dis-moi. . .

A R L E Q U I N.

C'est de n'être jamais triste.

Air : *Mordienne de toi,*

C'est la vérité.

L É A N D R E , *le repoussant , toujours sans le regarder.*

Laisse-moi , te dis-je :

Ta sotte gaité

Me choque & m'afflige.

Mordienne de toi

Et de . . .

[ *Le regardant tout-à-coup, & surpris de voir son habillement.* ]

Un habit à l'espagnole , Arlequin !

A R L E Q U I N.

Air : *La jeune Isabelle.*

Paix , bouche indiscrette !

L É A N D R E.

Est-ce bien toi ?

A R L E Q U I N.

Non.

Comme de jaquette

J'ai changé de nom.

Maintenant en homme

Qui fait le gros dos ,

Arlequin se nomme  
Dom Balivernos.

L É A N D R E.

*Air : L'on n'aime point dans nos forêts.*

Dom Balivernos ! & dis-nous ,  
Cet habit , ce nom , pourquoi faire ?

A R L E Q U I N.

Bon ! les grands seigneurs & les fous  
N'ont d'autres raisons d'ordinaire ,  
Dans ce qu'ils font , qu'un je le veux ;  
Et je suis , je crois , l'un des deux.

L É A N D R E.

Oh , pour cela oui ; tu es un fou , & tu ne  
seras jamais qu'un fou. Regarde le bel effet de  
tes promesses.

*Air : Quand le péril.*

Sur tes soins , tes pas & tes veilles ,  
Tu voulois que je fisse fond :  
Vois comme mes affaires vont.

A R L E Q U I N.

Vos affaires , monsieur ,  
Elles vont à merveilles.

Ne craignez rien.

L É A N D R E.

Je ne t'ai donc pas dit que dom Pedre donne  
ma chere Isabelle , sa sœur , en mariage à dom  
Fernand. . . .

## A R L E Q U I N.

Qui donne aussi sa sœur Elvire à dom Pedre.  
Pardonnez-moi, je fais cela ; vous me l'avez dit  
mille fois.

## L É A N D R E.

Mais tu ne fais donc pas que ces deux mariages  
là se font aujourd'hui, dans une heure ou deux  
au plus tard ?

## A R L E Q U I N.

Pardonnez-moi, monsieur, je fais tout cela.

## L É A N D R E.

*Air : Quand le péril.*

Que viens-tu donc, à mes oreilles,  
Chanter que je ne craigne rien,  
Et que mes affaires vont bien ?

## A R L E Q U I N.

Oui, monsieur, à merveilles.

## L É A N D R E.

A merveilles !

*Même air.*

Quand tout s'apprête & s'appareille  
Pour m'ôter l'objet de mes feux.

## A R L E Q U I N.

Oui, je vous le dis, une, deux,  
Et trois fois ; à merveille.

270 *LE FAUX-PRODIGE,*

*L É A N D R E.*

*Air : Dedans nos bois il y a un hermite.*

Quelle vapeur te trouble la cervelle ?

*A R L E Q U I N.*

J'ai le cerveau très-sain.

*L É A N D R E.*

J'ai contre moi le frere d'Isabelle ,

Son devoir , le destin.

Dans les horreurs de cet état funeste ,

Qu'est-ce qui me reste ?

*A R L E Q U I N.*

Moi.

Moi ! moi ! je vous reste.

Moi , dis-je ; & c'est assez.

*L É A N D R E.*

La belle ressource !

*A R L E Q U I N.*

Tenez-vous en repos seulement.

*L É A N D R E.*

*Air : Des pèlerins.*

Ah , que ton avis m'importune !

Moi , du repos ,

Quand l'impitoyable fortune

Comble mes maux ?

Quand je touche au moment fatal ,

Où la cruelle

Va pour jamais à mon rival

Unir mon Isabelle ?



Air : *Quand je bois de ce jus d'octobre.*

Que peut faire pour moi ton zèle  
En de telles extrémités ?

A R L E Q U I N .

Une petite bagatelle  
Que je vais vous dire ; écoutez.

Air : *Amis , ne parlons plus de guerre.*

Je vais délivrer Isabelle  
De dom Fernand ;  
Il va se dédire auprès d'elle  
Comme un Normand.  
Je veux qu'à lui-même il lui plaise  
De vous l'offrir ,  
Et que dom Pedre soit trop aise  
D'y consentir.

Cela suffit-il ? Ne vous manque-t-il plus rien ?

L É A N D R E .

Tu me contes là des prodiges , & je crains  
bien. . .

A R L E Q U I N .

Air : *Menuet de la chasse.*

Mettez la crainte bas.  
J'ai pour vous , hélas !  
Bien eu sur les bras  
D'autres embarras.  
Je cours de ce pas

Apprêter mes lacs :

Ne m'arrêtez pas.

L É A N D R E , *l'arrêtant.*

Air : *Voulez-vous savoir qui des deux.*

Arrête , mon cher Arlequin.

A R L E Q U I N .

Ménagez donc mon casaquin.

L É A N D R E , *d'un air bien suppliant.*

Mets-moi plus avant , je te prie ,

Dans un secret de qui dépend

Le repos de toute ma vie.

A R L E Q U I N .

Qu'un maître amoureux est rampant !

Soit. Mais dépêchons donc. Vous savez que rien n'est si jaloux que les Espagnols ?

L É A N D R E .

Il est vrai.

A R L E Q U I N .

Que rien n'est si crédule que les jaloux ?

L É A N D R E .

J'avoue encore cela.

A R L E Q U I N .

Ni rien de si impudent que moi ?

L É A N D R E .

Je te le passe ; après.

A R L E Q U I N .

Eh bien , mon impudence a bâti sur les jaloux

&

leur crédulité, l'édifice de la plus jolie petite fourberie du monde.

L É A N D R E.

Voyons.

A R L E Q U I N.

Air : *Amis , sans regretter Paris.*

A dom Fernand , votre rival ,

Je viens de faire accroire

Que je suis un original

Versé dans le grimoire.

Je lui ai dit que j'avois grand commerce avec les puissances élémentaires; & comme vous savez,

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Par bonheur ou par malheur ,

Je suis excellent joueur

De cartes , de gibeciere ;

J'en fais tous les tours par cœur ;

Et j'étois dès la lisiere ,

Danfeur , fauteur , voltigeur.

Air : *L'on n'aime point dans nos forêts.*

Moyennant quoi , j'ai fait cent tours

De souplesse & de passe-passe ,

Qui , secondés de mes discours ,

Ont si bien bridé la bécasse ,

Qu'on me croiroit , si d'un air franc

J'avois dit que j'ai le teint blanc.

*L É A N D R E.*

Au fait. Que lui as-tu fait croire qui fasse à mes affaires ?

*A R L E Q U I N.*

Vous savez bien cette longue robe noire que m'a prêtée hier un Algouazil ?

*L É A N D R E.*

Eh bien, cette robe...

*A R L E Q U I N.*

Fera notre fortune ; j'ai fait accroire à votre rival dom Fernand, que cette vilaine robe noire étoit du plus beau couleur de feu du monde, & enrichie d'une broderie merveilleuse ; mais que ce rouge & cette broderie ne paroissent qu'aux yeux des maris dont les femmes étoient irréprochables. Sa jalousie a pris feu. ...

*L É A N D R E.*

Ah, je prévois ! Il veut la faire voir au frère d'Isabelle, avant son mariage. ...

*A R L E Q U I N.*

Justement. Il la dansera. Je tiens encore un prodige tout prêt, dans cette maison-là, pour achever de l'enjôler ; & je vous promets. ...

*Air : T'avance, y-avance.*

Mais voici Guzman, son valet,

A qui je deviendrais suspect,

S'il nous voyoit en conférence ;

Y-avance , y-avance , y-avance ,  
Ne gâtons pas la manigance.

S C E N E I I I.

ARLEQUIN, GUZMAN.

GUZMAN , à *Arlequin qui s'en va.*

*Air : Ton himeur est , Catherine.*

**H**OLA , monsieur l'astrologue ,  
Faisons les choses sans bruit.  
Je suis dans le catalogue  
De ceux que la robe instruit :  
Je me suis mis en ménage ,  
Dont j'ai tous les sens ravis ;  
Car je crois ma femme sage ,  
Sauf votre meilleur avis.

*Air : A la façon de barbari , mon ami.*

Aurai-je la permission  
De regarder la robe ?

**A R L E Q U I N , à part.**

Courage ! l'hameçon est bon ,  
Tout le monde le gobe.

[*haut.*]

Oui , vous la verrez : pourquoi non ?

S ij

GUZMAN.

La faridondaine la faridondon

Que je vais être réjoui !

Biribi.

ARLEQUIN.

A la façon de barbari,

Mon ami.

[ *Il s'en va.* ]

---

SCENE IV.

GUZMAN, LAZARILLE.

LAZARILLE.

QU'EST-CE que c'est donc que cette robe ?

GUZMAN.

Rien , rien.

LAZARILLE.

Et ne pourrois-je pas la voir aussi ?

GUZMAN.

Qui empêche ? Oui-dà. Je le prétends bien  
comme cela.

*Air : Comme un coucou que l'amour presse.*

Oh ça , mon ami Lazarille ,

Ton maitre & le mien , Dieu merci ,

Ne vont faire qu'une famille ;  
 N'en faisons tous deux qu'une aussi.  
*Air : Très-volontiers , très-volontiers.*

Difons-nous nos secrets ;  
 De compere à compere ,  
 De valets à valets ,  
 On ne fe doit rien taire.  
 Parlons-nous d'amitié.

L A Z A R I L L E.

Très-volontiers , très-volontiers , j'y taupe.

G U Z M A N.

Et fur quel pié  
 Eft ta moitié ?

L A Z A R I L L E.

Ce n'est qu'une falope.

G U Z M A N , *à part.*

Cela vife au noir.

L A Z A R I L L E.

*Air : Du carillon de Mélusine.*

Quand je fuis hors de la maifon ,  
 Son cœur eft gai comme un pinçon ,  
 C'eft Margot carillon. Mais diantre !  
 Si-tôt que Lazarille rentre ,  
 Gnin , gnan , gnon , gnan , gnin , gnan , gnon ,  
 C'eft mademoifelle Grognon.

G U Z M A N , *à part.*

Au noir , au noir ! tout droit au noir !

L A Z A R I L L E.

Et la tienne?

G U Z M A N.

Je t'en dirai des nouvelles une autre fois ; fais  
seulement ma commission auprès de ton maître.

Air : *Tarare ponpon.*

Dis-lui que tout soit prêt pour la cérémonie ;  
Qu'Elvire & dom Fernand l'attendent dans ce lieu.

L A Z A R I L L E.

La robe , je t'en prie !

G U Z M A N.

Tu la verras. Adieu ;

[ *à part.* ]

Mais pour la broderie ,

Fort peu.

## S C E N E V.

GUZMAN, OLIVETTE.

G U Z M A N.

A H , ah , ma femme , ah , ah !

O L I V E T T E.

Quoi ? ah , ah !

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Qu'est-ce donc qui me tracasse

Depuis plus d'une heure ou deux ?



G U Z M A N.

Ah, ah!

Nous vous tenons dans la nasse.

O L I V E T T E.

Oh, parle donc, si tu veux!

G U Z M A N.

*Air : Lonlanla derirette.*

Pour tout savoir j'ai des moyens ;

Et pour ce coup-ci je te tiens ,

Lonlanla derirette ,

Comme le rat fait la fouris.

O L I V E T T E.

Oh, je te mets au pis.

*Air : Le cabaret est mon réduit.*

Tu voudrois en vain m'émouvoir

Avec ta menace équivoque ;

Toute femme aimant son devoir ,

En le faisant bien , s'en moque ,

En le faisant bien ,

En le faisant bien ,

En le faisant bien , s'en moque.

G U Z M A N.

*Air : La bonne aventure, ô gué !*

Ce que j'ai tant désiré ,

L'on me le procure ;

Enfin bientôt je saurai

S iv

Si je fuis déshonoré.

La bonne aventure ,

O gué !

La bonne aventure.

Oh ça , ma femme , crois-moi ; prends le bon parti.

*Air : Mordienne de toi.*

Mon front n'a-t-il pas

Eu quelque disgrâce ?

Avoue , en ce cas ,

Tout de bonne grace.

O L I V E T T E.

Mordienne de toi ,

Et de ta menace !

Mordienne de toi !

Que veux-tu de moi ?

G U Z M A N.

*Air : Du fleur de d'oubli.*

Je veux que sans feintise

Tu dises. . . .

O L I V E T T E.

Quoi , bourru , u , u , u , u !

Veux-tu que je te dise

Que je t'ai fait cocu , u , u , u , u !

Ou bien , si pour te complaire ,

Tu veux que j'aïlle , di ,

Biribi ,

Te le faire ,

Te le faire ?

[ *en fureur.* ]

Non, monsieur, non ; je suis une brave femme, entendez-vous ? Preuve de cela, c'est que voilà une paire de soufflets que j'ai l'honneur de vous appliquer, & qui feront suivis de mille autres, si vous doutez encore un moment de ma vertu.

G U Z M A N.

Fort bien.

Air : *Du bon branle.*

Cette douceur que je te voi ,

Qui t'est si naturelle ,

Prouve quelque chose pour toi.

Je me moquois ; vas , je t'en croi ,

Tu m'as été fidelle.

Pour t'appaiser , apprends de moi

Une bonne nouvelle.

O L I V E T T E.

Quelle nouvelle ?

G U Z M A N.

Air : *Lanturelu.*

C'est une nouvelle

Qui met à quia

L'espece femelle.

L'on distinguera

La femme fidelle

De la femme d'un cocu.

O L I V E T T E.

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

Que nous vient-il conter avec ses visions ?

G U Z M A N.

Eh , oui , oui , des visions ! Nous disions d'a-  
bord comme toi.

*Air : Attendez-moi sous l'orme.*

Pour nous fermer la bouche ,

Le forcier qui promet

Cette pierre de touche ,

Tout devant nous a fait

Prodige sur prodige ,

Garans de celui-là.

En un mot , rien , vous dis-je ,

N'est plus sûr que cela.

O L I V E T T E.

Et qu'est-ce que c'est que cette pierre de  
touche ?

G U Z M A N.

C'est une robe couleur de feu , brodée par le  
diable.

*Air : Je ne suis pas si diable.*

Mais qui ne paroît telle

Qu'à ceux qui font. . . .

O L I V E T T E.

Eh quoi ?

G U Z M A N.

Freres d'une pucelle ,

Ou maris tels que moi :  
Gens de toute autre espece  
N'y verront que du noir.

O L I V E T T E , *d'un air menaçant.*

Qu'on ait la hardiesse  
De l'aller voir ,  
De l'aller voir.

Et que je le fache.

G U Z M A N.

Pourquoi donc ? Serois-tu fâchée de me voir  
convaincu de ta fidélité ?

O L I V E T T E.

Oui , sur tout autre témoignage que sur le  
mien.

*Air : Je ne suis né ni roi ni prince.*

Mari , qui sur ces fariboles  
Ne s'en tient pas à nos paroles ,  
Mériteroit bien de se voir  
Pourvu des noms qui l'effarouchent ;  
Et le mériter , & l'avoir ,  
Sont ici deux points qui se touchent.

G U Z M A N.

Tu fais plus la méchante que tu ne l'es. Je  
verrai le rouge & la broderie malgré toi. Adieu.  
Je cours avertir tous nos voisins , d'un si beau  
secret.

*Air : Ah , que Colin l'autre jour me fit rire !*

L'on connoitra ceux de la confrairie.

J'en fais plus d'un , qui de la broderie

Ne verra que le canevas ,

Ah , ah , ah , ah , ah , &c.

OLIVETTE *seule, après avoir rêvé un moment  
en se mordant les doigts.*

Et moi , je cours animer les voisines à venir  
mettre en pieces , avec moi , l'homme de la mau-  
dite robe dont on nous menace.



## SCENE VI.

ISABELLE , ELVIRE , OLIVETTE.

OLIVETTE, *continuant, en s'adressant à Elvire  
& à Isabelle.*

*Air: Aux armes, camarades!*

**A**UX armes , filles , femmes !

Secondez mon dessein ,

Peuple féminin.

Aux armes , filles , femmes !

Mesdames , sonnons le tocsin.

Ah , madame Elvire ! ah , madame Isabelle !  
tout est perdu ! tout est perdu !

ELVIRE.

Qu'est-ce que c'est , Olivette ? Te voilà donc  
bien alarmée ?

O L I V E T T E *crie.*Air : *O reguingué , ô lonlança.*

A l'aide ! main-forte ! au secours !

Un forcier , l'horreur de nos jours ,

Va découvrir tous nos bons tours !

Toutes subtilités sont vaines ;

L'on saura toutes nos fredaines !

E L V I R E .

Air : *Tes beaux yeux , ma Nicole.*

Tout-à-l'heure , Isabelle

Et moi , nous en parlions ;

Et de cette nouvelle

Nous nous entretenions.

O L I V E T T E .

Prévenons cette injure ,

Et d'un monstre importun

Délivrons la nature ;

C'est l'intérêt commun.

E L V I R E .

Je vous avoue aussi , ma chere Isabelle , que  
cette robe m'inquiete. Je vous en ai dit la raison.

I S A B E L L E .

Air : *Lampons , lampons.*

Elvire , vous avez tort

De vous alarmer si fort.

E L V I R E .

Hélas , ma chere Isabelle ,

Ma crainte est si naturelle !

I S A B E L L E.

Non, non,

Non, non,

Vous n'avez point de raison.

O L I V E T T E.

Comment, mort-non-pas de ma vie, point de raison!

*Air : De nécessité nécessitante.*

De nécessité nécessitante,

Encore que le diable nous tente,

Bon-gré mal-gré falloit être sage.

Madame a raison, quand elle enrage.

E L V I R E.

Tout doucement, Olivette; vous m'interprétez mal. Je crains que la robe ne soit noire à toute épreuve, & que la broderie qui ne se laisse voir qu'à de certaines personnes, ne soit une franche imposture. En ce cas, voici mon inquiétude.

*Air : Je ne suis né ni roi ni prince.*

Dom Pedre, aussi-bien que mon frere,

Peut ajouter foi toute entiere

A ce que dit Balivernos;

Je crains, en fille raisonnable,

Que le prodige ne soit faux.

O L I V E T T E.

Et moi, qu'il ne soit véritable.



ISABELLE.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Quoi ! s'il étoit vrai , tu craindrais. . .

OLIVETTE.

Assurément , je tremblerois.

ELVIRE.

Pour Guzman , ce langage. . .

OLIVETTE.

Eh bien ?

ELVIRE.

N'est pas d'un bon présage.

Vous m'entendez bien.

OLIVETTE.

Et vous m'entendez mal. Quand je dis que je tremblerois ;

Air : *Un certain je ne fais qu'est-ce.*

Non pas pour le passé vraiment :

Mais , je vous le confesse ,

C'est l'avenir qui m'intéresse.

Car enfin , parlons franchement :

Il prend un certain je ne fais qu'est-ce ,

Il est un certain petit moment ,

[ *Changement d'air.* ]

Où les femmes , où les femmes , où les femmes. . . :

En un mot , on ne fait ce qui peut arriver ; & je gage , au fond du cœur , que vous en pensez comme moi.

E L V I R E.

Je t'ai dit tout ce que j'en pense. De la charlatanerie d'un côté, & trop de crédulité de l'autre : c'est tout ce que je crains.

I S A B E L L E.

*Air : Cette guenon que je nourris.*

Et pour moi , qui prends un amant

Plus complaisant

Que dom Fernand ,

Et qui ne juge pas trop bien

D'une personne

Qui nous soupçonne ,

Je ne crains rien.

*Air : Ce n'est qu'une médisance.*

Car , si le prodige est vrai ,

Du moins ma gloire , à l'essai ,

Trouvera son avantage.

S'il est faux , Léandre est sage ,

Sa flamme en profitera ;

Dom Fernand perdra courage ,

Et Léandre le prendra.

O L I V E T T E.

Oh ! nous voici bien. Je crains qu'il ne soit vrai ; vous craignez qu'il ne soit faux ; & vous, vous ne craignez ni l'un ni l'autre.

*Air : Je reviendrai demain au soir.*

Je ne rencontre pas ici

Des

Des gens de mon parti , *bis.*

J'en vais chercher , & j'en aurai

Plus que je ne voudrai. *bis.*

---

SCENE VII.

ELVIRE, ISABELLE.

ELVIRE.

QUOI, vous ne pourriez aller trouver votre frere , avant que le mien lui fît voir cette robe , & le prévenir sur.....

ISABELLE:

Non : mon frere est occupé des préparatifs d'une fête ; j'espere peu de pouvoir le joindre à propos. En tout cas, ne vous inquiétez point ; quoi que lui puisse dire dom Fernand , dom Pedre est raisonnable ; il pense de vous comme vous méritez , & ne donnera point à l'etourdie dans le merveilleux ; foyez tranquille. Adieu.



## SCENE VIII.

ELVIRE, *seule.*

HÉLAS!

Air : . . . .

Tout prêt de goûter la douceur

D'un bien qui le charme ,

Qu'un tendre cœur ,

D'un prompt malheur ,

Aisément a peur !

Une ombre , un rien ,

Dans le mien ,

Jette l'alarme.

L'amour est un dieu léger ,

Autour de qui vole le danger.

Toujours ses ris

Sont suivis

De quelque larme.

Plus le calme semble heureux ,

Plus on le doit croire dangereux.



SCENE IX.

ELVIRE, D. FERNAND.

ELVIRE.

*Air : Dupont mon ami.*

**M**ON frere , entre nous ,  
 Vous n'êtes pas sage ;  
 Je crains bien pour vous ,  
 Qu'on ne vous engage  
 A quelque fâcheux écart ,  
 Dont vous reviendrez trop tard.  
*Air : Du cap de Bonne-Espérance.*  
 Avec sa robe admirable ,  
 Balivernos m'est suspect . . .

D. FERNAND.

De cet homme vénérable  
 Ne parlez qu'avec respect.  
 Non , non , ma sœur , votre frere  
 N'est pas un visionnaire.  
 Je doutois : mais j'ai tout cru  
 Quand j'ai vu . . . ce que j'ai vu.

ELVIRE.

*Air : . . .*

Vous offensez Isabelle ,  
 Qui quelque jour peut savoir  
 Ce que vous soupçonnez d'elle ;

T ij

Et c'est pour vous en vouloir.

D. FERNAND.

L'épreuve est trop de saison pour ne la pas faire.

Air : *Vous parlez gaulois.*

Si c'étoit déjà mon épouse ,

Peut-être mon ame jalouse

Ne la feroit pas ,

Ne la feroit pas ;

Mais près de l'être , c'est de faire

Une épreuve si nécessaire ,

Justement le cas ,

Justement le cas.

E L V I R E .

Et moi , mon avis seroit. . . .

D. FERNAND, *d'un air austere.*

Air : *Tarare ponpon.*

Craignez-vous que la robe à mes yeux ne soit noire ?

Est-ce Isabelle , ou vous , pour qui vous remontrez ?

Servez mieux votre gloire.

E L V I R E .

Mais si . . .

D. FERNAND.

Elvire , vous m'outrez !

Et vous me feriez croire. . . .

Rentrez.

[ *Elle sort.* ]

## SCENE X.

D. FERNAND, *seul.*

CHARMANTE Isabelle, pardonnez ce desir  
curieux aux égaremens d'un cœur passionné!

Air : *Pour la baronne.*

La jalousie

Contre vous me fait trop ofer ;

Mais mon amour me justifie.

Un tendre excès doit excuser

La jalousie.

Je sens toutefois une certaine répugnance à  
risquer l'épreuve de cette robe. Hélas, une douce  
illusion ne vaudroit-elle pas mieux qu'un éclair-  
cissement qui peut m'être mortel ! *[Il rêve profon-  
dément sur le devant du théâtre, tandis qu'Arle-  
quin tire, de la maison prochaine, les danseurs  
qu'il y avoit mis, &c. les disperse à la muette sur  
les ailes du théâtre,]*

## SCENE XI.

D. FERNAND, ARLEQUIN.

D. FERNAND, *se croyant toujours seul.**Air : L'autre nuit , j'appergus en songe.*

**N**ON ! je tremble en vain à l'approche  
 De la terrible vérité ;  
 Et de ma curiosité  
 Je me fais en vain un reproche.  
 Je sens , malgré moi , que mon cœur  
 Craint moins le trépas que l'erreur.

[ *Apperveant Arlequin.* ]

Ah , seigneur Balivernos ! de quel doute allez-  
 vous me tirer !

ARLEQUIN.

*Air : Mordienne de toi.*

Ecoutez , seigneur ,  
 Avant toute chose ,  
 Que d'aucun malheur  
 Je ne sois la cause !  
 Dom Balivernos  
 Au moins présuppose . . . .

D. FERNAND.

Soyez en repos ,  
 Changeons de propos.



A R L E Q U I N.

Non pas, non pas, s'il vous plaît ; ceci est sérieux.

Air : *Zon zon zon.*

Dom Fernand , par hasard ,

A-t-il une compagne ?

Point de coups de poignard ;

Car je fais qu'en Espagne ,

Et zag zag zag . . .

Diable, depuis le meurtre de Messaline, dont je fus cause innocente, en montrant ma robe à l'empereur Claudius, j'ai juré. . .

D. F E R N A N D.

Comment donc, seigneur, il y a quinze ou seize cents ans de ce que vous dites là ! Etiez-vous au monde alors ?

A R L E Q U I N.

Poue ! il y avoit dix ou douze siècles que j'étois majeur. J'ai près de trois mille ans, tel que vous me voyez. Je ne vous avois pas dit cela ?

D. F E R N A N D.

Non. Trois mille ans ! Cela est admirable !

A R L E Q U I N.

Jenaquis en Grece, pendant le siege de Troye, où mon pere étoit allé.

D. F E R N A N D,

Oui-dà ?

ARLEQUIN.

Balivernos, que vous croyez peut-être un nom espagnol, est un nom en *os*, de l'ancienne Grèce, comme Tenedos, Lemnos, Lesbos, Argos.

D. FERNAND.

Effectivement.

ARLEQUIN.

Je suis fils d'un caporal Grec; & ma mere me mit au monde, jour pour jour, dix ans après le départ de mon pere.

D. FERNAND.

Dix ans?

ARLEQUIN.

Oui. Cette grossesse de dix ans donna de grands soupçons contre la conduite de ma mere.

D. FERNAND.

Je le crois bien.

ARLEQUIN.

Oh, crac, d'abord! Voilà mes gens soupçonneux. Vous croyez fort mal. Est-ce trop que dix ans? & une mere ne portera-t-elle que neuf mois un fruit qui doit vivre trois ou quatre mille ans?

D. FERNAND.

Vraiment, j'ai tort; vous avez raison.

ARLEQUIN.

Au reste, comme la naissance des rares personages est toujours accompagnée de quelque

Événement singulier, on a remarqué qu'au même instant que je sortois du ventre de ma mere, mon pere entroit dans le ventre du cheval de Troye; & cette rencontre de ventre fit dire aux tireurs d'horoscopes, que je serois fort sujet à mon ventre. Et en effet,

Air: *Nannon dormoit.*

Dès le matin,

Si-tôt que je m'éveille,

Je veux du vin;

Mais du vin d'une oreille.

D. FERNAND.

J'en ai chez moi de bons.

A R L E Q U I N.

Allons, allons,

Allons boire bouteille, allons.

D. FERNAND.

Tantôt, tantôt. Revenez à votre robe; montrez-la moi, & soyez sûr que ce n'est ni pour une sœur, ni pour une femme; que j'en veux faire l'épreuve.

A R L E Q U I N.

Oh mais, tant pis!

Air: *Pierre Bagnolet.*

Car on ne voit, quoi que l'on fasse,

Sans l'un ou l'autre, que du noir.

D. FERNAND.

Montrez-la moi toujours, de grace.

Je vous dis que je la veux voir !

Je la veux voir !

Je la veux voir !

ARLEQUIN.

Mais vous ne verrez que la place.

D. FERNAND.

Peut-être ; c'est un à-favoir.

ARLEQUIN.

Ah, vous le prenez sur ce ton-là ! vous en allez être convaincu. [ *Il déploie la robe, & dom Fernand demeure tout étonné & très-affligé de ne voir que du noir.* ]

D. FERNAND.

Quoi, c'est là du couleur de feu ?

ARLEQUIN.

Le plus beau ponceau du monde.

D. FERNAND.

Et il y a là de la broderie ?

ARLEQUIN.

La plus belle & la plus riche qu'on puisse imaginer. S'il y avoit ici quelque frere ou quelque mari comme il me faut, vous verriez, vous verriez ce qu'il en diroit. Mais quand je vous dis que ce n'est pas pour vous que ces raretés-là sont visibles.

D. F E R N A N D .

Malheureuse Elvire ! ô sœur indigne de moi !

A R L E Q U I N .

Dès que vous n'avez point de sœur , & que vous êtes curieux , croyez-moi :

*Air : J'en ris comme elle.*

Pour pouvoir d'un si beau trésor  
Être témoin fidelle ,  
Mariez-vous , comme un milord ,  
A quelque jouvencelle  
De bas âge , & qui soit encor  
A la mamelle.

D. F E R N A N D .

D. Balivernos , il faut me rendre un service.  
Êtes-vous discret ?

A R L E Q U I N .

Oui ; parlez.

D. F E R N A N D .

J'épouse tout-à-l'heure une jeune personne ,  
& je vous avouerai une chose.

*Air : Le branle de Metz.*

Son frere , qui la gouverne ,  
Reçoit chez lui quelquefois  
Certain cavalier François . . .

A R L E Q U I N .

C'en est assez ; je discerne ,  
Et je devine cela ;

Ce cavalier vous lanterne ;  
 Il est françois ; vous voilà  
 Au fait de ces messieurs-là.

Air : *Des feuillantines.*

On ne peut les héberger  
 Sans danger  
 Dans le pays étranger ;  
 C'est là leurs grandes manies ,  
 De planter [ *bis* ] des colonies.

D. FERNAND.

Je tiens nos femmes & nos sœurs très-mal en  
 sûreté où ils font.

A R L E Q U I N.

Air : *Larira.*

Vous avez raison , la Plante ;  
 Ils font tous sur ce ton-là , larira.  
 Après tout , ils ne font à autrui que ce qu'ils  
 veulent bien qu'on leur fasse.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

Quand je fus chez eux aussi  
 Montrer cette robe-ci ;

Freres & maris ,  
 Sur-tout à Paris ,  
 La virent toute unie ;  
 Presque personne , en ce pays ,  
 Ne vit ma broderie ,  
 Lonla ,  
 Ne vit ma broderie.

D. F E R N A N D.

Oh ça, vous comprenez donc à présent mon dessein, qui est de faire voir cette robe au frere de ma maîtresse.

A R L E Q U I N.

Bien avisé ! Vous saurez par-là que penser de la sœur.

Air : *Les amours triomphans* :

Je vous en suis garant :

Car si ce frere ,

De la robe ignorant

Tout le mystere ,

La trouve toute noire ,

L'innocent vous l'avoûra :

Alors , preuve notoire

Que notre François aura ,

Talera , &amp;c.

Qu'est-ce que c'est ? vous voilà tout pensif. Voudriez-vous de moi quelque nouveau prodige qui vous ? . . . .

D. F E R N A N D.

Ah ! je ne suis que trop convaincu de votre . . .

A R L E Q U I N.

Non pas pour vouloir vous persuader , mais pour vous amuser dans vos rêveries amoureuses.

D. F E R N A N D.

Volontiers.

A R L E Q U I N.

Je vais faire tomber des nues un divertissement.

Air : *Ho , ho , tourelouribo !*

Dom Balivernes a votre affaire ,

Ho , ho , tourelouribo !

A moi , peuple élémentaire !

Ho , ho , tourelouribo !

[ *Les danseurs paroissent.* ]

Chantez , dansez , pour me plaire ,

Ho , ho , ho , tourelouribo !

Air : *Du Tapedru.*

Bluâtre Ondain ,

Que le corps vous frétille

Plus dru qu'une anguille !

Gnome souterrain ,

Bondissez comme un daim !

Sylphe , imitez ,

A chaque capriole ,

Un ballon qui vole !

Salamandre , ayez

Le feu dessous les pieds !

*Danse d'esprits élémentaires.*

A R L E Q U I N.

Quelque petite maxime d'opéra maintenant.

U N E N Y M P H E.

Air : *Musique de M. R.*

Dans la flamme &amp; les airs , sous la terre &amp; dans l'onde ,



L'Amour vole indifféremment ;

Cet aimable maître du monde

Est par-tout dans son élément.

Il fuit le cyclope horrible

A l'entour de ses fourneaux ;

La nymphe inaccessible ,

Jusques sous les eaux ;

Le buveur insensible ,

Au fond des caveaux ;

Et l'oiseau paisible ,

Aux nids les plus hauts.

Dans la flamme & les airs , sous la terre & dans l'onde ;

L'Amour vole indifféremment ;

Cet aimable maître du monde

Est par-tout dans son élément.

*La danse recommence.*

## V A U D E V I L L E.

PLAIRE à qui fait nous charmer ,

Est des biens le moins frivole ;

Avec l'heureux tems d'aimer ,

Le tems des plaisirs s'envole.

Vivons & mourons en aimant :

La tendresse est notre élément.

## P O U R U N E S Y L P H I D E.

Vous , dont l'amour turbulent ,

Comme l'air , est plein d'orages ,

D'un doux racommodement

Vous avez les avantages.

Vous , vivez toujours en aimant :

La tendresse est votre élément.



## SCENE XII.

ARLEQUIN, D. FERNAND.

ARLEQUIN.

EH bien , que dites-vous de cela ?

D. FERNAND.

Que vous êtes , en effet , un homme extraordinaire.

ARLEQUIN.

Je vais maintenant satisfaire la curiosité de plusieurs gens de la ville & de la campagne , qui m'attendent avec la plus grande impatience , pour voir ma robe merveilleuse. Adieu.



ACTE



A C T E II.

S C E N E P R É M I È R E.

D. FERNAND, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Air : *La verte jeunesse* :

QUELLE moquerie !  
A la ville , aux champs ,  
Pour ma broderie  
Point d'yeux clairvoyans !  
Si riche & si belle ,  
Parmi les humains ,  
Ne trouvera-t-elle  
Que des quinze-vingts ?

D. FERNAND.

Patience aussi , vous ne la venez de montrer  
encore qu'au frere d'une fille-de-chambre , &  
qu'au mari d'une jolie limonadiere : que vouliez-  
vous qu'ils y vissent ? font-ce là des gens dans le  
cas d'en juger ?

ARLEQUIN.

Amenez-m'en donc.

D. FERNAND.

Mon valet Guzman va venir.

Tome IV.

V

Air : *Zeste zeste zeste.*

Il en jugera bien ;  
Car sa femme est fort sage :  
Tout du moins son langage ,  
Son geste , son maintien ,  
Et son dehors modeste ,  
Semblent répondre de cela.

ARLEQUIN.

Et zeste zeste zeste !  
Cette robe découvrira  
Bientôt le reste.

D. FERNAND.

Bon , le voici. Déployez votre robe , & voyons  
ce qu'il en en dira.



## SCÈNE II.

D. FERNAND , GUZMAN , ARLEQUIN.

ARLEQUIN , *dépliant sa robe, & l'exposant comme  
un tableau de chanfre du Pont-Neuf, dit, pen-  
dant qu'il plante le bâton :*

Air : *La beauté , la rareté , la curiosité.*

**V**IENNE voir qui pourra de ma robe nouvelle  
La beauté !

C'est le droit du garçon dont la sœur est pucelle ,

La rareté ;

Ou de l'heureux époux , dont la femme est fidelle ,

La curiosité.

G U Z M A N.

Air : *Des fraises.*

La mienne ne triche pas :

A R L E Q U I N.

Nous allons le connoître.

G U Z M A N.

Je verrai le canevas

Tout brodé du haut en bas.

A R L E Q U I N.

Peut-être , peut-être , peut-être.

G U Z M A N.

Air : *Talaleri , talalerire.*

Parbleu , mettez de la partie

Ce bon mari qui passe là.

A l'aspect du noir , je vous prie ,

Voyons un peu ce qu'il dira ;

A ses dépens nous allons rire.

A R L E Q U I N.

Volontiers.

G U Z M A N.

Talaleri , talaleri , talalerire.

Air : *Belle brune.*

Lazarille , Lazarille !





S C E N E I I I.

D. FERNAND , LAZARILLE , ARLEQUIN ,  
GUZMAN.

L A Z A R I L L E.

Q U O I ? qu'est-ce ? A brailler si fort  
Qui diable ainsi s'égosille ?

G U Z M A N.

Lazarille !

Lazarille !

Air : *Réveillez-vous , belle endormie.*

Je ne veux pas qu'on te dérobe  
Le plaisir de considérer  
Les raretés de cette robe  
Qu'on a promis de te montrer.

L A Z A R I L L E.

Air : *Turelututu rengaine.*

Voyons donc cette limare ,  
Si rare , si rare ,  
Dont l'on fait tant de fanfare.

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas sans raison.

Air : *Amis , sans regretter Paris.*

La broderie assurément  
Est toute des plus belles.

G U Z M A N.

Montrez , montrez-nous seulement ,  
J'en dirai des nouvelles.

A R L E Q U I N.

*Même air.*

Mon ami , vous couchez gros jeu ;  
Car peu de gens l'ont vue.

G U Z M A N.

Montrez , vous dis-je... Ah , ventrebleu !

[ *Arlequin déploie là sa robe tout-à-coup.* ]

Aurois-je la berlue ?

[ *Il se frotte les yeux.* ]

A R L E Q U I N.

*Air : De quoi vous plaignez-vous ?*

Vous vous frottez les yeux ;  
Vous voyez tout noir , je gage :  
Vous vous frottez les yeux ,  
Et n'en voyez pas mieux.

G U Z M A N , *tout bas.*

Il a raison , dont j'enrage. [ *haut.* ]

Vous vous trompez , mon ami ;

C'est qu'un si bel ouvrage

M'a d'abord ébloui. [ *à part.* ]

Ah , la carogne !

A R L E Q U I N , *à part.*

Il le prend bien ; profitons-en. [ *haut.* ] Oh ça ,  
vous voyez donc la broderie & le couleur de feu ?

G U Z M A N.

Si je les vois ? assurément. Et qui est-ce qui ne les verroit pas ?

L A Z A R I L L E.

Ma foi, c'est moi.

D. F E R N A N D, *à part.*

Que je suis à plaindre ! ô Elvire ! Elvire !

G U Z M A N.

Je ne puis me lasser de l'admirer. [*bas.*] La chienne !

A R L E Q U I N, *à part.*

L'impudent ! [*haut.*] Remerciez bien votre femme.

Air : *Ma sœur, je vous félicite,*

Ami, je vous félicite ;

Voilà sa vertu dans son jour.

Oh ça, soyez donc dans la fuite,

Sûr de son tourelour, tourelour,

De son tendre & fidele amour.

G U Z M A N.

Grace au ciel ! je fais maintenant à quoi m'en tenir.

A R L E Q U I N.

Eh bien, que dites-vous de cette robe ? Croiriez-vous qu'elle paroît noire à bien des gens ?

G U Z M A N.

Air : *Ce n'est qu'une médisance.*

Quoi ! ce ponceau merveilleux



Seroit noir à bien des yeux ?

Ce n'est qu'une médifance.

L A Z A R I L L E.

Au fond , comme en apparence ,

Noir il a toujours été ,

L'est , & le fera , je pense ;

C'est la pure vérité.

A R L E Q U I N , à Guzman.

[ *Arlequin rit en montrant du doigt Lazarille ,  
qui rit aussi du bout des dents.* ]

Et de la broderie , qu'en dites-vous ? heim ?

G U Z M A N s'écrie :

Air : *Pour la baronne.*

Ah , qu'elle est belle !

L A Z A R I L L E.

Par la sambleu ! vous avez tous

Perdu , je pense , la cervelle.

G U Z M A N , à D. Fernand.

Et vous , monsieur , qu'en dites-vous ?

[ *Montrant du bout du doigt un endroit de la robe.* ]

Ah , qu'elle est belle !

Air : *Carillon de Nantes.*

Ce bouquet

Est parfait !

D. F E R N A N D.

Je me tais ; mais en secret

J'enrage ,

J'enrage !

LAZARILLE,

Air : *Il faut que je file , file ,*

Heureux mortels que vous êtes ,  
De voir ce qu'on ne voit pas !

GUZMAN.

C'est qu'il est si peu de têtes ,  
Si peu de maris , hélas ,  
Qui ne soient pourvus d'aigrettes !

ARLEQUIN.

Et vous êtes dans le cas ,  
Heureux mortels que vous êtes ,  
De voir ce qu'on ne voit pas !

Oh ça , je vais maintenant vous expliquer les histoires que vous voyez représentées sur cette robe. Comme elle sert de clef à l'histoire secrète des maris , on a pris plaisir d'y peindre les espérances de quelques femmes.

Air : *Des pendus.*[ *Arlequin montre avec une baguette sur la robe.* ]

Vous voyez là , premièrement ,  
L'histoire d'un grand accident ,  
A l'encontre d'un commissaire ,  
Qui , comme il advient d'ordinaire ,  
Met la police chez autrui ,  
Et ne la peut mettre chez lui.

LAZARILLE , *tirant ses lunettes & les mettant.*

Qui diantre ! cela seroit-il comme il le dit ?

Attendez donc que je prenne des lunettes ; car au diable si j'y vois rien.

G U Z M A N , *à part.*

Je n'y vois pas davantage que ce vieux cocu là. [ *haut.* ] Après , seigneur Balivernos , après ? Contez-nous ça , contez-nous ça , de ce commissaire.

A R L E Q U I N .

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Voyez , tandis qu'il fait en maître  
Jeter ici par la fenêtre  
Les meubles d'un tendron dolent ,  
Les siens , chez lui , faillis d'emblée  
Par cet huissier nommé Galant ,  
A qui l'on donne main-levée.

G U Z M A N .

Hélas , les pauvres maris ne fauroient être par-tout ! [ *à part.* ] Ouf , je creve !

L A Z A R I L L E , *essuyant ses lunettes.*

Eh mais ! je suis donc aveugle ? [ *Il les remet.* ]

A R L E Q U I N , *à D. Fernand.*

Ah , seigneur , quel dommage que vous n'ayez point de sœur !

G U Z M A N .

Qui vous dit que le seigneur dom Fernand....

D. F E R N A N D .

Te tairas-tu ?

G U Z M A N, *à part.*

C'est-à-dire qu'Elvire ne vaut pas mieux que ma femme.

A R L E Q U I N, *continuant de montrer.*

*Air précédent.*

Voyez là cet époux honnête ,  
Chez qui ce grand repas s'apprête ,  
Qui prend ses gants & son manteau ,  
En faveur de ce bon apôtre ,  
Celui qui donne le cadeau ,  
Qui vient de quitter l'un & l'autre .

G U Z M A N, *à Lazarille.*

( *Sur le ton des deux derniers vers.* )

Ami , voilà votre tableau ;  
Cette histoire est toute la vôtre.

L A Z A R I L L E.

*Air : Amis , sans regretter Paris.*

Je ne fais qu'en penser pourtant.

G U Z M A N.

Vas , tais-toi , pauvre bête.

L A Z A R I L L E.

Les cornes , en les écoutant ,  
M'en viennent à la tête.

G U Z M A N.

Elles y étoient bien toutes venues auparavant t.

A R L E Q U I N.

*Air : Peuple infidele & barbare.*

Voyez ce juge à l'auditoire ,

Qu'une belle ferre de près ;  
 Par un arrêt contradictoire ,  
 Il lui fait gagner son procès ,  
 Tandis que , sans savoir un mot  
 De droit ni de chicane ,  
 Sa femme chez lui , par défaut ,  
 En secret le condamne.

LAZARILLE, *serrant ses lunettes , au parterre.*

*Air : Pierre Bagnolet.*

Y voyez-vous donc quelque chose ?  
 Messieurs , parlez de bonne-foi.  
 Le croirai-je ? ou s'il en impose ?  
 Du noir est tout ce que je voi.

G U Z M A N, *lui touchant sur la tête.*

Oh , je le croi !

Oh , je le croi !

L A Z A R I L L E,

Pourquoi donc , s'il vous plaît ?

G U Z M A N.

Pour cause

Que ta femme fait mieux que toi.

L A Z A R I L L E.

Oh , je m'impatiente à la fin de tout ceci , &  
 je suis las de voir que je ne vois rien.

[ *Il s'en va.* ]

## SCENE IV.

D. FERNAND, GUZMAN, ARLEQUIN.

G U Z M A N.

COMMENT y verroit-il quelque chose , quand il a des cornes qui crevent les yeux à tout le monde, & qu'il n'en voit rien lui-même ?

A R L E Q U I N.

Air : *J'en avons tant ri.*

Il est de ces gens tant &amp; plus ;

J'en avons tant vus.

A quoi rêvez-vous là-dessus ?

G U Z M A N.

Peste soit la pécure !

A R L E Q U I N.

J'en avons tant vus !

J'en verrons bien encore.

G U Z M A N.

Poursuivez , poursuivez, seigneur Balivernos , & dites-nous un peu [ *marquant un endroit de la robe* ] ce que cela représente. Voilà un homme d'une plaisante figure.

A R L E Q U I N, *bas.*Je vais payer ton effronterie. [ *haut.* ] Cet

homme là fait ( *de telle ou telle façon ; il dépeint Guzman* ).

G U Z M A N , *à part.*

Cela me ressemble.

A R L E Q U I N .

Air : *M. le prévôt des marchands.*

C'est un des plus prudens maris ,  
 Qui comme un autre s'y voit pris ;  
 Mais qui , dans son malheur , est sage ;  
 Et qui , loin de jeter son feu ,  
 Prenant la chose avec courage ,  
 Fait bonne mine à mauvais jeu.

G U Z M A N , *embarrassé.*

Oui-dà ? Et cette femme ?

A R L E Q U I N .

Quelle femme ? C'est un moulin-à-vent , que  
 vous me montrez.

G U Z M A N .

Eh , oui ; ce moulin-à-vent ? c'est ce que je  
 voulois dire. J'ai si fort ma femme en tête que...  
 [ *bas.* ] Ah , la guenon ! nous compterons ensemble tantôt.

D. F E R N A N D , *à part.*

Je ne puis plus me contenir , seigneur Baliver-  
 nos ; repliez cette robe , & rentrons.





SCENE V.

D. FERNAND, ARLEQUIN, OLIVETTE,  
GUZMAN.

OLIVETTE.

AH, ah, je vous y attrape donc, monsieur le  
pendard!

Air : *Le fameux Diogène.*

Quoi, malgré ma défense,  
Vous avez l'impudence  
D'aller au charlatan?

[ *à Arlequin.* ]

Et toi, maudit satyre,  
Donne, que je déchire  
Ta robe de Satan.

GUZMAN.

Elle me querellera encore!

ARLEQUIN, *froidement.*

Qui est cette femme là?

GUZMAN.

C'est mon honnête épouse.

ARLEQUIN.

Comment, madame! Mais vous n'y pensez  
donc pas.



Air : *M. Charlot.*

Quand votre époux  
 Voit la robe brodée,  
 Qui confirme l'idée  
 Qu'il avoit de vous ;  
 Quand , grace à nous ,  
 Votre sagesse éclate  
 Sous les yeux de tous ,  
 Vous nous grondez ?  
 Vous êtes une ingrate.

O L I V E T T E , *étonnée.*

Vous me confondez.

D. F E R N A N D.

*Reste de l'air de M. Charlot.*

Oui , charmante Olivette ,  
 Cette robe , à nos yeux ,  
 De la vertu parfaite ,  
 Par un trait merveilleux ,  
 Vient de rendre un sûr témoignage ici.

A R L E Q U I N.

Voilà le grand-merci.

D. F E R N A N D , *à Guzman.*

Air : *Si dans le mal qui me possède.*

Tu la croyois déjà fidelle ;  
 T'en voilà plus sûr maintenant.  
 Si tu l'aimois auparavant ,  
 Guzman , que ton respect pour elle ,

Et tes feux redoublent encor.

Aime-la bien ; c'est un trésor.

A R L E Q U I N , *en s'en allant , à Guzman.*

C'est un trésor ! un trésor !



## S C E N E V I.

GUZMAN, OLIVETTE.

G U Z M A N , *après avoir considéré quelque  
tems sa femme en silence.*

E H bien , monsieur le Trésor , qu'est-ce que  
c'est ? vous ne dites mot ?

*Air : Lanturelu.*

Quelle est donc , m'amie ,

Ta réflexion ?

Tu paroïs ravie

D'admiration ,

Et toute adhurié

D'ouïr vanter ta vertu.

O L I V E T T E :

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

On ne dit rien qui m'étonne.

*Air : Vous qui vous moquez par vos ris.*

Mais c'est que tes doutes , pour moi ,

Ne sont pas des risées ;

Et

Et que j'enrage , quand je voi  
 Mes plaintes méprisées.  
 Tu m'ajoutes donc moins de foi  
 Qu'à des billevezées.

G U Z M A N.

Billevezées ! Oh , je ne prends pas ceci pour  
 des billevezées , moi.

O L I V E T T E.

Vas, je les méprise trop , pour m'en prévaloir.  
 Tiens , ton Balivernos est un fourbe honnête ,  
 qui flatte agréablement ses dupes. Il leur fait  
 accroire que sa broderie n'est visible qu'à ceux à  
 qui l'on voudroit ressembler ; Galbanon. Sa robe  
 fera une robe ordinaire , & sa broderie également  
 invisible à tout le monde.

G U Z M A N.

La règle n'est pas si générale que je n'y fache  
 plus d'une exception. Oh , que non ! tout le  
 monde n'a pas le privilege de voir la broderie.

O L I V E T T E.

Je gage que si.

*Air : Quand le péril est agréable.*

Ton sentiment n'est pas le nôtre ;

Oui , le mari d'une Albreda

Qui danseroit à l'opéra ,

La verroit comme un autre.

G U Z M A N.

Vas donc demander, par exemple , à Lazarille, comment il l'a vue.

O L I V E T T E.

Quoi ! il l'auroit vue noire ?

G U Z M A N.

Comme mon chapeau.

O L I V E T T E.

Et toi , brodée ? Oh bien , à la bonne heure : cela me passe ; & j'en reviens toujours à dire , que je veux être crue quand je parle. Entends-tu ?

G U Z M A N.

Ah , ma petite femme , je vous demande bien pardon !

O L I V E T T E.

Et je t'avois défendu de tenter cette épreuve-là.

G U Z M A N.

Hélas ! je t'affure que j'en ai la mort au cœur.

O L I V E T T E.

Et c'est une marque que tu osois avoir encore de mauvais soupçons contre moi.

G U Z M A N.

J'avois le plus grand tort du monde , assurément.

O L I V E T T E , *levant la main.*

Et tu mériterois que je recommençasse à te. . .

G U Z M A N, *froidement.*

Eh, ma femme, tout doucement, s'il vous plaît. J'ai voulu me satisfaire ; je suis content : je suis cocu ; que je ne sois pas encore battu.

O L I V E T T E, *outrée.*

Comment, scélérat ! que veut dire ceci ? Songes-tu . . .

G U Z M A N, *perdant contenance.*

*Air : Des trembleurs.*

Songe toi-même à te taire !

Ne fais pas tant la Mégère.

C'est à moi d'être en colère

De ce que je viens de voir.

O L I V E T T E.

Quoi, malgré l'estime, traître,

Que tout-à-l'heure ton maître

Pour ta femme a fait paroître . . .

G U Z M A N *crie de toutes ses forces.*

Je n'ai rien vu que du noir !

O L I V E T T E, *se mettant à pleurer.*

Oh, du noir, du gris, du jaune !

*Air : Je reviendrai demain au soir.*

Ayez vu ce que tu voudras !

Je ne m'en dédis pas. *bis.*

Je n'ai que trop fait mon devoir.

G U Z M A N.

Je n'ai vu que du noir ! *bis.*

X ij

O L I V E T T E.

Eh bien, c'est qu'il n'y a peut-être que du noir.

*Air : Voici les dragons qui viennent.*

Guzman , vous n'êtes pas sage !

G U Z M A N.

Non , non , je suis fou ,

A t'étrangler dans ma rage ,

Si j'en croyois mon courage ,

Et moi itou ,

Et moi itou !

## S C E N E V I I.

GUZMAN , ARLEQUIN , OLIVETTE.

A R L E Q U I N.

QUEL bruit est-ce que j'entends donc ? Qu'est-ce à dire , mon ami ? Je crois que vous querellez votre femme.

*Air : Y-avance.*

Quoi donc , après vous avoir fait

Expérimenter un secret

Qui démontre son innocence ?

O L I V E T T E , *lui donnant un soufflet.*

Y-avance , y-avance , y avance ,

Avec ta belle expérience.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, GUZMAN.

ARLEQUIN.

**O**UAIS, vous avez là une femme bien acariâtre !

GUZMAN.

Ne favez-vous pas comme les femmes de bien  
sont faites ?

*Air : Joconde.*

Faut-il que vous vous étonniez  
De l'humeur de la dame ?  
Comme si jamais vous n'aviez  
Connu d'honnête femme :  
C'est un privilege qu'ont eu  
De tout tems les Lucreces ,  
D'être , pour prix de leur vertu ,  
Un tant soit peu diablesses.

ARLEQUIN.

Il est vrai. Que voulez-vous , mon enfant ?

*Air : De la ceinture.*

La flatteuse s'en fait conter ,  
Et la prude sans cesse gronde.  
Voilà comme on ne peut goûter  
De parfait bonheur en ce monde.

Heureux du moins d'avoir , de deux choses ,

la meilleure ! car avouez que c'est un grand soulagement pour un homme , de dire & de pouvoir penser : j'ai une honnête femme !

G U Z M A N.

Oui.

A R L E Q U I N.

Je suis charmé que vous goûtiez ce bonheur-là , & enchanté que j'aie eu celui de vous en procurer la connoissance.

G U Z M A N.

*Air : Vous m'entendez bien.*

Bien de la grace. Adieu , seigneur.

Je vais apprivoiser l'humeur

De cette bête fiere.

A R L E Q U I N.

Fort bien.

G U Z M A N.

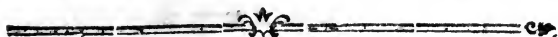
De la bonne maniere ,

Vous m'entendez bien.

A R L E Q U I N , *à part.*

Mieux que tu ne crois. [*haut.*] Allez , mon ami , allez , & ne vous y épargnez pas. Comme j'aime les prodiges , mon grand plaisir à moi , c'est de voir la paix entre gens mariés. [*seul.*] Il y a ma foi bien de la charité de pacifier comme cela des ménages ! Mais j'apperçois notre amoureux transi , toujours triste & rêveur , à son ordinaire. Il a grand tort.





## S C E N E I X.

LÉANDRE, ARLEQUIN.

A R L E Q U I N.

**A**LLONS, monsieur.*Air : Allons gai.*

Sortez de rêverie ;

Quittez cet air fâcheux.

Point de mélancolie !

Vous êtes trop heureux.

Allons gai , &amp;c.

[ *Il veut faire danser son maître.* ]

L É A N D R E.

Eh, laisse-moi avec tes faillies à contretiens !  
tu vois un homme au désespoir.

A R L E Q U I N.

Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

L É A N D R E.

Je viens de laisser dom Pedre à la porte de  
dom Fernand ; l'on va partir pour la cérémonie !*Air : Charmante Gabrielle.*

O fortune cruelle !

J'en mourrai.

A R L E Q U I N.

Diablezot !

X iv

L É A N D R E.

Adieu , chere Isabelle.

A R L E Q U I N.

Peste soit du nigaud !

L É A N D R E.

Cher Arlequin , je cede

Aux coups du sort.

Dom Fernand la possède !

Ton maître est mort !

A R L E Q U I N.

Avant qu'on vous enterre , monsieur , dites-moi une chose : que vous disoit dom Pedre ?

L É A N D R E.

Hélas ! dom Pedre me perçoit le cœur , en me témoignant un vrai regret de manquer mon alliance : & pourquoi en suis-je là ? Par une sotte timidité qui m'a fait parler trop tard.

Air : *Joconde.*

J'ai perdu , par ce seul défaut ,

L'objet de ma tendresse.

Hélas ! un jour ou deux plus tôt

J'obtenois ma maitresse.

A R L E Q U I N.

Vraiment , je ne m'étonne point ;

Si la chose vous pique ;

Martin pesta , quand pour un point

Il perdit sa bourrique.

Remettez-vous ; elle n'est pas perdue.

Air : *Lerela.*

Ma robe y va bientôt pourvoir.

L É A N D R E.

Hé, tais-toi, cesse de vouloir

Me repaître d'une chimere !

A R L E Q U I N.

Lerela lerelanlere. . .

Air : *Non, non, il n'est point de si joli nom.*

L'on gèbera la pilule,

Ou je ne suis qu'un butor.

L É A N D R E.

De ton projet ridicule

Tu veux que j'espère encor !

Non, non.

Dom Fernand a trop de raison.

Ne le crois pas si crédule.

A R L E Q U I N.

Non, non,

Dom Fernand, malgré sa raison,

Avalera le goujon.

Vous parlez, vous parlez ; savez-vous où tout en est, pour parler ?

L É A N D R E.

Eh, où tout en peut-il être, que tout ne me soit funeste ?

*A R L E Q U I N.**Air : Le long de ça, le long de là.*

Votre entêtement m'étonne ,  
Quand on vous dit qu'on vous va  
Faire voir votre bec jaune ,  
Et que dom Fernand en a ,  
Le long de ça ,  
Le long de là ,  
Tout le long de l'aune :  
Jamais il n'en reviendra.

*L É A N D R E.*

Il seroit assez simple . . . .

*A R L E Q U I N.*

Et comment ne le seroit-il pas , quand tout le monde est d'intelligence avec moi pour l'abuser ? Guzman, qu'assurément je n'avois pas embouché pour vous faire accroire que sa femme étoit fidelle , a vu par vanité , en présence de dom Fernand , tout ce que j'ai voulu qu'il vît sur ma robe.

*L É A N D R E.*

Oui ! cela doit avoir fait un bon effet.

*A R L E Q U I N.*

Et votre rival actuellement la montre à huit ou dix voisins , tant freres que maris , qui nous rendent le même service.

*L É A N D R E.*

Ils font donc au fait ?

## A R L E Q U I N.

Il ne faut point douter que Guzman n'ait jafé. Ils prennent, comme lui, le parti de la discrétion, comme le plus fensé. Il faut les voir & les entendre ! [ *Il rit.* ] La belle robe ! compere , admirez-moi cela ! hein ? Qu'en dites-vous ? Oui, ma foi, voilà de la besogne bien faite ! Seigneur D. Ferdinand, envoyez-moi votre brodeur ! Cependant l'un se gratte à l'oreille , l'autre au front ; celui-ci grince les dents , celui-là mord ses pouces ; & je vous garantis plus d'une pauvre femme qui n'y pense pas , bien étrillée tantôt de cette affaire-là.

## L É A N D R E.

Je suis fâché , à travers tout cela , qu'Elvire en souffre dans l'esprit de son frere.

## A R L E Q U I N.

*Air : Comment faire.*

En même tems que je vous fers ,

Il est bien vrai que je dessers

Cette sœur auprès de son frere.

Tant pis pour elle ! Je voudrois

Contenter tout le monde ; mais

*Comment faire ?*

Ah , j'apperçois dom Pedre , avec dom Ferdinand : la robe est montrée ; profitez-en. Serviteur.

[ *Il sort.* ]



## SCENE X.

D. FERNAND habillé comme au commencement, D. PEDRE, LAZARILLE, LÉANDRE.

D. FERNAND.

ENFIN, dom Pedre, vous avez donc vu la robe toute noire?

D. PEDRE.

Et comment donc?

D. FERNAND.

Adieu, plus d'alliance.

D. PEDRE, *avec étonnement.*

Plus d'alliance? Quel discours!

D. FERNAND.

Ma sœur est indigne de vous, & la vôtre n'est digne que de....

LAZARILLE.

Que diable tout ceci veut-il dire?

D. FERNAND, *voyant entrer Léandre, continue ce qu'il avoit commencé.*

Que de ce cavalier François, à qui elle est due. [à Léandre.] Je vous cede Isabelle; épousez-la, monsieur; j'y renonce, & je vous transmets tous

les droits que la parole de D. Pedre me donnoit sur elle.

L É A N D R E.

L'offre est trop agréable , pour ne pas l'accepter ; & pour peu que D. Pedre y consente. . . .

D. P E D R E.

Ah , de tout mon cœur ! Allez , monsieur , allez en porter vous-même la nouvelle à ma sœur. Quel mystère est-ce que ceci ? Sur quoi donc enfin fondez-vous de si étranges soupçons ?

D. F E R N A N D.

*Air : Je ne suis que sa suivante.*

Sur le témoignage constant

De cette robe , qui m'apprend

Ce que l'ardeur qui me dévore ,

Voudroit que j'ignorasse encore.

L A Z A R I L L E , à D. Pedre.

Entendez-vous quelque chose à tout cela ?

D. P E D R E.

Pas plus que toi.

D. F E R N A N D.

Vous aurez peut-être oui parler d'un certain fameux D. Balivernos ?

D. P E D R E.

D. Balivernos ! Non.

D. F E R N A N D.

C'est un homme extraordinaire , qui , par un

secrèt furnaturel , a su broder une robe de façon qu'il n'y a que les freres & que les maris , dont les sœurs & les femmes soient sages , qui voient cette broderie. Elle est invisible pour tout autre. Vous avez une sœur aussi bien que moi ; cette robe me paroît noire & toute unie , aussi bien qu'à vous : concluez.

L A Z A R I L L E.

Je conclus à des cornes. Je suis bûté ! Je suis fanglé ! Ah , la masque ! attends ! attends ! je te ..

D. P E D R E.

Air : *Menuet de M. Granval.*

Calme le courroux qui t'enflamme.

L A Z A R I L L E.

Comme vous en parlez , seigneur !

Il s'agit , pour moi , d'une femme ;

Mais pour vous , ce n'est qu'une sœur.

D. P E D R E.

Demeure , te dis-je. [ à D. Fernand. ] Quoi ! vous êtes assez bons pour croire qu'il y a sur cette robe une broderie que nous ne voyons pas ?

L A Z A R I L L E.

Pourquoi non , monsieur ? Cette broderie-là , quoiqu'invisible , pourroit fort bien être réelle.

Air : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Semblable à ces cornes homnêtes ,

Qui s'élèvent sur tant de têtes ,



Grandes comme des échalas ,  
Sont-elles plus en évidence ?  
Et parce qu'on ne les voit pas ,  
Doute-t-on de leur existence ?

D. F E R N A N D.

Et qui vous diroit que Pierrot , dont la femme  
est vertueuse , & cinq ou six freres plus heureux  
que nous , viennent de voir cette broderie , in-  
visibile à nous seuls ? Que diriez-vous ?

D. P E D R E.

Qu'ils étoient sans doute instruits du secret de  
la robe , & qu'ils n'ont pas voulu avouer tout  
haut ce qu'ils craignoient qui ne les déshonorât.



## S C E N E X I.

D. FERNAND , D. PEDRE , LAZARILLE ,  
OLIVETTE , GUZMAN.

O L I V E T T E.

*Air : A boire , à boire , à boire :*

**A** l'aide , à l'aide , à l'aide !

Le diable le possède ,

De me rouer ainsi de coups :

Peste soit du maudit jaloux !

GUZMAN , *entrant , un bâton à la main.*

*Air : Je passe la nuit & le jour.*

Me donner un pareil soufflet !

Tenez-la bien , que je l'affomme !

OLIVETTE , *se cachant derriere D. Pedre.*

Messieurs , sauvez-moi , s'il vous plaît ,

Des brutalités de cet homme.

D. P E D R E.

Tu n'es qu'un brutal , en effet ;

Voyons , qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

G U Z M A N.

Elle m'a fait. . . .

Elle m'a fait. . . .

Je fais bien ce qu'elle m'a fait,

D. F E R N A N D.

*Air : Lanturelu.*

Je prétends ; sans rire ,

Que tu parles net ;

Vite.

G U Z M A N.

Ah , quel martyre !

La chienne m'a fait. . . .

Puisqu'il faut le dire. . . .

La chienne m'a fait cocu. . . .

D. P E D R E.

Lanturelu , lanturelu , lanturelu. . .

OLIVETTE.

O L I V E T T E.

Air : *Vraiment , ma commere.*

En es-tu bien averti ?

G U Z M A N.

Vraiment , ma commere , oui.

D. F E R N A N D.

Tu vois donc ma robe noire ?

G U Z M A N.

Vraiment , mon compere , voire ;

Vraiment , mon compere , oui.

D. F E R N A N D.

Air : *A la façon de barbare.*

Comment donc en si peu de tems

Cela s'est-il pu faire ?

Mon ami , tout-à-l'heure aux gens

Vous disiez le contraire.

Vous nous en vantiez la façon...

G U Z M A N.

La faridondaine , la faridondon.

D. F E R N A N D.

Ton œil en étoit ébloui. . .

G U Z M A N.

Biribi.

A la façon de barbare ,

Mon ami.

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*

Tout ça n'étoit que des fables.

J'ai vu la robe d'abord ,

Plus noire que tous les diables,  
Comme je la vois encore.

D. FERNAND.

Air : *Que Dieu bénisse la besogne !*  
Et pourquoi donc me faisois-tu  
Le faux rapport qui m'a perdu ?

G U Z M A N.

Oh, demandez-le à mes semblables.  
Tous vilains cas sont reniables.

D. PEDRE, à D. Fernand.

Que vous ai-je dit ?

O L I V E T T E, *montrant les poings.*  
Par la jarnidiennne ! si j'avois la force comme  
j'ai le courage. ....

D. PEDRE.

Patience, m'amie. [à Guzman.] Et n'as-tu pas  
parlé de la robe à quelqu'un ?

G U Z M A N.

A qui a voulu m'entendre. J'étois bien aise,  
moi, que mes voisins eussent part au gâteau.

D. PEDRE, à D. Fernand.

Air : *Des fraises.*

Commencez-vous donc, seigneur,  
Maintenant à comprendre  
Que la robe est une erreur,  
Et votre homme un imposteur ?

O L I V E T T E.

A pendre, à pendre, à pendre.

SCENE XII.

D. FERNAND, D. PEDRE, ELVIRE,  
ISABELLE, LÉANDRE, GUZMAN,  
OLIVETTE.

D. FERNAND, *tout ému*, à Léandre.

SEIGNEUR Léandre, dites-moi, avez-vous une  
sœur?

L É A N D R E.

Pourquoi me demandez-vous cela?

D. FERNAND.

Répondez, de grace; avez-vous une sœur?

L É A N D R E.

Oui. Ma mere, depuis dix ans que j'étois fils  
unique, s'est avisée de m'en donner une, il y a  
cinq ou six mois, qui est en nourrice.

G U Z M A N.

En nourrice! Ah, pardi! peut-être que celle-là  
fera pucelle.

D. FERNAND, *plus ému*.

Et comment trouvez-vous ma robe?

L É A N D R E.

Quelles questions font-ce là?

D. FERNAND.

J'ai de fortes raisons pour vous les faire. De quelle couleur voyez-vous ma robe?

LÉANDRE, *d'un air étonné & naïf.*  
Noire.

D. FERNAND, *avec un geste de désespoir.*  
Noire! Ah, je suis trompé!

GUZMAN, *avec un transport de joie.*  
Et moi aussi!

D. FERNAND.

Je suis trahi!

GUZMAN.

Et moi, non! Touche là, Olivette; sans rancune!

D. FERNAND, à D. Pedre.

Pardonnez-moi, mon cher D. Pedre, en faveur d'Elvire, l'offense que j'ai pu vous faire en tout ceci. [ à Isabelle. ]

*Air: Le seigneur Turc a raison.*

Je me suis bien attiré

La douleur mortelle

Dont je me sens déchiré;

J'ai pu vous croire infidèle;

Je porte au fond des déserts

Mes pleurs, ma honte & mes fers.

Adieu, chère Isabelle!

( *Il s'en va.* )

## S C E N E X I I I.

D. PEDRE, LÉANDRE, ELVIRE, ISABELLE,  
GUZMAN, OLIVETTE.

GUZMAN, *sur le ton des derniers vers.*

ET moi , ma poulette , & moi ,  
Nus pieds pour l'amour de toi ,  
J'irois aux Dardanelles.

O L I V E T T E.

*Air : Je n'faurois.*

Tu mériterois , infame ,  
Que tes soupçons fussent vrais ;  
Sans encourir aucun blâme ,  
Je pourrois maintenant . . . mais  
Je n'faurois

Je suis trop honnête femme ,  
J'en mourrois.

D. P E D R E , *à la compagne.*

Oh ça , tout ceci vous passe. Je vais. . .

L É A N D R E , *l'interrompant.*

Non. Je viens de les mettre au fait. Et puisque mon alliance ne vous déplaît pas , excusez un amant qui n'a fait , dans son désespoir , que se prêter à ce qu'on faisoit pour lui. D. Balivernos est mon valet. . .

SCENE XIV.

TOUS LES ACTEURS *de la scene précédente.*

ARLEQUIN *poursuivi, & bâtonné par une troupe de femmes.*

UNE FEMME.

*Air : Dérouillons , dérouillons , ma commere.*

VERGETONS , vergetons , ma commere ,  
Vergetons , vergetons ses habits.

UNE AUTRE FEMME.

*Avec sa robe il avoit mis. . .*

TOUTES ENSEMBLE.

*Vergetons , vergetons ses habits.*

SCENE XV.

D. PEDRE, D. FERNAND, LÉANDRE,  
ISABELLE, ELVIRE, OLIVETTE,  
GUZMAN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *faisant une profonde révérence à la compagnie.*

LÉANDRE.

QUE veut dire cela , Arlequin ?



## A R L E Q U I N.

Ce sont des députés du beau sexe , qui m'en-voie faire le petit remerciement que vous venez de voir. (*Il déclame en vers.*)

La robe qu'à Creüse offrit jadis Médée ,  
Causa moins de fracas dans Corinthe embrasée,  
Que ma robe indiscrete en alloit faire ici.

Des femmes en fureur j'étois à la merci ,

Et j'en voyois sur moi déjà fondre une armée ,

Quand peu jaloux du sort du malheureux Orphée ,

*Air : Quand Iris prend plaisir à boire.*

J'ai calmé leur inquiétude ,

En avouant ma turpitude ,

Et que le prodige étoit faux.

Après avoir bien ri de l'imposture ,

Des coups de bâton sur le dos

Du pauvre dom Balivernos

Ont terminé (*bis*) son aventure.

## O L I V E T T E.

*Air : Gnia pas d'mal à ça.*

Le mien , double traître ,

Souffre de cela.

## G U Z M A N.

Vous deviez bien mettre

Chez nous le hola.

## A R L E Q U I N.

Bon , bon ! que fait-on , mon ami ? Peut-être  
que dans le fond ,

Gnia pas d'mal à ça ;  
Gnia pas d'mal à ça.

O L I V E T T E.

Taisez-vous, dom Balivernos, ou je pourrois bien être une députée du beau sexe, pour vous faire encore un remerciement.

( *L'on entend un grand bruit d'instrumens.* )

D. P E D R E.

C'est le divertissement que je m'étois chargé de tenir prêt. Il n'en est pas moins de saison, & rien ne nous empêche d'en profiter.

*Entrée de quatre nations différentes ; un François, un Espagnol, un Turc, un Suisse, avec une femme de chaque nation.*

U N E F R A N Ç O I S E chante.

La jaloufie

Est une frénésie,

Dont l'amour peut aimer l'éclat :

Mais dans les nœuds d'hymen, elle est insupportable ;

Ce qui rend l'amant délicat,

Fait le mari déraisonnable.

( *La danse reprend.* )

V A U D E V I L L E.

PAUVRE mari, l'astre malin

Inflûra, s'il veut, sur ta tête ;

Toute ta vigilance en vain

Voudroit conjurer la tempête :

Le plus sûr est de filer doux.  
Gâre , gâre , gâre les jaloux !

[ *Le chœur répète.* ]

UNE femme est prompte à former  
Le plan d'une douce vengeance :  
Plus elle a donc de quoi charmer ,  
Plus on lui doit de confiance.  
Le plus sûr est de filer doux.  
Gâre , gâre , gâre les jaloux !

[ *Le chœur répète.* ]

L'ESPAGNOL près de sa moitié ,  
Entretient une sœur écoute ;  
Qu'en arrive-t-il ? Sans pitié ,  
On lui donne ce qu'il redoute.  
Le plus sûr est de filer doux.  
Gâre , gâre , gâre les jaloux !

[ *Le chœur répète.* ]

LES Suisses , près de leurs flacons ,  
Sur ce point là rarement grondent ;  
De là vient que , dans leurs cantons ,  
Moins qu'ici les cornes abondent.  
Le plus sûr est de filer doux.  
Gâre , gâre , gâre les jaloux !

[ *Le chœur répète.* ]

AU fond du ferrail d'un sultan  
La jalousie est en retraite ;

De là vient que sur son turban  
 L'on voit une si belle aigrette.  
 Le plus sûr est de filer doux.  
 Gâre , gâre , gâre les jaloux !  
 [ *Le chœur répète.* ]

VISITEZ , maris ombrageux ,  
 La France , le pays des modes ;  
 Loin d'y voir des maris fâcheux ,  
 Vous en trouverez de commodes.  
 Le plus sûr est de filer doux.  
 Gâre , gâre , gâre les jaloux !  
 [ *Le chœur répète.* ]

ARLEQUIN , *au parterre.*

MESSIEURS , s'il faut que par malheur  
 Ceci ne vous amuse gueres ,  
 Sait-on qui rira de bon cœur ?  
 Les Italiens nos confreres.  
 Mais si vous accourez chez nous ,  
 Gâre , gâre , gâre les jaloux !  
 [ *Le chœur répète.* ]



TIRÉSIAS,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE;

*Donné à la foire Saint-Laurent en 1722.*

THE  
CITY OF  
NEW YORK  
IN SENATE  
JANUARY 1871

*AVERTISSEMENT de l'éditeur , & anecdote  
sur la piece de Tirésias , & sur le Mariage de  
Momus , ou la Gigantomachie.*

IL ne faut chercher dans ces deux pieces, ni régularité, ni plan, ni conduite; mais beaucoup de gaité & d'excellentes plaisanteries. Voici à quelle occasion elles furent faites l'une & l'autre.

Francisque, directeur de l'opéra-comique, établi à la foire, étoit souvent gêné par les entraves que les comédiens Italiens faisoient mettre à son spectacle. Il s'en plaignit un jour à Piron, & lui dit que, s'il n'avoit pitié de lui, il n'avoit plus d'autre ressource que l'hôpital. Il l'engagea donc à lui composer une piece qui pût, par sa gaité, lui procurer une bonne recette, & le dédommager par-là de ses pertes. Piron saisit le sujet de *Tirésias*, & s'y arrêta d'autant plus volontiers, que Francisque étoit beau, & qu'il aimoit, par cette raison, à jouer les rôles de femmes, dont il se tiroit assez noblement dans les parades.

Piron n'igoroit pas que Francisque avoit un ordre très-précis de se taire; enforte que, lui livrant sa piece, il lui représenta toutes les dif-

ficultés qu'il auroit à effuyer pour la jouer. En effet, Francisque fit toutes les démarches nécessaires pour obtenir la permission de parler; il ne l'obtint point. Il voulut acheter le droit de contravention; mais on le mit à si haut prix, qu'il s'en passa, & mit despotiquement ses acteurs en besogne; c'est-à-dire, qu'il afficha de sa pleine autorité, & joua *Tirésias*. Quelle fut la surprise du commissaire, quand les acteurs parurent, & qu'il les entendit parler! Il fallut bien, par respect pour le public, laisser jouer la piece, qui excita des éclats de rire universels & continus, tant des loges que de l'amphithéâtre & du parquet; mais la piece finie, & la toile baissée, Francisque & toute sa troupe allerent coucher dans un cul de basse-fosse. On murmura de la rigueur de la punition, & le commissaire n'en apporta point d'autre raison que la licence qui régnoit dans la piece.

Francisque qui cherchoit à recouvrer sa liberté, s'adressa dans ces tristes circonstances à Piron, lequel, piqué du motif qu'avoit allégué le commissaire pour faire emprisonner la troupe, composa, au nom de Francisque, la lettre suivante, adressée à M. d'Argenson, en forme de manifeste, où il n'épargna ni le commissaire, ni les théâtres protégés.



MONSEIGNEUR.

C'EST en tremblant que je vous écris. Depuis quelque tems je suis si malheureux , & je tombe si fort de disgrâce en disgrâce , que j'ai lieu d'en appréhender une à chaque pas que je fais. Ainsi j'espere peu que vous me pardonniez la liberté que je prends ; mais l'affliction mortelle enhardit , & je ne saurois me refuser la consolation de mettre mes plaintes & ma justification sous les yeux d'un juge équitable & d'un seigneur généreux. Il ne s'agit plus d'une grace que la pitié n'a pu m'obtenir : il s'agit de montrer combien je mérite cette pitié , & de me laver des reproches dont la calomnie cherche à me noircir. On accuse *Tirésias* d'avoir fouillé la scène par un spectacle scandaleux. L'animosité , la brigue & la mauvaise humeur ont fait ce rapport à votre grandeur ; & si par malheur il s'y mêle quelque témoignage respectable , je vous prie , Monseigneur , de croire que je suis encore à savoir par où j'aurai pu le soulever contre moi. Si je connoissois le moindre excès dans ma pièce , je n'aurois pas osé me soumettre , comme je l'ai fait , à la déposer entre les mains du magistrat. J'avoue qu'il s'y rencontre par-ci par-là quelques traits libres ; mais c'est de cette liberté qui de tout

tems caractérisa les spectacles de la foire , & que le goût du public exige de nos pieces , malgré nous & les auteurs. D'ailleurs , ces traits libres passent par les oreilles sans les blesser , & vont à l'imagination pour la divertir , & non pour la séduire. Si l'on veut nommer cette liberté une licence effrénée , il faudra jeter au feu la moitié des comédies françoises , tout le théâtre italien de Gherardi : & quel traitement faire au nouveau théâtre italien , qui , cette foire même , avoit traité plus cavalièrement les choses qu'on n'avoit encore osé faire nulle part ? *Tirésias* , devenu femme , fait à la vérité des avances peu convenables à la retenue extérieure de son nouveau sexe ; mais ce jeu ne fait pas tant l'idée d'un spectateur qui ne se fait point illusion sur le dessous des cartes , & qui reconnoît toujours Arlequin pour ce qu'il est , que les lazzi dissolus de *Polyphème* , qui , sur le théâtre italien , paroissant ivre , il y a quinze jours , se laissa tomber lourdement sur une nymphe qu'il vouloit cajoler ; nymphe qui l'étoit réellement , du moins pour le sexe ; & le cyclope roula sens-dessus-dessous un quart d'heure avec elle sur les planches. Dans le prologue d'une piece qui succéda , sur le même théâtre , à *Polyphème* , dès la première représentation de la piece , un auteur venoit présenter

une

une comédie ; Arlequin lui demandoit le titre : c'est , répondoit l'auteur , *la Force de l'Amour , piece en un acte*. Je croyois , répliquoit Arlequin , *que la Force de l'Amour en demandoit au moins trois*. Bien plus dans *le jeune Vieillard* , dernier effort d'esprit , aussi mal reçu que les deux autres , Agil ne peut rajeunir , qu'en se faisant aimer de quelque jeune personne , malgré sa vieillesse. Il tente pour cela plusieurs épreuves , & en conte à plusieurs filles qui toutes , à cause de ses grandes richesses , lui disent qu'elles l'aiment. Cette espece d'amour n'est pas de celle qu'il falloit pour le prodige ; & le valet d'Agil ne se fait pas faute de jeter mille ordures dans les différentes questions qu'il lui fait *a parte* , pour savoir s'il ne se sent point rajeunir. Tout cela cependant n'est pas encore comparable au prologue de la même farce , où la foire , personnifiée par la demoiselle Flaminia , demande à deux auteurs , des pieces de leur façon. *Mademoiselle* , lui disent-ils , *ne comptez plus sur nous , nous sommes devenus italiens* ; équivoque horrible , & mal enveloppée , que la foire met en un plus grand jour , en répliquant : *Cependant , messieurs , je vous ai vus ce matin à ma toilette , en meilleures dispositions*. Je parle ici d'un théâtre réglé , ou soifisant tel , & qui par conséquent devroit res-

pecter les mœurs tout autrement qu'un théâtre ambulant, à qui l'espece de spectateurs qui le suivent, donne quelques prérogatives. On ne peut toutefois rien m'imputer d'approchant. Vous voyez du moins par-là, monseigneur, que si le zele pour l'honnêteté publique avoit véritablement animé le commissaire contre moi, ce même zele auroit bien mieux trouvé à se signaler contre la troupe italienne. Mais la politique de ceux-ci & leurs facultés bien au-dessus des miennes, n'ont que trop su mettre mon persécuteur dans leurs intérêts; & rien aussi n'est plus visible que son esprit de haine & de partialité. Son ardeur à me nuire, l'affectation de venir fermer la loge avec tout l'éclat qu'il a pu, & à main armée, quand tout se feroit anéanti à l'aspect de l'ordre qu'il cachoit malicieusement, la violence enfin, qu'il exerce sur mes camarades & sur moi; tout cela marque bien moins un officier amateur de l'ordre, qu'un homme emporté, qui se sert odieusement des armes sacrées de la justice, pour satisfaire un mécontentement particulier. Et je n'oserois implorer contre lui cette même justice dont il abuse! Cependant, monseigneur, un malheureux comme moi, dévoué au divertissement du public, & contraint, par sa misérable profession, à errer de pays en pays, n'a d'autre recours que cette jus-

tice , dont le dépôt vous a été confié pour le foible & pour l'étranger , comme pour le grand & le citoyen. Eh ! que ferois-je devenu mille fois , fans l'appui & la généreuse équité des puissances qui dominoient aux lieux où l'on m'outrageoit ? Laissez-vous toucher de compassion , monseigneur ; il est d'une grande ame de mesurer le plaisir de relever les malheureux , à l'impuissance où ils sont d'en venir à bout par eux-mêmes.

F R A N C I S Q U E .

Cette lettre satyrique étoit plus capable , comme on en peut juger , d'allumer la colere du commissaire , que de l'éteindre , & de faire pendre le pauvre Francisque , que de lui procurer sa liberté. Néanmoins il l'envoya avec la plus grande confiance , & sans y rien changer , à M. d'Argenson , qui ne manqua pas de la communiquer au commissaire. N'étoit-ce pas tomber en bonnes mains ? Le commissaire jeta feux & flammes , parla hautement de réparation d'honneur ; & n'exigea pas moins pour dommages & intérêts , qu'un homme aux galeres. Il n'avoit pas tort ; & Francisque méritoit une punition rigoureuse. Tout s'appaisa pourtant , mais toujours par la voie de la justice. On fut défarmer le farouche honneur offensé. La troupe de Francisque fut

remise en liberté ; mais avec de plus sévères défenses encore qu'auparavant d'ouvrir la bouche.

Toute cette manœuvre étoit conduite par les Italiens , qui au mépris du titre de *comédiens de son altesse royale* , & de l'honneur d'occuper à Paris l'hôtel de Bourgogne , faisant mal leurs affaires , étoient venus chercher fortune à la foire. Ces messieurs , en qualité de farceurs privilégiés , traitoient les troupes foraines comme des chamberlans , & leur faisoient saisir la parole , s'il est permis de s'exprimer ainsi , comme marchandise de contrebande.

Francisque en recouvrant sa liberté , n'en fut pas plus avancé. Il se trouva réduit à l'éloquence de Polichinelle , & aux nobles accens de dame Ragonde. Dans cette extrémité , il commanda donc au tourneur une troupe de bois bien complete. Ses acteurs furent bientôt en état d'être mis sur pied. Il s'adressa encore à Piron , qui fabriqua en une nuit la piece intitulée , *le Mariage de Momus ou la Gigantomachie*. La détresse où se trouvoit Francisque , ne permit pas à Piron de mettre plus de tems à cet ouvrage. Le théâtre étoit resté de la grandeur ordinaire ; & comme il étoit très-difficile & même presque impossible de conduire du haut de la charpente les fils auxquels étoient attachées les marion-

nettes, tout alla de travers & occasionna une chute complète.

Pour surcroît de disgrâce, Francisque voulant faire une espece d'allusion de son état passé à son état présent, avoit apprêté à rire aux railleurs par son affiche, où annonçant le *Mariage de Monus*, représenté par ses marionnettes, il s'écrioit gravement au bas, en latin :

*Quæ sit rebus fortuna videtis !*

Virg. *Æneid.* lib. 2.<sup>e</sup>

Cette nouveauté ridicule d'une citation latine dans une affiche, & sur-tout dans une affiche de marionnettes, fût tympanisée comme elle le méritoit. Fuzelier qui composoit pour les Italiens, & qui travailloit alors au *Mercure*, n'oublia pas dans son journal de parler de cette affiche à l'article des spectacles, & ne manqua pas l'occasion de s'égayer sur le compte de Piron & du pauvre Francisque, lequel, disoit-il, *n'avoit pas brillé avec ses marionnettes, malgré son exclamation latine, dont il avoit embelli son affiche.* Piron crut devoir faire une réponse au *Mercure*. La voici :

## MESSIEURS.

GRAND-MERCI de l'attention dont vous avez daigné m'honorer dans votre Mercure. La malignité, je crois, y a grande part. Eh bien, soit ! La reconnoissance en ce cas, partira du même principe que le bienfait. Graces à vous, malice ou non, le royaume apprend le titre d'une piece déjà presque oubliée dans le propre enclos où elle a été représentée, & je l'oublois moi-même. L'heureux débit de votre livre a, dis-je, porté le bruit du *Marige de Momus*, de province en province, & dans la mienne entre autres, où l'envie de rire aux dépens d'un compatriote, a piqué la curiosité de plusieurs gens de ma connoissance. Ils me l'ont instamment demandée : j'ai fait de ma piece comme Brutus de ses enfans. Honteux d'avoir engendré mon déshonneur, j'ai livré ma géniture aux bourreaux : & je me suis puni, en m'abandonnant aux rieurs ; mais, comme il arrive souvent qu'on est assez sot de blâmer ce que vous exaltez, on s'avise aussi quelquefois de prendre le parti de ce que vous attaquez. J'en ai fait la douce expérience ; & soit par la pitié naturelle qu'inspire un malheureux, soit par égard pour une piece faite en une nuit, soit enfin parce que mes lecteurs lisent un peu mieux que des marionnettes ne jouent, j'ai trouvé



grace devant bien des yeux. J'en reçois des complimens : je vous les dois , & je vous remercie. La chose sur laquelle encore vous ne m'avez point ménagé , c'est ce beau latin dont j'ai décoré l'affiche. Je passe à quelques égards condamnation sur votre critique. Rien , en effet , n'est plus déplacé : & ce fut une indulgence aveugle que j'eus pour le pauvre Francisque , qui veut toujours jeter quelque héroïsme sur ses guenilles. Il croyoit qu'il y avoit là quelque chose de beau , de grand , de rare ; oui , quant au ridicule , & je l'avoue. Disons pourtant que la mauvaise interprétation du passage latin ajoute beaucoup à ce ridicule : & cette interprétation , messieurs , est la vôtre. Vous dites que le sieur Francisque n'a pas brillé , malgré cette exclamation : *quæ sit rebus fortuna videtis !* Le mot de *malgré* , montre que vous prenez cette exclamation pour une exclamation triomphante. Vous avez tort , messieurs , elle est plaintive. Dès que *fortuna* n'est point le nom de la déesse dans une phrase latine , & sur-tout en vers , ce mot n'a point de signification déterminée : c'est pour ainsi dire un mot mitoyen , qui attend son sens de ceux qui l'entourent. Or Francisque , dans son affiche , fait un piteux étalage de sa disgrâce , en faisant voir , étant réduit à des marionnettes , combien il est

déchu de sa gloire. La citation reçoit donc un sens tout-à-fait opposé à celui que vous lui donnez ; sens d'autant plus facile à saisir , que c'est le sens originaire : j'avois même exprès bien désigné l'endroit où j'avois pris cette citation. Mais peine inutile , puisqu'elle ne vous a servi à rien. Soyez assez généreux , messieurs , pour rendre ma lettre publique. Vous détromperiez peut-être bien des gens sur ma pièce , qui la condamneroient sans l'avoir lue , comme vous avez condamné mon exclamation latine sans l'avoir entendue. Je serois avec toute l'estime que vous méritez , messieurs , votre , &c. *PIRON.*

---

*P E R S O N N A G E S**D U P R O L O G U E.**ARLEQUIN.**COLOMBINE.**UN SEIGNEUR.**UN DOCTEUR.**SCARAMOUCHE.**PIERROT.**M. SANS-PAIR.*

---

PROLOGUE.

---



---

SCENE PREMIERE.

---

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN, *tendant son chapeau au parterre.*

**P**AUCISSIMI signores, on recommande à vos charités de pauvres gens ruinés par le feu (\*).  
[à Colombine.] Allons donc, ma femme, mendie donc aussi de ton côté.

COLOMBINE.

.. Vas te promener ! tu n'es qu'un lâche, & qu'un vilain : ce n'est pas être homme ! où est le courage ? A ta place, le ciel me pardonne, j'aimerois mieux, je crois....

ARLEQUIN.

Eh bien, quoi ? Courage toi-même ! achève : qu'aimerois-tu mieux ? que j'allasse sur les grands chemins, mériter de .... Fi donc ! vas-t-en dire

(\*) Francisque, directeur d'une troupe de comédiens, revenoit ruiné de Lyon, où il avoit perdu tout son bagage, le feu ayant pris à son théâtre, & causé un très-grand incendie.

cela à d'autres. Je n'aime pas la mode (a).

C O L O M B I N E.

Je ne dis pas cela : mais . . .

A R L E Q U I N.

Mais , mais , toi-même qui jases tant , & qui ne laisses pas d'être encore passablement jeune & jolie , où est ton savoir-faire ? Que ne fais-tu te retourner ? Que ne . . .

C O L O M B I N E , *lui donnant un soufflet.*

Impudent ! à qui parles-tu ? Penfes-tu que j'aime plus la mode que toi ? Parlons sérieusement : tu as de l'esprit ; tu fais le théâtre : au lieu de gueuser comme tu fais , indigent pour indigent , je me ferois auteur , & poëte même en cas de besoin.

A R L E Q U I N.

Encore va ! ton premier avis me menoit à la mort : celui-ci commue la peine , & se contente de m'indiquer les galeres.

C O L O M B I N E.

Tu as raison : fais mieux ! tu as une belle main , tu écris bien : item , il faut vivre : mets toute gloire à bas. Eh bien , je serai la femme d'un scribe : fais-toi commis du visa (b) : il en faut quatre mille : on reçoit le premier venu.

(a) C'étoit le tems qu'on expédioit tous les jours cinq ou six cartouchiens.

(b) C'étoit le tems du visa des billets de banque.

ARLEQUIN.

La belle ressource ! bien vêtus le reste de cet été, & l'hiver prochain tout nus.

C O L O M B I N E.

D'ici là peut-être la troupe nous aura rejoints.



## S C E N E I I.

UN SEIGNEUR, ARLEQUIN,  
COLOMBINE.

ARLEQUIN, *tendant son chapeau.*

**M**ONSEIGNEUR, ayez pitié de votre pauvre Arlequin, qui vous a fait tant rire la dernière foire, & qui depuis vient d'être brûlé à Lyon.

L E S E I G N E U R.

Tu as été brûlé !

ARLEQUIN.

Bouilli, rôti, traîné par les cendres. Voyez, j'en prends mon visage à témoin : il est encore tout en charbon.

L E S E I G N E U R.

Pauvre garçon !

ARLEQUIN.

Hélas ! oui : triste exemple de la vicissitude des

choses d'ici-bas ! Il y a trois mois , vous m'avez vu le seul homme échappé des eaux , & par conséquent possédant la monarchie universelle : aujourd'hui , monseigneur , vous me voyez sans sou ni maille , & le seul de mes camarades , échappé du feu.

L E S E I G N E U R .

Je prends part à ton affliction : on a parlé ici de cet incendie ; & puisque tu y jouois un premier rôle , conte-m'en quelque circonstance. Je ne serai pas fâché de l'entendre.

A R L E Q U I N .

*Infandum !*

L E S E I G N E U R .

Va te promener avec ton *renovare dolorem*.  
Au fait.

A R L E Q U I N .

*Quaquam animus meminisse horret....*

L E S E I G N E U R .

Finiras-tu , ou commenceras-tu , bourreau ?

A R L E Q U I N .

*Incipiam.* Il étoit minuit , & je dormois profondément [ car on n'a que cela à faire à côté de sa femme ] , quand je crus voir en songe mon théâtre plus illuminé que de coutume & de raison. Nous jouions le *jeune Vieillard*. Tous les spectateurs nous jetoient des camouflets : ils

nous environnoient de tourbillons de fumée , qui commençoient à nous suffoquer : j'éternue & me réveille. J'étouffois en effet ; tous les camouflets du parterre & la fumée étoient dans ma chambre , & j'y voyois tout flamber. Quelle chienne d'illumination ! quels diables de camouflets ! Je saute à bas du lit sans faire de bruit , pour ne pas effrayer ma femme qui dormoit le plus tranquillement du monde : c'eût été un meurtre de troubler son sommeil ! j'enfile les degrés plus vite que le pas : je gagne au pied & m'enfuis dans l'équipage de Bias.

## L E S E I G N E U R.

Sans avoir rien sauvé de ton petit fait ?

## A R L E Q U I N.

Pas un chaufson. Quand j'eus repris mes sens, je voulus revenir pour tâcher de raccrocher quelque chose.

[ *Il déclame.* ]

Mais le feu , dont la flamme en ondes se déploie ,  
Fait de tout le quartier une seconde Troie ,  
Où maint Grec affamé , maint avide Argien ,  
A travers les charbons , va piller le Troyen.

## L E S E I G N E U R.

Eh , pas tant d'emphase ! dis-moi ta misère & finis.

A R L E Q U I N.

Voyant donc que tout étoit frit & qu'il n'y avoit plus rien à faire, je pris le sage parti du pieux Enée, c'est-à-dire, la clef des champs; & me mis en route, à la vérité plus légèrement que lui; un pere, un fils, ni des simulacres à porter & traîner: mais moins heureusement; car il y perdit Creüse.

L E S E I G N E U R.

Et tu retrouvas la tienne?

A R L E Q U I N.

Eh quoi donc! la voilà toute éplorée: cela se perd-il comme on veut? Elle eut le nez assez bon pour s'éveiller avant que d'étouffer, & pour être sur la piste avant que la bête fût assez loin pour n'avoir plus à la craindre.

L E S E I G N E U R.

Ah, voilà parler bon langage d'Arlequin! En récompense, dès que tu m'amuses, je veux faire une bonne action dans ma vie: je venois d'emprunter ces deux cents louis à un drôle de la place Vendôme, trop fier de les avoir prêtés à un homme de ma qualité, pour oser s'aviser de me les redemander jamais. Je les portois ce soir à une princesse d'opéra, qui se seroit demain moquée de moi. Tiens: prends-les. Ayes-nous seulement de jolies actrices, & nous nous accommoderons. Serviteur!



## S C E N E I I I.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

A R L E Q U I N.

BONNE aubaine , ma femme ! aidons-nous à la mériter , ne fût-ce que pour escamoter tous les théâtres.

C O L O M B I N E.

Tu nous glisses là dans un joli train.

A R L E Q U I N.

Tu fais bien la dégoûtée. Dans le train des théâtres plus grands que tu ne les imagines ; je n'aurois qu'à t'en croire , nous avancerions bien nos affaires.

## S C E N E I V.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN,  
COLOMBINE.A R L E Q U I N , *embrassant le docteur.*

E H , te voilà , cher ami ! *Quibus , doctor , ab oris , expectate venis ?*

C O L O M B I N E.

Bon, nous revoici au pays latin ! Cela ne finira pas si-tôt.

L E D O C T E U R.

*Ruit alto à culmine Troja ! fuit Ilium & ingens gloria , gloria Teucrorum ; ferus omnia Jupiter Argos transfudit. . . .*

C O L O M B I N E.

Au diable, votre chien d'argot & votre maudit latin ! Il a pensé nous faire perdre tout à l'heure les deux cents louis que , Dieu - merci , nous avons.

L E D O C T E U R.

Deux cents louis !

C O L O M B I N E.

Tout autant. Nous les avons gagnés, en parlant françois à un honnête gentilhomme qui, comme vous voyez, l'a bien entendu, & l'a bien parlé aussi.



SCENE

SCENE V.

SCARAMOUCHE, & les acteurs de la  
scene précédente.

SCARAMOUCHE.

*Bon di, signor Arlechino! ecco il dottor: ne vous a-t-il pas counté notre aventure, & comme nous avons houroufement efcapé du fou?*

COLOMBINE.

Pour moi j'en fuis au premier mot. Ils ne se font dit que du latin, & c'est un jargon que j'entends encore moins que ton baragouin. Conte-moi donc ça de ton mieux; & tu sauras notre chance après à loisir.

SCARAMOUCHE.

Nous nous sommes éveillés à l'odour de la carbounade, que nous étions à demi couits. Quelle surprise, quand nous nous sommes aperçus que c'étoit de notre peau même que venoit l'odour....

ARLEQUIN, au docteur.

Docteur, tombons sur lui à belles dents! De cochon rôti, vive la peau! [*lazzi.*]

Tome IV.

A 2

## S C A R A M O U C H E.

*Pian piano ! in poco di pazienza.* Le cochon n'est pas routi , mais nous allions l'être à point , & le rôti même eût senti diablement le brûlé , sans les poupes de la ville , qui jouèrent sur nous le plus à propos du monde. Grace donc à dix ou douze mouids d'eau , nous nous en tirâmes sains & saufs , à quelques cheveux & quelques poils de barbe près. Par bonheur il n'en manque pas un à ma belle moustache.

## L E D O C T E U R.

L'eusses-tu perdue toute entiere , & que nous eussions ici le reste de notre troupe !

## S C A R A M O U C H E.

Vous l'allez avoir : je l'ai laissée derriere , d'impatience contre Pierrot. Ce faquin-là , depuis Lyon n'a fait dans la route que rire à gorge déployée ; & quand on lui demande de quoi il rit , il ne répond qu'en riant encore plus fort. Tenez , le voici : interrogez-le.



SCENE VI.

PIERROT, & les acteurs de la scene précédente.

PIERROT, *riant de toutes ses forces, & faisant des lazzi.*

ARLEQUIN.

Ris, Jean-Farine : on t'a frit de bons œufs. Est-ce assez rire ? Nous en diras-tu enfin le fujet ?

PIERROT

Ah, que c'est bien fait, & que j'en suis bien-aïse !

LE DOCTEUR.

Aïse ! Et de quoi ? de ce que nous sommes au bâton blanc ?

PIERROT.

Les chiennes !

SCARAMOUCHE.

Qui ?

PIERROT.

Les voilà bien attrapées ! ah, comme elles me persécutoient !

A R L E Q U I N.

Il veut peut-être parler des belles filles de Lyon, dont il se croyoit la coqueluche.

P I E R R O T.

Je n'y pouvois plus tenir : elles étoient mille contre un.

S C A R A M O U C H E.

Ah, conscience, il a bien fait de s'enfuir !

P I E R R O T.

Je les ai laissées noir comme encre, & j'en force blanc comme neige.

A R L E Q U I N.

Nous veux-tu persifler d'ici à mille ans ? Dis-nous donc enfin qui étoient ces chiennes si friandes de ta peau ?

P I E R R O T.

Vous ne le devinez pas ? & il faut vous tout dire ? Vous en avez tâté pourtant comme moi. Les puces. . . .

A R L E Q U I N.

Vas-t-en au diable avec tes puces : nous en avons bien une autre à l'oreille . . . . Mais paix ! voici qui nous l'ôtera peut-être : il est un peu découfu : cela m'a tout l'air d'un poète ; & ce ne sont pas là souvent les plus mauvais.



## S C E N E V I I.

M. S A N S - P A I R , & les acteurs de la  
*scene précédente.*

A R L E Q U I N .

E H , c'est vous , monsieur Sans-Pair ! Je vous  
méconnoissois dans un si grand négligé.

S A N S - P A I R .

C'est la belle façon de nos badauds , de courir  
les rues le matin , faits comme des racleurs de  
cheminées , & l'après - dinée de s'endimancher  
comme des marquis.

A R L E Q U I N .

Eh bien , monsieur Sans-Pair , parlons de nos  
affaires : vous savez nos disgraces , & les mal-  
heurs qui nous font arrivés à Lyon.

S A N S - P A I R , *tirant un papier de sa poche.*

En voici le remede : il est de ma composition :  
c'est vous en dire assez.

L E D O C T E U R , *à part.*

Ce seroit bien le cas de dire ici : *Medice , cura  
te ipsum.*

C O L O M B I N E .

Le mal est grand : il nous faut un grand remede ;

A a iij

S A N S - P A I R.

Ne vous inquiétez pas : c'est une piece toute originale & pleine de feu.

SCARAMOUCHE, *à Pierrot qui s'enfuit.*

Qu'est-ce qui te fait fouir ainsi brusquement ?

P I E R R O T.

Dès que j'entends parler du feu , je me crois encore à Lyon.

A R L E Q U I N.

Venons d'abord au fait , M. Sans-Pair , & faisons marché. Considérez l'exiguité de nos fonds. Que vous faut-il ?

S A N S - P A I R.

A qui parlez-vous , bonnes gens ? Je ne viens point ici pour de l'argent.

A R L E Q U I N.

Nul auteur n'y vient que pour cela. Que venez-vous donc y chercher , de la gloire ?

S A N S - P A I R.

De la gloire.

A R L E Q U I N.

Vous êtes bien de votre pays , & justifiez bien votre nom de sans-pair. Vous n'avez pas en effet votre pair parmi nos auteurs. Vous êtes le premier qui ne nous ayez pas parlé d'argent.

S A N S - P A I R.

Est-il possible ! ô turpitude ! Et voilà comme se dégrade la noblesse du premier des arts libé-



béraux. Que l'ouvrier vende son labeur, les marchands leurs étoffes, les merciers leurs guenilles, les musiciens des sons, les danseurs & les danseuses leurs gambades, & cétéra : les neuf pucelles ne mettent point de prix à leurs faveurs, elles sont gratuites, & leurs dignes favoris impayables.

## A R L E Q U I N.

Vous ne cherchez que de la gloire ! Vous êtes un brave homme. Mais je ne ferois qu'un fripon, si je ne vous prévenois pas qu'il ne se trouve point de cette drogue là dans nos boutiques : c'est au tripot du fauxbourg Saint-Germain qu'est le magasin.

## S A N S - P A I R.

Il y a de la contrebande là comme ailleurs. La gloire est par-tout où l'on fait bien, & n'est nulle part où l'on fait mal. Allons notre chemin ! Qui m'aime me suive ! Prenez toujours cela ; & croyez-moi, la troupe & moi, nous y trouverons notre compte.

## C O L D O M B I N E.

Du moins, monsieur, considérez le petit nombre & l'état où nous sommes. N'exigez pas bien des acteurs, & ne nous constituez pas en frais.

## S A N S - P A I R.

Ne vous inquiétez pas ; j'ai eu égard à tout cela.

A a iv

L E D O C T E U R.

Le titre de votre piece?

S A N S - P A I R.

*Les Danaïdes.*

P I E R R O T.

Qu'est-ce que c'est que cela?

S C A R A M O U C H E.

Diable! cela fera beau. Ce font, je crois,  
d'oune fameuse beauté dont j'ai oui parler, qui  
s'appelloit la Thébaïde.

S A N S - P A I R.

La Thébaïde n'est pas loin du lieu de la scene,  
qui d'abord est en Egypte.

A R L E Q U I N.

Et où est-elle ensuite?

S A N S - P A I R.

Aux enfers.

A R L E Q U I N.

Aux enfers! Nous voilà bien pour le coup à  
tous les diables.

S A N S - P A I R.

Tout en est plein à l'opéra: je vous en ferai  
donner des vieux qui ne servent plus de rien.

A R L E Q U I N.

Que faudra-t-il encore?

S A N S - P A I R,

Un tonneau percé.

A R L E Q U I N.

Trente pour un , s'il les faut. J'ai encore celui sur lequel je me sauvai du déluge , à cheval ; & nous ne sommes pas à un trou près. Est-ce tout ?

S A N S - P A I R.

Une petite bagatelle encore , & tout sera dit.

A R L E Q U I N.

Achevez.

S A N S - P A I R.

Il ne faut plus que cinquante lits nuptiaux , cinquante poignards , quarante-neuf cruches , un roi , cinquante princes , cinquante princesses , cinquante confidentes....

A R L E Q U I N.

Cinquante mille bucentaures , & galions de diables , de diablettes , & de diabolins vous emportent dans vos vieux enfers , de venir demander à trois tonsus , une femme , & deux pelés , de quoi jouer cent cinquante personnages. Monsieur Sans-Pair , allez porter votre piece aux Quinze-Vingts !

S A N S - P A I R.

Allez , allez , monsieur Francisque , je n'ai que faire d'y aller ; j'y étois ici tout porté. Vous n'êtes autre chose que des aveugles , tous tant que vous êtes : vous vous mettez devant votre jour , & manquez votre fortune. Serviteur !

Adieu, monsieur Sans-Pair ; à ne vous plus revoir.

## S C E N E V I I I.

## L A T R O U P E.

## A R L E Q U I N.

Nous voilà aussi avancés qu'auparavant.  
Qu'allons-nous devenir, mes amis ?

## L E D O C T E U R.

C'est bien appliqué : *Quare me temnitis ?*

## C O L O M B I N E.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

## L E D O C T E U R.

Cela veut dire : pourquoi êtes-vous des ânes,  
& m'en croyez-vous un ?

## A R L E Q U I N.

Qui vous fait dire cela, docteur ?

## L E D O C T E U R.

La sottise qui vous fait chercher des pièces,  
quand vous en avez une de ma façon.

## A R L E Q U I N.

Tirésias ?

## L E D O C T E U R.

Oui. Les rôles n'étoient-ils pas fus, & la pièce  
n'étoit-elle pas affichée la veille de notre désastre ?

A quoi tient-il, en attendant mieux, que nous ne la donnions sur-le-champ ?

T O U S , *excepté Arlequin.*

Il a raison. *Vivat, vivat, notre docteur, qui tam bene parlat !*

A R L E Q U I N .

Je ne demanderois pas mieux ; mais M. l'auteur ne songe pas que nous ne sommes point ici en province, devant des messieurs à trompette de bois.

L E D O C T E U R .

Que veut dire cet Arlequin là, avec sa trompette de bois ?

A R L E Q U I N .

Voilà déjà mon auteur & sa vanité en l'air.

L E D O C T E U R .

Il parle de ma trompette comme de son épée. [ *à la troupe.* ] Allons, allons, mes amis, jouons toujours. La recette lui prouvera bientôt, que ma trompette prétendue de bois, est une belle & bonne trompette d'argent.

L A T R O U P E *le suivant.*

*Vivat, vivat, docteur, qui tam bene parlat !*

A R L E Q U I N , *seul.*

Tirésias, soit ! Il auroit pu réussir au fauxbourg de la Guillotiere ; mais ici, à celui de S. Laurent, gare les sifflets ! autant vaudroit une seconde grillade.

---

## **P E R S O N N A G E S,**

**TIRESIAS.**

**JUPITER.**

**CARICLÉE.**

**JUNON.**

**NAÏS**, *confidente de Cariclée.*

**MOPSE**, *aubergiste.*

**CLEANTIS**, *femme de Mopse.*

**UN BARBIER.**

**GANIMEDE.**

**TROUPE DE PAYSANS.**



# T I R É S I A S ,

OPÉRA-COMIQUE.



A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

T I R É S I A S , M O P S E .

T I R É S I A S (a).

L'HEURE du rendez-vous est prête à sonner.  
[ *Il regarde à sa montre.* ] Deux heures ! rien que cela ! j'ai cru qu'il en étoit près de six. Quand viendra donc le sieur Mopse ? Il ne songe guere à ses hôtes , & à un hôte comme moi ! Ah , te voilà enfin ! je couche chez toi : je te croyois voir paroître à mon lever : je fors du lit à une heure , & tu arrives à deux !

M O P S E .

Vraman , monsieur , comme vous en parlez !

(a) Tirésias est une espece de petit-maitre , représenté par Arlequin.

Je voudrois vous voir, comme à moi, fu les bras une grosse auberge, aux portes d'une grande ville : vous varriez eun biau train, & vous vous en tireriez drôlement, je pense. A mon retour de la ville, avisez mon embarras. L'iavoit eun bourgeois avec eune jolie fille, qui vouloit, veuille guieu, vœuille guiable, se faire ouvrir eune chambre, où il ne fait pas qu'il trouveroit sa femme enfermée avec eun joli-cœur. L'iavoit tapage dans l'autre ; le feu prenoit à la cheminée de celle-ci ; eun gros écot dans la bagarre, décampoit de celle-là sans payer ; on crioit du fond de la cave qu'eune piece de vin s'enfuyoit. . . .

T I R É S I A S .

Eh, vas te promener, avec ton train de chien ! songe seulement à me préparer la chambre que tu fais, à l'embellir de ton mieux, & à m'apprêter un bon soupé. Qu'est-ce que ce gros paquet que tu tiens là ?

M O P S E , *le dépliant.*

Tenez, ai-je bon goût ? Ce sont des afutiaux de femme, dont je viens de faire emplette pour la mienne, & c'est ce qui m'a tenu toute la matinée.

T I R É S I A S .

Comment donc, tu t'y entends ! cet habillement-là, & ses assortimens, iroient à une dame



de l'aréopage : elle en feroit les beaux jours.

M O P S E.

Oh, je voulons qu'alle soit brave : ce n'est pas tant pour l'amour d'elle, que pour afin de faire bouquer la belle-sœur qui, pour ostant qu'alle est la femme d'un commis du buriau, le porte aussi biau qu'eune aréopageffe, & voire même qu'eune madame de finance. Vartugoi ! si son homme est peu ou prou dans les affaires du public, je n'y sommes pas moins pour queuque chose itou ; & . . . .

T I R É S I A S.

Tais-toi, bavard éternel ! tiens, voilà de l'or..

M O P S E *le prend, & s'en va.*

Votre farviteur, monsieu, je ne dirai pu mot.

T I R É S I A S, *l'arrêtant.*

Vas-t-en, mauvais plaissant, & songe à ce que tu dis : bonne chere, bon vin, deux couverts, personne qui vienne nous troubler.

M O P S E.

Ah, ah ! vlà qui sent sa partie fine.

T I R É S I A S.

Je n'ai point de secret pour toi : la belle Cariclée & moi, nous nous aimons de naissance, d'âge & de fortune. Son vieux vilain d'oncle, en qualité de tuteur pour des raisons, je ne fais quelles, ne fauroit souffrir qu'on l'aime, ni qu'on lui

parle de mariage : elle pense tout autrement au point que peut-être , sans m'aimer , pour jouer seulement un tour à l'oncle , elle s'émancipe à m'épouser sur ma foi. Elle ne s'en repentira jamais : je l'adorerai toute ma vie : nous ferons ici ces nœuds sacrés. . . .

M O P S E.

Ah , morgué , que je reconnois bien là nos drolesses ! leux défendre quelque chose , c'est tout fin droit les y pousser. Est-ce que j'aurois ma femme , dont j'étois fou , sans un soufflet que sa mere l'y baillit , à cause que je l'y parlois ? Elle ne m'aimoit guere : mais ce soufflet-là fut cause de quelque chose , qui fut cause que je l'ai à st'heure : car il fut bian force d'y venir.

*T I R É S I A S*.

Cariclée me donna donc hier parole , pour se trouver ici. . . .

M O P S E.

Vous avez mieux pris tous deux vote bisque , que ce pauvre Pyrame & sa Thisbé. Madame Cariclée n'aura pas peur ici que le loup la mange en arrivant. . . .

*T I R É S I A S*.

Çà , çà , nous jaserons demain : cours dire au premier barbier de me venir raser tout à l'heure , & vite.

SCENE

## SCENE II.

TIRÉSIAS, *seul.**Air : J'avois promis à ma maîtresse , &c.*

ÉLOIGNEZ-VOUS, fâcheuse image,  
 Que me rapproche un songe affreux !  
 Je touchois au moment heureux,  
 Près de la belle qui m'engage,  
 Lorsque, par un coup imprévu,  
 Fait comme elle je me suis vu.

## SCENE III.

TIRÉSIAS, LE BARBIER.

*TIRÉSIAS, se jetant dans un fauteuil.**ALLONS, notre ami, dépêchons !**LE BARBIER, détroussant agilement ses rasoirs,*

*Allons, monsieur, c'est fait : je suis plus à vous  
 que vous ne pensez.*

TIRÉSIAS.

*A moi comme à tout le monde, à tout le  
 monde comme à moi : expédions.*

L E B A R B I E R .

Savez-vous la nouvelle du jour ?

T I R É S I A S .

Non , ni ne m'en soucie.

L E B A R B I E R .

Mercury a paru sur l'horifon : Jupiter à coup sûr , descend aujourd'hui sur la terre.

T I R É S I A S .

Eh , morbleu , qu'il descende , ou qu'il monte , que cela me fait-il ? rase-moi.

L E B A R B I E R , *repassant son rasoir.*

Il y a quelque galanterie sur jeu : il vient faire ici des ficnes : je verrai cela tantôt dans les astres ; car pour que vous le sachiez , monsieur , je suis un peu astrologue.

T I R É S I A S , *s'impatientant.*

Ce n'est pas un astrologue qu'il me faut ; c'est un barbier : rase-moi , ou vas-t-en.

L E B A R B I E R , *repassant tranquillement son rasoir.*

Vous êtes bien vif ! M. votre pere ne me traitoit pas comme cela.

T I R É S I A S .

Que ton rasoir soit bon , du moins !

L E B A R B I E R .

Il est de velours , vous n'en sentirez que le vent.

T I R É S I A S.

Pourvu que ce ne soit pas le vent de bise , qui coupe le visage.

LE BARBIER, *lui attachant le linge.*

Ah, l'honnête homme que c'étoit , que M. votre pere ! il n'étoit jamais si aise que lorsqu'il me voyoit : bonjour mon barbifuge , me disoit-il. . . .

T I R É S I A S, *riant.*

Barbifuge , ha , ha , ha ! Vous vous appelez Barbifuge ? Vous avez là un plaisant nom !

LE BARBIER.

Qu'a ce nom-là de si extraordinaire ? N'appelle-t-on pas fébrifuge le remede qui chasse la fièvre ? Il est tout naturel de me nommer Barbifuge , puisque je chasse la barbe.

T I R É S I A S.

Vous avez raison , il y a de l'analogie , & même plus que vous ne pensez : car il en est de l'un comme de l'autre ; le remede que vous dites chasse la fièvre comme vous chassez la barbe : toutes les deux reviennent du jour au lendemain. Ça , ça , laissons ces balivernes , & dépêchons.

LE BARBIER, *le savonnant.*

Pour revenir à M. votre pere , & au cas particulier qu'il faisoit de moi. . . .

T I R É S I A S, *qu'on savonne toujours.*

Dieu lui fasse paix ! Songe à ce que tu fais : au

train que tu vas, ma barbe fera revenue d'un côté, quand tu auras fini l'autre. Pouhas! au diable! tu m'as savonné la langue.

L E B A R B I E R.

Le moyen, monsieur, quand vous parlez toujours? Laissez-moi ce soin-là. Faites comme faisoit M. votre pere. Ma savonnette étoit un bâillon pour lui : c'est alors qu'il prenoit plaisir à m'entendre, & qu'il étoit ravi de tenir de la premiere main les nouvelles du ciel, de la terre, & du quartier.

T I R É S I A S, *le repoussant.*

Bourreau, savonneras-tu mille ans?

L E B A R B I E R.

Aussi, monsieur, vous savez le proverbe : voilà votre barbe à moitié faite.

T I R É S I A S.

A ton compte, tu n'en aurois donc plus qu'une moitié à faire?

L E B A R B I E R.

Pardonnez-moi, monsieur; prenez que je n'aie rien dit, comme je prends que je n'aie rien fait. Procédons.



## S C E N E I V.

TIRÉSIAS , BARBIFUGE , MERLAN.

M E R L A N , *au barbier*

**N**OTRE bourgeois , laissez tout là ! Au feu ! La maison de l'épicier , qui touche à la nôtre , est toute en flamme ! Ecoutez le tocsin.

T I R É S I A S , *se levant précipitamment.*

Me voilà bien barbouillé : on me laisse en bel état !

L E B A R B I E R , *le forçant de se rasseoir.*

Qu'appellez-vous , monsieur ; on vous y laisse ! Non certes. Je prétends bien faire la barbe à d'autres , avant de lâcher mon rasoir. Il faut que mes pratiques soient servies avant tout. Il y a une cloison entre l'épicier & moi : sonne , sonne , tocsin ! tu ne me fais pas peur ; j'en ai encore pour une heure à me reconnoître : je l'avois toujours bien dit : & qu'on se moque de mes prédictions , après cela ! toutes ces maisons-là sont des paquets d'allumettes.

T I R É S I A S.

Est-ce fait ?

L E B A R B I E R.

Patience , monsieur ! je veux vous laisser les

joues comme celles d'une fille de quinze ans. Voici encore des poils sous la gorge ; ne branlez pas.

TIRÉSIAS.

Est-ce fait enfin ?

LE BARBIER.

Encore un petit coup sur cette joue ci.

TIRÉSIAS.

Ah, chien, tu m'en viens de faire une estafilade !

LE BARBIER.

Vous remuez toujours, aussi : c'est votre faute.

TIRÉSIAS, *essuyant le sang.*

Peste soit du bavard, & du mal-à-droit !

LE BARBIER.

Cela ne m'est jamais arrivé avec monsieur votre père...

TIRÉSIAS.

Misérable, cours donc à ta maison qui brûle !

LE BARBIER.

Bon, bon ! ce n'est plus rien : je n'entends plus le tocsin. Pour revenir à monsieur votre père...

TIRÉSIAS.

Dis-moi, mon cœur, combien te donnoit ce cher père, pour les barbes ?

LE BARBIER.

Hélas, monsieur, trois fois plus que je ne demandois !



## T I R É S I A S.

J'entends venir mon hôtesse & son mari : je ne veux pas qu'ils voient ton paiement : tiens, regarde bien, ils viennent de ce côté là, fortions de celui-ci. [ *Tirant sa battée & le poursuivant.* ] Je te donne trois fois plus que tu ne demandes, & cent fois moins que tu ne mérites.

## S C E N E V.

*Le théâtre change, & représente un bocage agréable, avec une hôtellerie dans le voisinage.*

M O P S E , C L É A N T I S.

C L É A N T I S.

AH, mon ami, la jolie pelouse ! le bel endroit ! dis donc ?

M O P S E.

Oui, ma foi, ça fait tribouiller le sang dans le cœur.

C L É A N T I S.

Je ne faurois voir ce gazon, si dru, si verd, qu'il ne me prenne envie de m'étendre dessus.

M O P S E.

Et moi de même itou : mais je n'ons pas de tems à perdre : avançons.

C L É A N T I S.

Je ne fais comment, ni pourquoi ; mais tiens ,  
je te trouve ici pu jôli & pu à mon gré qu'à la  
maison

M O P S E.

Pour moi , je te trouve là comme ici , & ici  
tout comme là. Passons chemin. Vas donc !

C L É A N T I S.

Ste vardure , ste fontaine , ces petits oisieux  
qui gazouillent : tu ne trouves pas tout ça pu  
charmant que note chambre à coucher pendant  
la nuit ?

M O P S E.

Hé-bian , couche ici , si tu veux : tu m'en diras  
demain des nouvelles. Adieu.

C L É A N T I S.

Tu n'étois pas si pressé de me quitter , quand  
tu me faisois l'amour.

M O P S E.

Oh , c'est qu'alors nous ne nous retrouvions  
pas comme je voulions , & qu'à st'heure , c'est  
tout au contraire.

C L É A N T I S.

Quoi , le cœur ne te dit plus rien ?

M O P S E.

Oh , le cœur . . . le cœur des gens mariés ne . . .  
sinon , que chacun fasse son taime. Faisons donc

le nôte. J'ont de la bésogne au logis , qui nous attend. Lia , commé tu fais , eun joli monfieu , & eune joli demôifelle qui doit venir. Il leur faut préparer à foupé ; & pour demain drès le matin un déjeûné.

C L É A N T I S.

Le bon-homme , qui fonge pu au paffetan des autes qu'au fien !

M O P S E.

Chacun fon tour. L'ia tems pour tout. Marchons,

C L É A N T I S.

Ils auront bian ri lé permie !

M O P S E.

Sont ceux qui riont lé darnié , qui riont le mieux : ne le dit-on pas ? Ils auront bian ri , & j'aurai bian pillé.

C L É A N T I S.

Ainsi le bien vient en dormant : à moi , non.

M O P S E.

A bon entendeur demi-mot : est-ce aïez ? Quand ça finira-t-il ?

C L É A N T I S.

Quand tu voudras. Vaut mieux tard que jamais. Hélas ! fte chanfon , dont note voisine nous casse la tête , n'est pas tant eune chanfon qu'on diroit bian. [*Elle chante.*]

Air : *Faire l'amour la nuit & le jour.*

Un galant jour & nuit

Nous fuit , & cherche à plaire ;

Mais un mari nous fuit ,

Et ne veut plus nous faire

L'amour ,

La nuit ni le jour.

M O P S E.

Réponse à la tienne : il n'est aussi que tu n'ayes  
autant de fois-entendu chanter au voisin :

[ *Il chante.* ]

Air : *Le seigneur Turc a raison.*

Quand j'aimions , je ne pouvions

Farmé les prunelles ,

Je soupirions , je rêvions ,

Nos amours étions nouvelles.

Je son mari maintenant ,

Putôt que d'en faire autant ,

J'irions au Dardanelles.

Tian voilà le monsieur qui accourt au-devant de  
nous : je te le disois bien ; tu m'amusois ici , pen-  
dant que j'avions d'aute affaire.

C L É A N T I S.

J'y mettrai bon ordre : tu peux le lui dire.

[ *à part.* ] Oui , oui , j'y mettrai bon ordre ! Pa-  
tience ! à deux de jeu !

## SCÈNE VI.

TIRÉSIAS, MOPSE.

TIRÉSIAS.

**M**OPSE, mon cher ami, est-ce toi?

MOPSE.

Oui, c'est moi : qui feroit-ce donc ? Qu'avez-vous, monsieur, que vous voilà si renfrogné ? La belle ne vient pas, ni peut-être ne viendra ?

TIRÉSIAS, *déclamant*.

Non : avant que la nuit, ami, soit arrivée,  
L'amour amènera dans ce lieu Cariclée.

Il va dans un moment, des momens le plus doux,

En couronnant mes feux, lui donner un époux.

Je vais jouir enfin de celle que j'adore.

Je tremble toutefois ; & de quoi ? Je l'ignore.

MOPSE.

Ah, le drôle de jargon que vous parlez là ! c'est tout fin droit comme ces monsieurs de note châtiau jaspillent sur des tréteaux qu'ils avont dressé dans le vestibule. Mais qu'est-ce que c'est donc que ça, monsieur, qui vous fait geindre, sans qu'ous sachiez s'que c'est ?

TIRÉSIAS.

Tais-toi ! J'ai mes raisons. J'enrage.

M O P S E.

Vous êtes pourtant bien plus heureux que moi : jugez si j'enrage itou. Du moins vous avez le plaisir de l'être ; & moi , il s'en faut bien que je le sois. Mais tenez , monfieu , c'est que vous êtes amoureux. Je l'étois gnia pas long-tems ; je fais bian ce qu'en vaut l'aune : on avoit biau faire & biau dire , il m'e manquoit toujours queuque chose. A la parfin des fins , quand de queuque en queuque chose , j'eus tout aivu , ce fut tout le contraire , & vlà où le bât me blesse. A st'heure que je ne veux pu rian , l'aute veux toujours.

T I R É S I A S, *à part.*

Esprit foible , faut-il qu'une vaine chimere.

Te vienne ainsi troubler, quand rien ne t'est contraire !

( *à Mopse.* )

Ecoute un songe affreux , noir enfant de la nuit ,

Dont l'image par-tout me tourmente &amp; me suit.

M O P S E.

Bon ! j'aurons bientôt de la tragédie : voici déjà les rêves.

T I R É S I A S.

Je dormois . . . .

M O P S E, *l'interrompant.*

Vous étiez donc couché ?

T I R É S I A S.

Eh, butor ! cela va sans dire : ne se couche-t-on pas avant que de dormir ?

## M O P S E.

Et ne dort-on pas itou devant que de rêver ?  
ça devoit donc s'en aller fans dire , itou.

## T I R É S I A S.

Oui , malgré mon amour & les vives alarmes ,  
Dont tu fais qu'il se plait à mélanger ses larmes ;  
Après de longs ennuis un sommeil gracieux  
Avoit de ses pavots appesanti mes yeux. . . .

## M O P S E , bâillant.

Ça exprime si bian qu'ous dormiais , que ça  
me fait bâiller. Après : vous dormiais donc ? . .

## T I R É S I A S.

Quand j'ai vu dans ces lieux que s'est peints mon idée,  
Arriver en tremblant l'aimable Cariclée.  
Mopse , qu'elle étoit belle ! & qu'un tendre embarras  
Sur un front innocent met de grace & d'appas !  
Mes yeux dans cet état la trouvoient adorable ,  
L'endroit , ses feux ; les miens , tout étoit favorable.  
Juge de mes transports , embrassant ses genoux !  
„ Du sort de votre amant rendez les dieux jaloux !  
„ C'en n'est plus votre amant , c'est un époux fidelle.  
Hélas , si j'en doutois , ferois-je ici ? dit-elle.  
C'en fut assez. J'allois. . Mais le ciel ennemi ,  
Par un prodige affreux , te le dirai-je , ami !  
S'opposant tout-à-coup au bonheur de ma flamme ,  
Je suis . . . Je suis ! . . .

M O P S E.

Eh bien , vous êtes , quoi ?

T I R É S I A S , *criant encore plus fort.*

Je suis !

M O P S E , *du même ton.*

Un fou !

T I R É S I A S.

Je suis devenu femme !

M O P S E.

Ouf ! je ne m'attendois pas à cettui-là : vous avez donc bian enragé tous deux ; car ce n'est pas dans ces occasions là que chacun aime son semblable ; & qu'avez-vous répondu à ça ?

T I R É S I A S.

Furieux , dans mon sein , aux yeux de Cariclée ,  
J'allois pour la venger me plonger mon épée.  
Quand. . .

[ *Il se tait en riant.* ]

M O P S E.

Poursuivez : quand ?

T I R É S I A S , *du ton naturel.*

Quand un vent de tous les diables a poussé le  
volet de ma fenêtre & m'a réveillé.

M O P S E.

Et ça vous a bian foulagé ?

T I R É S I A S.

Je t'en réponds : j'ai rêvé quelquefois qu'on



me menoit pendre; d'autres fois, que le diable m'emportoit : mais un amant, sur le point d'être heureux, songer qu'il devient femme !

M O P S E.

Ma foi, oui, c'est pis que le diable & que la potence : je le fens bian.

T I R É S I A S.

Depuis ce matin, je ne m'en suis pas encore bien remis : ce songe ne me fort pas de la tête. Il me lanterne en ce moment.

M O P S E.

*Air : Allons gai.*

Laissez là cette idée !  
N'avez-vous pas senti,  
A votre réveillée,  
Que le songe a menti ?  
Allons gai,  
Toujours gai,  
D'un air gai !  
Talari, &c.

T I R É S I A S.

Oh ça : ferons - nous bonne chere ? Serons-nous seuls ?

M O P S E.

Ne vous inquiétez pas : vous ferez content

T I R É S I A S.

Vas, laisse-moi ! [ *il le rappelle* ] De la discrétion, entends-tu ?

M O P S E.

Eh si donc, monsieur ! ça se dit-il seulement ? Si je ne savions pas nous taire, votre mère & vos sœurs ne nous feroient pas l'honneur de venir si souvent.

---

 S C E N E V I I.
T I R É S I A S, *seul.*

BON, me voilà bien rassuré ! heureusement nous n'aurons pas besoin long-tems de secret. Ah ! j'ai oublié de le chapitrer sur la sottise espèce de barbier qu'il m'a envoyé ; il m'a fait faire une rude épreuve de patience : mais laissons là toutes ces pensées fâcheuses, & plongeons-nous dans les douceurs de l'attente où je suis.

*Air : Differe un moment, chere ombre que j'adore.*  
Je compte les momens, cher objet que j'adore !

Pourquoi ne viens-tu pas encore

Combler mes desirs amoureux ?

( *Il tire un miroir de poche, & s'ajuste en minaudant. Il a le masque d'Arlequin.* )

Me voilà très-bien comme cela. Ah, comme  
l'amour

l'amour content ou près de l'être, anime un visage ! J'ai le teint aujourd'hui d'un frais & d'un coloris charmant. Je suis un friand morceau du moins. Chut ! j'entends du bruit : c'est Cariclée, je le gage, ah !



## S C E N E V I I I.

## L E B A R B I E R T I R É S I A S.

L E B A R B I E R.

AH, ah, je vous y attrape donc, monsieur le galant ! On vient de vous entendre. Je m'étois bien douté qu'il y avoit de la galanterie sur jeu. Je vous ai suivi tout doucement, & je vois que j'avois bien imaginé. Pourquoi vous cacher de moi ? Ne vous suis-je pas tout dévoué, par l'amitié que je portois à feu M. votre père ?

T I R É S I A S.

Eh bien, oui, bourreau, oui, j'ai ici un rendez-vous. Une dame que j'attends va venir. Elle est sur le point de paroître. Es-tu content ? Retire-toi. Il ne faut que ta présence pour la faire fuir.

L E B A R B I E R.

Voyez - vous, monsieur, toutes ces parties secretes là ne sentent rien de bon. Tout est dan-

gereux de nuit. Je vous en ai averti ; vous êtes menacé d'un malheur. Peut-être approche-t-il.

T I R É S I A S.

Eh, non, traître ! non , ce malheur n'approche plus ; il est tout arrivé pour la seconde fois avec toi. Si tu as tant envie de le détourner , vas-t-en. Sinon (*il tire son épée*) , malheur à toi !

L E B A R B I E R.

Mais , monsieur , pardonnez mon importunité , à l'amitié que j'avois pour monsieur votre pere.

T I R É S I A S.

Fuis donc ! j'entends du bruit. Disparois , ou...

L E B A R B I E R.

Hélas , où est monsieur votre pere !

(*Il fait encore un mouvement pour revenir : Tirésias en fait un autre pour le menacer , ce qui le détermine à s'en aller.*)

T I R É S I A S.

Ce n'est pas là un homme , c'est un diable collé sur mon dos. Mais quelle lumière vient éclairer ces lieux ? Qui vois-je ? Jupiter ! Ah , que ceci m'annonce-t-il ?



## S C E N E I X.

J U P I T E R , T I R É S I A S.

J U P I T E R.

*Air : Réveillez-vous , belle endormie.*

**J**E suis le maître du tonnerre ,  
 Qui vient à vous en suppliant.

T I R É S I A S.

Dites-moi ce que je puis faire ,  
 Qui mérite un honneur si grand.

J U P I T E R.

*Air de l'Europe galante : J'ai senti pour vous , &c.*

Je sens pour Cariclée une flamme parfaite ,  
 Je n'ai jamais aimé comme j'aime en ce jour.

Alcmene fut ma dernière amourette ,  
 Et voici mon premier amour.

T I R É S I A S.

C'est bien de l'honneur pour elle : mais où en  
 voulez-vous venir ? Je suis de tous les hommes  
 celui qui peut le moins vous servir là-dedans.

J U P I T E R.

C'est pourtant sur toi que je jette les yeux pour  
 me servir. Je viens de déclarer mes sentimens à  
 Cariclée : mais l'ardeur que la petite insensée a

C c ij

de te venir joindre ici , l'a rendue sourde à toutes mes propositions. J'ai donc recours au stratagème dont je me servis pour donner au monde le grand Alcide. Tu fais qu'Alcmène n'ayant d'amour que pour Amphitrion , je pris la figure de cet heureux époux : cela me réussit , & j'ai devancé ta Cariclée pour te prier de...

T I R É S I A S.

De quoi , s'il vous plaît ?

J U P I T E R.

De t'éloigner d'ici , & de me laisser prendre ta place pour l'y recevoir.

T I R É S I A S.

Fort bien !

J U P I T E R.

Vas , sois sûr qu'elle ne t'en voudra point de mal : car je prendrai si bien ta ressemblance , qu'elle y fera parfaitement trompée , & qu'elle croira n'avoir été qu'avec toi.

T I R É S I A S.

Air : *Lanturelu.*

Le beau rôle à faire

Que vous m'offrez là !

J U P I T E R.

Songe à mes complaire.

T I R É S I A S.

Comptez sur cela.

J U P I T E R.

A me fatisfaire

Te voilà donc résolu ?

T I R É S I A S.

Lanturelu , lanturelu , lanturelu.

J U P I T E R.

Quoi ! tu aurois la sottise de refuser l'honneur d'un partage avec moi ? Vaux-tu mieux qu'Amphitryon ? Quand il fut que c'étoit Jupiter qui l'avoit trompé , il ne s'en formalisa point : loin de là même , il s'en tint très-honoré.

T I R É S I A S.

Air : *Landerirette.*

Oh , le cas est bien différent ;

Songez donc que je suis amant ,

Landerirette ,

Et que je ne suis pas mari ,

Landeriri.

Je dois le devenir tout-à-l'heure : c'est une des clauses du traité de notre rendez-vous. Vous venez un jour trop tôt. Demain que fait-on ! mais à cette heure , *nescio vos.*

J U P I T E R.

Air : *Ma raison s'en va beau train.*

De ta maîtresse il sortiroit

Un héros qui t'honoreroit ,

Que je tiens tout prêt ,

C c iij

Qui déjà voudroit  
Recevoir la lumière.

T I R É S I A S.

Ma foi , je n'en ai pas besoin.  
Qu'il s'aille faire faire plus loin ,  
Qu'il s'aille faire faire.

J U P I T E R.

*Air : Tarare ponpon.*

D'où te vient , malheureux , une audace si rare ?  
Je veux qu'on m'obéisse ; & sans tant de raison ,  
Vite , qu'on s'y prépare !  
Sinon , je te répons  
Qu'il t'en cuira.

T I R É S I A S.

Tarare

Ponpon.

*Air : Des trembleurs.*

Quand je verrois votre foudre  
Prête à me réduire en poudre ,  
Je ne pourrois me résoudre  
À vous céder sur cela.

J U P I T E R.

Vas , tu as trop d'amour pour être sage : moi  
je dois l'être , malgré le mien.

[ *Il continue l'air.* ]

J'ai honte de mon écart !  
J'y remedirai bien , car



Je boirai tant de nectar ,  
Que mon amour s'y noira.

Tant mieux pour Junon. Adieu : pour ne pas  
laisser cependant ses refus & les tiens tout-à-fait  
impunis, voilà qui me vengera d'elle & de toi.

*( Il le frappe de son sceptre, & le change en  
femme (a). )*



## S C E N E X.

T I R É S I A S , *seul.*

**I**L est bon là ! Eloigne-toi d'ici & me laisse pren-  
dre ta place ! Mais il ne se gêne pas , monsieur  
Jupiter. . . Que diable veut dire ce que je sens  
tout-à-coup ? D'où vient ce changement (b) ?  
J'étois, il n'y a qu'un moment fort & assuré sur  
mes pieds : je ne suis à présent pas plus ferme

(a) Son masque tombe , & Francisque paroïssoit à  
visage découvert. Comme il étoit jeune & beau garçon,  
la métamorphose faisoit beaucoup d'effet.

(b) Copié mot à mot de Timon , quand Arlequin ,  
d'âne , est tout-à-coup changé en homme.

Le succès prodigieux que venoit d'avoir la piece ,  
faisoit que tout le monde avoit présent ce monologue ,  
& suppléoit à l'endroit où l'âne regrettoit sa tant belle  
queue.

qu'une poule huchée sur les siens, craignant même que le vent ne me fasse tomber. J'avois une voix mâle; à l'heure qu'il est, je l'ai efféminée & variée par des sons ridicules. Que fais-je donc devenu? Comment donc, j'ai le menton doux comme celui d'un enfant. Un teton! deux tetons! haye! haye! haye! mon songe est accompli! je suis fille de pied-en-cap, fille achevée. Fille! moi? c'est bien pour rire. Peut-être que je rêve encore. Non, ma foi! j'ouvre bien les yeux. La chose est réelle: il n'y a point de réveil à espérer. “(\*) Ah, quel chaos d'idées que je n'avois  
 „ jamais eues! l'esprit féminin se développe  
 „ chez moi. Ah, ah, ah! le plaisant galimatias  
 „ que l'esprit d'une femme! Ah, la drôle de  
 „ chose! Ma foi, il faut l'être pour savoir qu'en  
 „ dire. J'ai grande peur de valoir encore moins  
 „ sous cette peau-ci que sous l'autre „. Feroit-il encore assez de jour pour me voir? [*il tire son miroir.*] Ah, comme j'ai le teint clair & délicat! Comme j'avois déjà senti que j'ai conservé mon cœur libertin, je ne suis pas surpris que j'aie aussi conservé mes yeux fripons & mon air effronté. Allons, prenons notre parti; soyons donc fille puisqu'il le faut: mais ne la restons pas longtemps. Oh, que je vais m'en donner!

(\*) Copié de Timon.

Air : . . .

Prenons la jupe &amp; la cornette ;

Adieu culotte , adieu plumet.

J'étois un garçon si bienfait !

Hélas , que sur-tout je regrette

Mon , mon , mon ,

Mon joli petit landerirette ,

Mon joli petit teint brunet !

Ma foi , ma pauvre chere Cariclée , je suis bien fâchée de la corvée que tu vas faire ; mais il n'y a plus rien ici pour toi. Nous avons toutes deux les mêmes besoins. Sa douleur va me faire trop de pitié. Je n'aurai pas le front de la soutenir sans confusion. [ *Cariclée touffe.* ] Juste ciel ! je l'entends. C'est elle ; fuyons , & tâchons de nous dérober , à la faveur de la brune.

---

## S C E N E X I.

### C A R I C L É E , T I R É S I A S.

C A R I C L É E , *retenant Tirésias qui veut fuir.*

**N**E fuyez pas , c'est moi ; c'est votre Cariclée.

Parlez-lui , rassurez une amante alarmée ;

Sûre , en vous embrassant , d'embrasser un époux ,

Mais qui rougit d'oser ce qu'elle ose pour vous.

T I R É S I A S , *tendrement.*[ *bas.* ]

Je ne pairai jamais tant d'amour , dont j'enrage.

C A R I C L É E.

Vous en allez apprendre un nouveau témoignage ,

Qui d'un cœur délicat doit bien flatter les feux.

Vous aviez un rival , un rival dangereux ;

Qui , suppliant en vain , pouvoit agir en maître.

Le monarque des dieux , Jupiter !

T I R É S I A S.

Ah , le traître !

C A R I C L É E.

Vous n'êtes point trahi ; ne craignez rien. Usant

Du droit qu'il me laissoit de suivre mon penchant ,

D'avouer si déjà quelqu'un m'avoit su plaire ,

Je n'ai point hésité : votre nom l'a fait taire.

J'ai juré que vous seul disposeriez de moi ;

Que vous aviez mon cœur ; que vous auriez ma foi ;

Que j'étois toute à vous. Ma tendresse indiscrete

Trouvoit dans ces aveux une douceur secrète :

D'un si puissant rival vous faisant le vainqueur ,

J'en triomphois pour vous dans le fond de mon cœur.

Je sentoís le plaisir que vous auriez d'apprendre

Jusqu'où de mon amour l'ardeur a pu s'étendre :

Plaisir qui , selon moi , doit vous être bien doux ;

Sur-tout quand je le viens partager avec vous !

Car enfin , je craignois que sa flamme outragée ,

Sur mon heureux amant ne fût déjà vengée.

J'accourois en tremblant. Grace au ciel, je vous voi !  
Et rien ne pourra plus vous séparer de moi.

[ *Il veut tirer sa main qu'elle tient.* ]

Vous ne me dites rien ! Pourquoi ce long silence ?  
Vous détournez les yeux ! Je vous fais violence ?  
Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, qui vous ait pu fâcher ?

[ *Il s'échappe.* ]

Cruel ! où courez-vous ?

T I R É S I A S.

Vous fuir, & me cacher !

## S C E N E   X I I.

C A R I C L É E , *seule.*

**M**E fuir, & te cacher ! Un courroux légitime  
Auroit daigné m'apprendre & ta honte, & mon crime.  
Barbare ! te cacher ! C'est à moi dont le front  
Doit rougir à jamais d'un si cruel affront :  
C'est à moi que tu fuis, qui te perds, & qui t'aime,  
A courir, s'il se peut, me cacher à moi-même !  
Quoi ! lorsqu'en ta faveur j'ose. . . J'entends du bruit ;  
Quelqu'un vient. Profitons des ombres de la nuit.  
Retournons : & demain. . . ( si cette nuit funeste  
De mes jours malheureux n'abrege pas le reste. )  
On a trahi mes feux ; mais avant mon trépas,  
Je ferai que ma rage au moins ne le soit pas.



## S C E N E X I I I .

## T R O U P E D E P A Y S A N S .

U N P A Y S A N .

**A**LLONS , morguienne , enfans , de la joie ! un  
petit branle d'aveuque , la petite chanson au bout ,  
devant que de rentrer au village . Voici le plus bel  
endroit du monde pour ça . [ *Après une danse de  
paysans , on chante le vaudeville suivant.*

## V A U D E V I L L E .

*Air de M. l'abbé.*

U N E P A Y S A N N E .

TOUT le tems que je fis en ville ,

Je ne fis pas tranquille ,

Et je rêve à Jaquet.

Mais drès que je revois note village ,

Hari , bouriquet ,

Je reprends courage .

U N P A Y S A N .

QUAND mon amour , près de ma belle ,

Ne bat plus que d'une aile ,

Je cours au vin claiet ;

Avec cinq ou six coups de ce breuvage ,

Hari , bouriquet ,

Je reprends courage .

## U N A U T R E P A Y S A N.

J'AVISIS l'aute jour eun drôle  
Assis aveuc Nicole ,  
Darriere le bosquet :  
Et j'entendis qu'alle disoit : j'enrage !  
Hari , bourlquet ,  
Reprends donc courage.

## U N E P E T I T E F I L L E.

LE monde , à cause de mon âge ,  
Croit que le mariage  
Ne seroit pas mon fait ;  
Mais je sens que , si j'étois en ménage ,  
Hari , bouriquet ,  
J'aurois bon courage.





## A C T E II.

## S C E N E P R E M I E R E.

T I R É S I A S *seul, habillé en fille, chante.*

*Air : Un petit moment plus tard.*

J E n'ai pu dormir un moment :

Je brûle , je grille.

Ah , que l'amour entre aisément

Au cœur d'une fille !

D'hier au soir seulement

Je le suis devenue ,

Et déjà bien & duement ,

Je suis ,

Je suis ,

Férue.

Vraiment , j'y vais d'un air à bien profiter du talent. Que je plains les pauvres filles qui ont mon humeur , & qui la combattent ! Pour moi , j'avoue franchement que je ne me sens pas la force de n'avoir point de foiblesses ; & je prétends. . . .





## SCENE II.

TIRÉSIE, MOPSE.

TIRÉSIE.

AH, mon cher Mopse, bonjour!

MOPSE.

Bonjour, belle Tirésie, puisque Tirésie y a.

TIRÉSIE.

Viens-tu me dire encore que tu doutes du prodige? J'ai bien eu de la peine à te persuader; & tu ne te rends, comme je vois, qu'à de bonnes enseignes.

MOPSE.

Parguienne! acouté donc, on auroit de la doutance à moins. Eh, qui a jamais oui parler de semblable affaire? Tenez, je m'imagine toujours, malgré tout ce qu'ous savez, qu'il y a là quelque stratagème. Depis que le jour est venu, tout ce qui s'est passé ste nuit, m'a la mine d'un rêve. Encore eune petite signifiante, comme la dernière!...

TIRÉSIE.

Tiens-toi. Mais, dis-moi donc, ta femme ne s'est-elle apperçue de rien?

M O P S E.

De quoi que ce soit ; j'ai bien joué mon jeu. Allé , drès qu'elle & moi j'onz été couchés , je me fis mis , par semblant , à ronfler comme un canon. J'aiz oui qu'alle a murmuré queuque peu ; & pis l'entendant bientôt roupiller , peste ! j'ai déniché pour venir jafer à vote environ ; & quand je fis revenu vers elle , j'ai tout retrouvé comme je l'avois laissé.

T I R É S I E.

Enfin elle est bien persuadée que je suis ta cousine , qu'elle attendoit.

M O P S E.

Oui , & l'habit que j'avois acheté pour elle hier , & que par bonheur je ne li avois pas encore montré , a fait dé merveilles.

T I R É S I E.

Ah , mon ami , que je suis charmée du nouvel état dont Jupiter a cru m'affliger ! Suis-je jolie fille ?

M O P S E.

Eh , je ne vous dis autre chose , dépis hier au soir !

T I R É S I E.

Et tu m'aimes bien ?

M O P S E.

De quelle façon voulez - vous que je m'y prenne

prenne donc, pour vous en bailler l'assurance?  
Vous êtes bian dure à croire itou.

T I R É S I E.

Tu me l'as dit. Tu me l'as perfluadé: mais je  
fuis si friande de cajoleries sous cette nouvelle  
figure, que je ne dirois pas hola! quand tu re-  
commencerois cent fois.

M O P S E.

Pour le coup, n'y eût-il que ça, je ne douterois  
plus que vous êtes une femme. Enfin vous y vla  
donc toute faite!

T I R É S I E.

Comme si je n'avois jamais été autre chose de  
ma vie: mais....

[ *Elle pleure mignardement.* ]

M O P S E.

Mais quoi.... je pense que vous pleurez?

T I R É S I E.

Hélas!

M O P S E.

Qu'avez-vous donc? Parlez.

T I R É S I E.

Bientôt tu ne m'aimeras plus.

M O P S E.

Eh si donc, ne dites pas ça!

T I R É S I E.

Les hommes sont si traîtres! Je me souviens

bien , quand je l'étois , que j'étois un malin ;  
pendard.

M O P S E.

N'aimiais-vous pas bien madame Cariclée ?

T I R É S I E.

D'accord : mais c'est que je n'étois pas si sûr  
de son cœur , que tu dois l'être du mien.

M O P S E.

Oh bien , pour moi , je ne fis donc pas comme  
vous. Quand j'aime , j'aime à bon escient , & c'est  
du profond du cœur.

T I R É S I E.

Ce que tu m'as dit touchant ta femme , de-  
vroit me rendre sage à ses dépens.

M O P S E.

Eh , pourquoi ?

T I R É S I E.

Né la trouvois-tu pas bien aimable , avant le  
mariage ?

M O P S E.

Eh bien ?

T I R É S I E.

Réponds. Ne te sembloit-elle pas bien jolie  
alors ?

M O P S E.

Eh mais , autant qu'il m'en souvient , depuis  
quinze jours que nous sommes ensemble , je pense  
qu'oui.

T I R É S I E.

Ne l'aimois-tu pas bien ?

M O P S E.

Bon , laissez ça. J'étois si sot : j'en ai honte , quand j'y pense !

T I R É S I E.

N'en fus-tu pas las dès le lendemain de tes noccs ?

M O P S E.

Oh , pour cela , c'est le plus vrai de tout le reste.

T I R É S I E.

Eh bien , n'ai-je pas à craindre qu'étant dans le cas. . . .

M O P S E.

Mon Dieu ! vote cas est bien un aute cas que le sien. Li auroit tant de choses à vous dire là-dessus. Tout-ci , tout-ça : tenez , tout n'alloit rien qui vaille à nos noccs.

Air : *Robin turelurelure.*

Ne craignez pas mes dégoûts.

T I R É S I E.

Sur cela je me rassure.

M O P S E.

Eh bien donc , que craignez-vous ?

T I R É S I E.

Turelure !

De rélargir ma ceinture.

M O P S E.

Robin tûrelurelure.

T I R É S I E.

Que dira-t-on de moi ? N'avoir pu être vingt-quatre heures honnête fille ! Cela n'est arrivé qu'à moi. Que je suis malheureuse !

M O P S E.

Mon Dieu ! que vous êtes bian fille en-dedans, comme en-dehors ! comme vous pensez vard & jaune en un moment ! tout à st'heure, vous étiais charmée de votre nouvel état, & vous ne demandiais qu'à rire : & stanpendant vla que vous pleurez. Oh que je reconnois bian là de la femelle !

T I R É S I E.

Tu ris : mais tu serois bien embarrassé à ma place.

M O P S E.

Et de quoi ?

T I R É S I E.

D'avoir toujours à te défendre contre les autres, & contre toi-même.

M O P S E.

Hé bian, je ne me défendrois pas, pour me débarrasser.

T I R É S I E.

De t'excuser donc, quand il y paroîtroit.

## M O P S E.

Ce n'est pas à vous à vous embarrasser de ça :  
à votre place ,

Air : . . . .

J'alléguerois hautement  
Ma métamorphose ,  
Et je dirois franchement  
Qu'alle en est la cause.  
C'étoit pour voir tout de bon ,  
Si j'étois bian fille , ou non ,  
Que j'ai fait , la la la la ,  
Que j'ai fait , la la la la la ,  
Que j'ai fait la chose.

Eh mornonpas de ma vie ! combien de filles qui n'eurent jamais une excuse si bonne de moitié , & qui n'en ont pas été moins leur petit train , sans en être plus embarrassées ! Mais vous , qui me parliez de changement , qui de nous deux , s'il vous plaît , est du sexe le plus changeux ? Je fis le premier venu : vous m'aimez. Un second viendra : crac. Adieu l'autre. Ainsi . . .

T I R É S I E.

Oh point de jalousie ! cela te convient bien : je veux qu'on m'aime à la rage , & n'en prendre qu'à mon aise pour moi. Ça , ça , des violons , de la joie , de la danse ! après l'amour , le jeu , la bonne chere , le vin ; je n'ai que cette passion-là.

D d iij

M O P S E.

Volontiers : mais laissez donc là ces jeunes messieurs, ils vous tenons diantrement au cœur. Ne les regardez pas tant. Marchons vite , que je ne donnions le tintoin à note ménagère.



## S C E N E I I I.

CARICLÉE, NAÏS, *déguisées en hommes.*

C A R I C L É E.

O H, viens donc ! Tu me laisses aller seule , comme si j'étois bien faite à ce personnage. Il s'en faut bien , & je t'avoue que tout ce que je rencontre me fait peur.

N A Ï S

L'habit ne fait pas le sexe , comme vous voyez , madame ; cette timidité ne vous ouvre-t-elle pas les yeux ? Où diantre allons-nous ? Là , de bonne foi !

C A R I C L É E.

Le chercher.

N A Ï S.

Où ?

C A R I C L É E.

Par toute la terre.

N A Ï S.

La terre est bien grande , madame , & vous



cherchez là une petite aiguille dans un terrible chariot de foin. Croyez-moi : vous êtes revenue saine & sauve de l'affaire ; laissez-le courir à son dam. Ne diroit-on pas que les hommes soient une marchandise si rare ! vous ne sauriez croire le tort que nous font les amoureuses de bonne-foi , comme vous , pour peu qu'il y en ait. Cela gâte absolument le métier , & il ne faudroit que deux ou trois prodiges comme votre amour , dont le bruit se rependrait , pour tourner la cervelle à tous nos jeunes fats , & nous donner un dessous terrible. En un mot , laissez un dessein. . . .

## C A R I C L É E.

Tes ennuyeux discours l'ont assez combattu.  
Des discours ! en quel tems , en quels lieux t'y prends-tu !  
D'une douleur mortelle , & qui ne fait que naître ,  
Un tendre cœur ainsi n'est pas d'abord le maître.  
Tout rempli du malheur qui le vient d'accabler ,  
Il déteste la voix qui le veut consoler.  
Ces lieux , dont l'aspect sert à redoubler ma rage ,  
Où , l'aspect de ces lieux , plus que toi me soulage.  
Laisse-moi m'y livrer à tout mon désespoir ,  
Et m'y peindre à loisir le forfait le plus noir. . . .

## N A Ï S.

Ma foi , j'ai vu déclamer des Phedres qui ne lui alloient pas à la cheville du pied (a).

(a) La *Haubert* venoit d'être sifflée dans son début.

C'est hier qu'ici même , en ces lieux où nous sommes ;  
 Je devins le rebut du plus méchant des hommes ;  
 Qu'après m'en être vu long-tems persécuter ,  
 Je vins chercher l'affront de m'en voir éviter....

N A ï s.

C'étoit bien la peine de courir pour cela les  
 rues la nuit , comme vous fîtes , au hafard de  
 donner du nez contre le guet. La belle démarche  
 pour une fille qui fait l'héroïne !

C A R I C L É E.

Avec quel artifice , & quelle indigne adresse ,  
 Le lâche , pour me vaincre , abusa ma tendresse ,  
 Et fut déterminer mon cœur irrésolu !

„ Je mourrai , Cariclée ! & vous l'aurez voulu ,  
 „ En ne m'accordant pas cette heureuse entrevue.  
 „ Vous m'aimez ! de mes pleurs vous paroissez émue !  
 „ Viendrez-vous ? Prononcez ! Mourrai-je ? Ou suis-je  
 „ heureux ?..

N A ï s.

Eh , les voilà mes bons chiens d'hommes !  
 Nous sommes habillées vous & moi en francs  
 vauriens. Il faut pourtant de la justice par-tout :  
 celui-ci vous a trahie en conscience.

*Air connu.*

Un petit moment plus tard ,

S'il avoit pris la fuite :

Un petit moment plus tard....

Vous étiez jolie fille , convenez ?

C A R I C L É E.

Je le crus ; je promis de me rendre en ces lieux.  
Jupiter à mes pieds , lui-même en vain s'abaisse.  
J'ose le mépriser , fidelle à ma promesse.  
Je viens , je vole . . . Hélas ! je n'avois d'autre peur  
Que celle où d'un amant jette le trop d'ardeur.  
L'ingrat me préparoit un destin bien contraire !  
J'arrive , je le trouve. Eh , qu'y venoit-il faire ?

N A Ï S.

*Air : Joconde.*

S'il avoit à fuir en effet ,  
Que venoit-il y faire ?  
Pour moi , je n'entends rien , tout net ,  
A toute cette affaire.

C A R I C L É E.

Je me livre à lui tendrement :  
Et l'ingrat me rebute.

N A Ï S.

Il y avoit assurément  
Quelque chose à sa flûte.

Voici ce que c'est. En vous voyant , il aura songé plus sérieusement que jamais à la foi de mariage qu'il alloit donner. Cela présente de fâcheuses images à l'esprit. La peur lui vint , l'amour s'enfuit ; & ne voulant pas vous tromper de toute façon , il a eu la générosité de vous

planter là. Il y en auroit bien eu de moins scrupuleux , & ce fripon là est encore bien honnête homme.

C A R I C L É E.

Mais cesse-t-on d'aimer dans un moment ? Et dans un moment. . . . Ah ciel !

N A Ï S.

Il est vrai que c'est quitter la partie à beau jeu : mais enfin , madame , votre enjeu est tiré. Croyez-moi , encore une fois , laissez-le courir. Quand vous le rencontreriez. . . .

Iriez-vous , en jurant que votre ame l'adore ,  
A de nouveaux mépris l'encourager encore ?

C A R I C L É E.

Ah , qu'oses-tu me dire ! oui , je le veux chercher ;  
Mais c'est pour le punir , & non pour le toucher ;  
Pour assouvir sur lui la fureur qui me guide ;  
Pour enfoncer ce fer dans le sein du perfide ;  
En arracher son cœur ; en repaître mes yeux ,  
Et me baigner les mains dans son sang odieux !

N A Ï S.

Oh , oh ! voici de l'Hermione.

C A R I C L É E.

Mais que dis-je , quel fruit des périls que j'affronte !  
Le sang du scélérat lavera-t-il ma honte ?  
Aura-t-il assuré le repos de mes jours ?

C'est trop les épargner : abrégeons-en le cours :  
Mourons !

[ *Elle veut se tuer.* ]

N A ï s.

Doucement , madame ; c'est fort bien joué :  
mais il n'y a point à badiner ; ce n'est pas ici un  
poignard de théâtre ; cela vous entreroit tout  
brandi dans le ventre , & . . .

C A R I C L É E.

Non , laisse-moi , je veux . . .

N A ï s.

Au secours ! au meurtre ! à l'aide ! à moi !

## S C E N E I V.

C A R I C L É E , N A ï s , M O P S E.

C A R I C L É E , *tandis que Mopse la désarme.*

**T** A main cruelle en vain prétend me secourir :  
La douleur que je sens , me suffit pour mourir.

[ *Elle tombe dans les bras de Naïs.* ]

M O P S E.

Monsieur feroit-il percé en quelque endroit ?

N A ï s.

Non , non. Je vous prie seulement de m'aider  
à le conduire dans cette maison. C'est un jeune

homme au désespoir, qui n'a besoin que d'un peu d'eau de la reine d'Hongrie, & de repos.

MOPSE, *au deux femmes qui le veulent suivre.*

Restez là vous deux, il n'est pas honnête que vous voyiez tout.

## S C E N E V.

TIRÉSIE, CLÉANTIS.

C L É A N T I S.

C O U S I N E !

T I R É S I E.

Eh bien ?

C L É A N T I S.

Ma foi, l'on a beau dire, ces monfieux là de la ville avont l'ar bian pu avenant, & bian d'eune autre dégainé que nos vilains marpaux de villa-geois.

T I R É S I E.

Je vous en répons, cousine; & jé le remarque aussi bien que vous; je vous avouerai même, que ce jeune mignon qui s'est trouvé mal, m'a donné dans la vue, & que je m'intéresse tout-à-fait à sa fanté.

C L É A N T I S.

Pis que vous me parlez à la franquette , je fairai de même ; & je vous dirai que je me sens aussi toute obligée à st'autre , qui m'a mis la main sous le menton.

T I R É S I E.

Pour moi , cousine , si celui que je dis étoit de bonne volonté , je ne fais guère ce que je ferois.

C L É A N T I S.

Et moi , cousine , je fais bian ce que je ferois , si le cœur en disoit à l'autre. Car ardé dans l'humeur où je sis , contre mon pendard de mari , je crois que . . vous m'entendez bian.

T I R É S I E.

Le cousin ne les échapperait pas , n'est-ce pas ?

C L É A N T I S.

Je li ferois bian voir qu'eune femme qu'on méprise a pu d'eune corde à son arc. Vous-même , sa cousine , si vous saviez tout , vous li donneriais le tort.

Air : *Carillon de Nantes.*

Quel chagrin quel ennui ,  
D'avoir un mari la nuit ,  
Qui ronfle , qui ronfle !

Ste'nuit encor , si vous l'avais entendu , vous aurais eu piqué de moi.

T I R É S I E.

Bon, à qui le dites-vous ? Il n'étoit pas couché si loin de moi, qu'il ne m'ait empêchée de dormir une bonne partie de la nuit.

C L É A N T I S.

Hélas ! cousine, c'est double chagrin pour moi : je vous en demande bien pardon.

T I R É S I E.

Il n'y a pas de quoi ; & ce que j'en dis, ce n'est pas que je me plaigne.

C L É A N T I S.

Pour moi, je me suis levée comme je m'étois couchée. Hom, les vilaines gens que c'est ce maudit ronfleur ! la fotte musique pour eune jeune éveillée ! Dites donc, je crois que ce joli jeunes monsieur là ne ronfles pas comme ça ?

T I R É S I E.

Hélas, cousine, peut-être encore plus fort auprès de leurs femmes. Maris de ville, maris de campagne, ce sont toujours des maris.

Air : *Des fraises.*

Ces maris que vous croyez

Bien meilleurs que les vôtres,

Au lit, près de leurs moitiés,

Ne sont pas plus éveillés

Que d'autres, que d'autres, que d'autres.

Je ne dis pas que ce soit de même auprès de



leurs maîtresses. Oh , diantre ! en fait de galanterie , ils sont excellens ; [ *à l'oreille* ] cousine , bouche cousue ! mais entre nous , je dois savoir , qu'en dire.

C L É A N T I S.

Oh , vous croyez donc ? Je ne fis pas itou si neuve , si neuve qu'on diroit bian. Allé , allé , se-cret pour se-cret , quand Mopse m'épouzit , je senti biantôt la distance queulia d'eun mari à un ga-lant. Oh bian , profitons de l'occasion , & tâchons d'arrêter ces messieux-ci pour queuque tems. Les voici ; paix ! j'y vais faire tout mon possible.

## S C E N E V I.

C A R I C L É E , N A Ï S , T I R E S I È ,  
C L É A N T I S.

C A R I C L É E.

**N**Aïs , voilà un petit minois fort gentil : je t'avoue , qu'il me donne de l'attention , malgré l'état violent où je suis.

T I R É S I È , *à part.*

Plus je regarde ce beau jeune homme là , plus je me sens d'inclination pour lui. [ *haut.* ] Je suis ravie , monsieur , de vous voir si promptement

guéri : mais vous devriez prendre un peu plus de repos , & remettre votre départ à quelques jours d'ici.

C A R I C L É E.

Je vous suis bien obligée de votre bonté. L'aimable enfant ! Mais je me trouve assez bien pour vous débarrasser dès à présent de ma personne. Pardonnez l'incommodité que je vous ai causée. Adieu.

C L É A N T I S.

Ça ne fera pas comme ça , s'il vous plaît : vous resterez encore ici quelque tems. Ma cousine & moi , je vous en prions : faites ça pour l'amour de nous.

T I R É S I E.

Pour cela , messieurs , nous nous sommes flattées d'avoir , au moins toute cette journée , deux hôtes aussi aimables que vous.

C A R I C L É E.

Et à quoi pourroit vous être bonne la présence d'un malheureux qui traîne après lui la tristesse & l'ennui ?

T I R É S I E.

A nous procurer la douce occupation de le consoler de tout notre pouvoir. La part que nous prenons à votre chagrin , peut-être le diminuera :

du

du moins notre pitié nous met-elle en droit de vous demander le sujet d'une si vive douleur.

C A R I C L É E.

Comme elle jase ! Naïs , fais-tu bien que je trouve du plaisir à l'entendre ? [ à *Tirésse*. ] Hélas , ma chère , vous rirez de mon affliction , quand vous en ferez le sujet ! C'est l'amour.

T I R É S I E.

L'amour !

C A R I C L É E.

Oui , pour la plus ingrate personne du monde , qui m'a trahi , & qui m'a abandonné dans le tems que je m'y attendois le moins.

T I R É S I E.

Je n'aurois jamais imaginé que c'eût été là votre malheur. Quoi , jeune & beau comme vous êtes , il y auroit eu un cœur assez dur pour ? . . . Vous devez l'oublier , & sa trahison mérite plus d'indignation que de regret.

C A R I C L É E.

Comment donc ! mais nous sommes ici en pays de politesse & d'esprit. Parle donc aussi toi , & dis-leur quelque chose.

N A Ï S.

Moi , monsieur , je n'ai rien à dire , sinon que voilà deux jolies personnes , & que je m'accommoderois bien pour ma part de celle-ci.

CLÉANTIS.

Dame, excusé, messieux : je n'ai pas l'aisance de m'exprimé comme ma cousine ; mais si je n'ai pas aussi bonne langue, j'ai bian le cœur aussi bon , pour le moins. Restez tant seulement ici queuque tems , & vous m'en direz des nouvelles.

CARICLÉE.

Eh bien , volontiers : vous vous y prenez de si bonne grace , que je me rends. Je demeure ici jusqu'à demain.

TIRÉSIAS , à Cléantis.

Air : *Voici les dragons qui viennent,*

Jusqu'à demain ce n'est guere ,

Cousine , hâtons-nous.

[ à Cariclée. ]

Je ferai , pour vous complaire ,

Tout ce que je pourrai faire.

CLÉANTIS.

Et moi itou , &amp; moi itou.

NAÏS *bas* , à Cariclée.

Mais , madame , avez-vous bien songé à quoi vous venez de vous engager ? Voici des égrillards , qui d'ailleurs méritent bien qu'on les cajole ; & nous devons songer ici à faire le personnage d'hommes , comme il faut.

CARICLÉE.

Mais , vraiment , je ne favois pas trop ce que

je disois , & les réflexions que tu me fais faire commencent à m'embarraffer.

N A ï s.

Des douceurs & de belles paroles , du moins , faute de mieux.

T I R É S I E.

Qu'avez-vous tant à vous dire en secret ? Vous raillez de notre simplicité , je gage.

N A ï s.

Loin de là. Monsieur me dit qu'il vous trouve tant de grace , qu'il oublie en ce moment toute sa douleur , pour ne plus songer qu'à vous aimer , & qu'il est embarrassé de vous l'oser dire , dans la crainte que vous ne puissiez croire un changement si prompt.

T I R É S I E.

Pourquoi ne le croirois-je point ? puisque de mon côté , [ à *Cariclée*. ] quand des années de tendresse & de soins vous auroient acquis mon cœur , il ne feroit pas plus à vous qu'il est.

N A ï s , *bas à Cariclée*.

Ma foi , madame , vous voilà bien plantée : il n'y a pas à reculer. Courage ! tirez - vous en bien ! [ à *Cléantis*. ] Allons , la belle , allons faire un tour dans le bois , & ne troublons pas une si douce conversation.

## S C E N E V I I.

C A R I C L É E , T I R É S I E.

[ Ils se promènent tous les deux de leur côté, d'un air embarrassé. ]

C A R I C L É E.

LA malicieuse ! quel tour elle me joue là ! Comment se tirer d'affaire ici de bonne grace ? Cette créature-ci me paroît d'un caractère. . . Allons, allons, j'en ferai quitte, peut-être, pour des fleurettes.

T I R É S I E.

Air : *Prenez la fillette au premier mouvement.*

Ce lieu solitaire

Ne vous charme-t-il pas ?

L'isle de Cythere

A moins d'appas.

L'ame la moins tendre

Ne peut se défendre,

Dans ce beau séjour,

Contre l'amour.

C A R I C L É E.

Air : *Non, je ne saurois comprendre.*

Vous rendrez, belle bergère,

L'amour par-tout victorieux ;  
 L'empire du dieu de Cythere ,  
 Est par-tout où sont vos beaux yeux.

T I R É S I E.

Air : *J'ai passé deux jours sans vous voir.*

Parlez sans feinte , m'aimez-vous ?

C A R I C L É E.

Plus que l'on ne peut croire,

T I R É S I E.

Ah , qu'un pareil aveu m'est doux !

Que j'aime ma victoire !

Mais , hélas ! les tendres amours

Ne s'expriment-ils qu'en discours ?

C A R I C L É E, *bas.*

On me presse le bouton ; mais j'entendrai si peu le françois , qu'elle y perdra son latin. [*haut.*]

Air : *Si dans le mal qui me possède.*

Eh bien , commandez-moi , de grace !

Les effets vous prouveront bien . . .

T I R É S I E.

Fi donc ! je ne commande rien.

C A R I C L É E.

Que voulez-vous donc que je fasse ?

T I R É S I E.

Que vous preniez sans demander ,

Ce qu'on n'ose vous accorder.

E c ij

Ah , quelle effronterie ! Il n'y a pas moyen d'être fourd cette fois là.

*Air : N'oubliez pas votre houlette.*

Vous souffrirez donc que ce gage

Soulage

[ *lui baissant la main.* ]

Mon amoureuse ardeur.

T I R É S I E.

Finirez-vous ?

C A R I C L É E.

N'ayez pas peur

Que j'ose en faire davantage ;

Mais vous souffrirez que ce gage

Soulage

Mon amoureuse ardeur.

T I R É S I E, *à part.*

*Même air.*

Le ridicule personnage !

J'enrage.

Que lui dirai-je encor ?

La peste soit du gros butor !

Malgré moi , vouloir être sage !

Le ridicule personnage !

J'enrage.

Que lui dirai-je encor ?

[ *Toujours à part.* ]

Voici une scène à peu près comme celle que



nous jouâmes ensemble hier au foir , Cariclée & moi. Le sot ! [*haut.*]

*Air : On dit que vous aimez les fleurs.*

Si tu sens de l'amour pour moi ,  
Fais-le moi donc connoître.  
Fais-le moi donc , fais-le moi donc ,  
Fais-le moi donc connoître ,  
Fais donc ,  
Fais-le moi donc connoître !

C A R I C L É E.

*Même air.*

Je vous le jure mille fois ,  
Je ne saurois mieux faire.  
Je ne saurois , je ne saurois ,  
Je ne saurois mieux faire ;  
Je ne . . .  
Je ne saurois mieux faire.

T I R É S I E.

Oh , pour le coup, je suis à bout. [*haut.*] Dites-moi un peu , monsieur , comment est venue la trahison dont vous vous plaigniez tantôt ?

*Air : Ton himeur est , Catherine.*

Votre sottise , peut-être ,  
Vous a fait abandonner ?

C A R I C L É E.

Plus je tâche à la connoître ,

E e iv

Moins je la puis deviner.  
 Je ne fais à quoi m'en prendre.  
 J'eus mille soins empressés,  
 Et j'étois fidelle & tendre.

T I R É S I E.

Ce n'est pas encore assez.

C A R I C L É E.

*Même air.*

A la fin nous nous donnâmes  
 L'un à l'autre un rendez-vous.  
 Tous deux nous nous y trouvâmes;  
 Mais, hélas ! le croiriez-vous ?  
 A ce rendez-vous funeste,  
 Je n'essuyai que mépris.

T I R É S I E, *bas.*

Oh, je le crois, & de reste;  
 Faut-il en être surpris ?

Il s'y prit apparemment comme il s'y prend ici.

[ *haut.* ]

*Sur l'air connu.*

Ce n'est pas assez d'aimer tendrement,  
 Il faut encore quelque chose.

Je veux vous apprendre à vous tirer heureu-  
 sement d'un tête-à-tête. Si vous êtes un (\*)  
 Daphnis, je ne suis pas une Chloé. Ecoutez :

(\*) Daphnis & Chloé, étoit le livre du jour.

quand une femme vous témoigne de la tendresse, que vous êtes seul avec elle, & que. . .

C A R I C L É E , *l'interrompant.*

Eh bien ! je suis charmé de m'y voir. Je l'entretiens de ma passion ; je m'exprime avec tendresse ; je . . . Quoi, vous secouez la tête ? N'est-ce pas bien fait ?

T I R É S I E .

Fort bien. Mais si cela vous fatigait, cela ne la fatigait pas, elle.

C A R I C L É E .

Oh, tout cela se passe si respectueusement, qu'elle n'a pas lieu de s'en offenser.

T I R É S I E .

Respectueusement ! respectueusement ! Eh voilà le mal. Savez-vous bien que les femmes ne jugent du pouvoir de leurs charmes que par les tentatives d'un amant, & que dans cette attente, elles ne trouvent rien de plus insolent que le respect.... Mais je vois venir quelqu'un : retirez-vous, & ne manquez pas de vous trouver ici dans une heure. Je vous apprendrai ce qu'il faut que vous sachiez.



## S C E N E V I I I.

T I R É S I E , *seule.**Air : Hélas , c'est bien sa faute !***I**L faut avoir bien du malheur !

Ah , que j'enrage de bon cœur !

Hélas , c'est bien sa faute !

Pour moi , j'étois en belle humeur.

La jeuneffe est si sotte ,

Lonla ,

La jeuneffe est si sotte !

Eh bien , n'est-ce pas encore ce misérable barbier ? C'est un fléau que cet homme-là ! Il querelle Mopse ; que lui veut-il ? Il ne fera pas content qu'il n'ait causé quelque esclandre.

## S C E N E I X.

T I R É S I E , M O P S E , L E B A R B I E R .

L E B A R B I E R .

**O**H , parbleu ! il n'y a pas à barguigner : vous direz où il est : vous le direz. Il se trouvera , ou vous aurez affaire à bonne partie.

Mais je. ....

L E B A R B I E R.

Il n'y a ni si, ni mais. Je l'ai laissé hier au soir chez vous : on ne l'a point revu chez lui : ses habits se trouvent ici : il faut dire ce qu'il est devenu.

T I R É S I E.

Eh, monsieur ! laissez-nous en paix. Celui que vous cherchez, vous dispense de vos soins. Il n'est point perdu : mêlez-vous de vos affaires, croyez-moi, & cependant faites votre compte. On a ses raisons pour le cacher : tenez, voilà vingt pistoles : allez-vous en, & ne dites mot.

L E B A R B I E R.

De l'argent, à moi ! vous avez bien trouvé votre homme ! Me prenez-vous pour un commissaire, ou pour un exempt ? Vous la dansez, morbleu ! vous la dansez. Hélas ! le pauvre garçon, il a péri par vos mains ; je le vois bien : je l'avois bien prévu : je le lui avois prédit.

T I R É S I E.

Il ne lui est rien arrivé de fâcheux. On pourroit vous le certifier ; mais c'est un mystère, où personne n'a que voir, & qu'on ne se soucie pas d'éclaircir. Tenez, vous dis-je, prenez ces vingt pistoles & disparaissez : n'êtes-vous pas bien heureux encore qu'on achete si cher votre silence ?

quand on n'en a presque pas affaire ? De quoi vous embarrassez-vous là ?

L E B A R B I E R.

De quoi je m'embarrasse , mademoiselle ? Je le fais bien de quoi je m'embarrasse. J'étois le très-humble serviteur de M. son pere ; & je me ferois mis au feu , pour rendre service au fils. Aussi le pauvre jeune homme me prenoit-il en affection. Nous devenions inséparables , & personne n'a plus de raison que moi de venger sa perte. Ainsi point de quartier ! la justice va savoir de vos nouvelles : à revoir.

M O P S E.

Ah , je suis perdu ! Il faut dire les choses comme elles sont. Monsieur le barbier ! [ *à Tirésie qui le veut empêcher de parler.* ] Dame , voulez-vous que je me fasse pendre par discrétion , quand en vlà eun qui se feroit pendre pour babiller ? Monsieur le barbier !

L E B A R B I E R.

Eh bien ?

M O P S E.

C'est sœur-fille là , qui est l'homme que vous cherchez.

L E B A R B I E R.

Que veut-il dire ? La peur le fait extravaguer. Adieu , adieu.

## M O P S E.

Gnia rian de plus vrai , monfieu le barbier.  
 [ à Tiréfie. ] Avouez donc itou , vous. [ au bïr-  
 bier. ] Ne faites point de bruit , vous dis-je : on  
 va vous apprendre comme tout ça s'est fait.

## L E B A R B I E R.

Vas , vas , je vois bien que tu aimerois mieux  
 qu'on te menât aux petites-maifons qu'au châ-  
 telet : mais tu n'en auras pas le choix. Serviteur.

## M O P S E.

Acoutez. . . .

## L E B A R B I E R.

Point d'affaires.

## T I R É S I E.

Monfieur le barbier du diable. . . .

## L E B A R B I E R.

Taisez-vous , carogne ! voilà ce qu'attirent les  
 dames de votre efpece. Je gagetois ma tête , que  
 c'est vous qui avez caufé fon malheur. Attendez-  
 moi feulement , madame la falope ! vous aurez  
 votre part au gâteau.

## T I R É S I E.

Comment coquin ! moi falope ! à qui parles-tu ?  
 Je fuis plus honnête femme que toi ! [ *Ils fe jet-  
 tent fur le barbier qui s'enfuit.* ] Il t'appartient  
 bien , & tu es bien hardi d'appeller carogne , une  
 fille encore toute battant-neuve !



## S C E N E X.

T I R É S I E , M O P S E .

T I R É S I E .

**A**s-tu fait venir les violons ?

M O P S E .

Il est , ma foi , bian heure de danfer ! V's'êtes encore bian drôle , de parlé de violons , quand vous voyez le biau vacarme qui va se faire ici , pour l'amour de vous.

T I R É S I E .

Vas , vas , ne t'inquiete pas , mon ami : je saurai bien me faire connoître , & te disculper , quand il le faudra. Je te défends feulement de parler , & de te mêler de tout ceci : ce sont mes affaires. Laisse-moi le soin du dénouement ; & de la joie.

M O P S E .

Je le veux bian : mais du moins n'attendez pas que je sois pendu , pour dire qu'il n'y avoit pas de ma faute.

T I R É S I E .

Sois tranquille : si je t'ai laissé tourmenter un moment par ce chien de barbier , tu méritois



bien cette punition , de me l'avoir envoyé hier.

M O P S E.

Allons , je m'en repose donc sur vous. Mais , mademoiselle Tirésie , vous parliez de bien près à ce monsieur de tantôt. Je vois bien que je n'ai pu que faire de m'y frotter ; & qui pis est , je venois de trouver ma femme avec l'autre ; & je pourrois bien de cette affaire-ci demeurer , comme on dit , entre deux felles le cul par terre.

T I R É S I E.

[ *Les violons jouent.* ]

Bon , bon , laissons cela : voici les violons : dansons.

D A N S E.





## A C T E III.

## S C E N E P R E M I E R E.

MOPSE, CLÉANTIS, NAÏS.

[ *Cléantis paroît au fond du théâtre, avec Naïs qui la caresse. Mopse les y surprend. Naïs se retire. Cléantis la veut suivre. Son mari l'arrête.* ]

M O P S E.

Air : *Car nous allons partir pour Mississipi.*

R E D O U T E ma colere,  
Et ne t'avise pas. . . .

C L É A N T I S.

Je ne te craignons guere :  
Qu'est-ce que tu feras ?

M O P S E.

Je te ferois peut-être. . . .

C L É A N T I S.

Parle : que me ferois-tu ? Double traître !

M O P S E.

Je te ferois parti  
Pour le Mississipi.

Prends-y garde. Je n'entends par raillerie. Je  
t'en

t'en avertis. Comment diable ! à peine quinze jours de mariage , & me vouloir déjà. . .

C L É A N T I S.

Eh , as-tu attendu la quinzaine toi , pour me planter là ? Drès que tu ne m'aimes pu , de quoi te mêles-tu ? Je te trouve encore plaifant. J'ai mon congé ; je te donne le tien. Adieu.

M O P S E.

Mais je ne t'aime pu ! je ne t'aime pu ! qu'en fais-tu ?

C L É A N T I S.

Voyez , que ça est difficile à deviné ! Pa pu loin qu'hier , quand je voulis batifoler avec toi , que-man me rabrouis-tu ?

M O P S E.

Oh ma foi , ma foi ! tu crois donc que c'est tous les jours fête ?

C L É A N T I S.

Vraman , ce n'est que trop tous lé jours fête , où gnia pu de jours ouvriers.

M O P S E.

Oh bian , tant quia , tout ci , tout ça , qui n'est ni bon ni biau à toi de geindre. Et quoi que je fasse , tu ne dois pas te boute en tête de rian planter sur la mienne.

C L É A N T I S.

Ah , ça te fait donc peur ! laisse faire : je sis bian

aïse de le savoir. Tu n'as qu'à charier droit :  
finon....

M O P S E.

Jarnicoton ! ça me fait bouquer. Je ne fais :  
mais je la trouve pu gentille en diableffe qu'en  
minaudiere. Acoute , ma petite femme , point de  
bruit....

C L É A N T I S.

Oh , qu'oui ! j'oublierai comme ça ta fourde  
oreille d'hier au soir , & ta ronflerie de ste nuit ?  
attends-t'y.

M O P S E , *bas.*

Je vois bian que gnua pa encore assez long-  
tems que je sommes mariés : car je sis encore  
amoureux. [*haut.*] Ça ! ma chere Cléantis , laif-  
sons tout ça là. Est-ce donc là le biau manège  
que je prétendons faire ? Jen'ons qu'à nous tara-  
buster comme ça , biantôt nos petite affaire s'en  
iront à vau-liau. Après tout , je ne sommes pa de  
qualité , ni assez riches , pour bian vivre mal en-  
semble. Fesons la paix. Touche là : je sens que je  
t'aime pu que je n'ai fait de la vie.

C L É A N T I S.

Je ne sis pourtant pas pu belle aujourd'hui  
qu'hier.

M O P S E.

Ne songeons pu au passé : tu seras contente.

Viens tant seulement à la maison , tu verras.

C L É A N T I S.

Mais , dis-moi donc , qu'est-ce que st'homme qu'on nous demande , & dont les habits se trouvent dans note armoire ? Je ne comprends rian à tout ça. Ce monsieu , avec qui tu vians de me trouver , me vouloit faire dire à toute force ce que j'en avions fait. Dame , je ne fais rian : je n'ai rian dit.

M O P S E.

Oh gnia rian de si discret que lé femmes quand elles ne savent rian. Que tout ça ne t'embarasse pas : ce ne sont pu là nos affaires. Je te conterai ça , quand il en fera tems. Mais voici un importun , que je voudrois qui fût bian loin. Je ne fais comme me tiré de ses pattes. Gnia pourtant pas moyen de l'éviter. Vas toujou devant.



## S C E N E I I.

M O P S E , C A R I C L É E.

C A R I C L É E.

**Q**UOI, mon ami , tu ne me diras pas ce qu'est devenu ce cavalier , dont l'habillement se trouve chez toi ?

Non , non , pour la centieme fois. Si pourtant vous voulez le favoir absolument , tenez , personne ne vous le dira mieux que lte drolesse qui vous fait cians les doux yeux. Suffit que ce n'est pas ma cousine , comme elle dit. Adieu : eu mille ans , je ne vous en dirois pas davantage.

---

### S C E N E I I I .

C A R I C L É E , N A Ï S .

C A R I C L É E .

**O**H , Dieu ! que dois-je penser ! que dois - je espérer , ou craindre ! Ah , ma chere Naïs !

N A Ï S .

Eh bien , madame , de quoi vous plaignez-vous ? Voyez le vacarme qui se fait ici pour Tirésias. Vous êtes trop heureuse. Quand on se mêleroit de nos affaires , on ne feroit pas mieux. Nous n'avons plus à remuer. Il faut qu'il se trouve aujourd'hui. Le grand moment approche. Le cœur vous bat-il bien ?

C A R I C L É E .

Attends à rire de ma foiblesse , que mon fort soit décidé , & que je cesse d'être si malheureuse.

N A ï s.

C'est ce qui ne tardera plus guere.

C A R I C L É E.

Je ne me flatte encore de rien. Les habits se trouvent ; mais Tirésias ne se trouve point. Le malheureux n'est plus ; ou le traître se déguise de maniere à se dérober aux yeux qui le cherchent.

N A ï s.

Croyez-moi , madame , il n'est pas loin : on va le voir , on va le reconnoître. Sans cela , Mopse que sa disparition doit pour le moins intéresser autant que nous , seroit-il si paisible ?

C A R I C L É E.

A te vrai dire , tout ceci me confond. Mais enfin , je ne vois pour moi que du malheur de tous côtés. Le perfide me fuit. C'est ma présence qui le tient caché. Il ne m'aime plus , en un mot ; & quand on l'aura retrouvé , il n'en fera pas moins perdu pour la triste Cariclée.

N A ï s.

Mais enfin vous le verrez : & puisque vous n'avez pas le courage de l'oublier , comme il le mérite , vous aurez du moins le plaisir de lui parler , de lui faire des reproches , de pleurer , de lui dire que vous allez mourir si . . .

C A R I C L É E.

Hélas ! à quoi sera-t-il sensible , après l'avoir

été si peu à toute la tendresse qu'hier je lui témoignois ?

N A Ï S.

Faites toujours ; il n'y tiendra pas : c'est moi qui vous en réponds. Cela soulagera toujours votre cœur. Je me suis donné souvent ce passe-tems là. J'ai des amans qui me font faux-bond quelquefois. J'enrage alors par vanité , plutôt qu'autrement. Que fais-je ? je me ménage adroitement un tête-à-tête avec mon scélérat , & je fais alors un manège admirable. D'abord on dit peu : mais je mets à profit la première occasion de glisser un reproche. On se défend , j'insiste : on biaïse , je presse : on avoue , je pleure : on s'excuse , je redouble : on se jette à mes pieds , je parle d'en mourir : voilà mon homme achevé ; & je ris cependant sous cape , & de ma douleur , & de son embarras. Enfin je le rattache à moi plus fort que jamais , encore que je ne l'aime point. Que ne ferez-vous pas , vous qui aimez ?

C A R I C L É E.

Mais , Naïs , il me vient un soupçon : nous ne savions pas encore tous mes malheurs. Après avoir pris Mopse par tous les endroits , pour me découvrir où est Tirésias , il m'a dit enfin , que cette femme avec qui tu m'as laissée tantôt ,



n'étoit pas sa cousine, & qu'elle pouvoit seule m'en dire des nouvelles.

N A ï s.

Ah, ah ! vraiment, ceci mérite réflexion ; mais encore, où est le nouveau malheur là-dedans ?

C A R I C L É E.

Quoi ! tu ne vois pas que cette indigne créature est ma rivale ?

N A ï s.

Et vous vous l'imaginez ? Vous !

C A R I C L É E.

A n'enpouvoir plus douter. Voilà la belle cause de mes infortunes : il aura trouvé cette misérable dans ces lieux, où il m'attendoit, & je ferai devenue la victime de la plus infame & de la plus brutale des passions. Tu ris !

N A ï s.

Et y a-t-il jamais eu rien de si plaissant ? Votre rivale est amoureuse de vous.

C A R I C L É E.

Que je suis malheureuse !

N A ï s.

Vengez-vous bien : point de quartier. Menez-la-moi bon train. N'aurez-vous pas molli dans le tête-à-tête où je vous avois si commodément embarqués l'un & l'autre ?

F f iv

C A R I C L É E.

J'étois presque réduite à me découvrir à cette effrontée, sans l'arrivée de Mopse. Elle m'a bien recommandé de me retrouver ici : & je l'y attends,

N A ï S.

Et qu'y venez-vous faire ?

C A R I C L É E.

Lui ouvrir mon cœur, la toucher par mes larmes, & la conjurer de m'éclaircir. Vas-t-en, J'entends du bruit. Mais que vois-je ! Jupiter ! Ah, fuyons !

## S C E N E I V.

J U P I T E R, J U N O N.

J U P I T E R, *à son Aigle.*

**V**AS, mon ami, vas chercher Ganymède, & dis-lui qu'il apporte du nectar. Je veux prendre ici du poil de la bête. Eh bien, ne voilà-t-il pas ma diable de femme qui est encore sur mes talons ! Je méritois bien quelque moment de liberté, pour la peine de n'avoir pas découché : & le pis que j'y trouve, c'est qu'il faut encore lui faire bonne mine. Ah, le maudit meuble, qu'une femme immortelle !

J U N O N .

J'aurois été bien étonnée que le jour vous eût retrouvé à mes côtés. Oh ça , pour combien de siècles en voilà-t-il ?

J U P I T E R .

Junon , vous grondez toujours. Cependant vous devriez , pour cette fois-ci , être assez contente.

J U N O N .

Voilà de nos gens , qui font rarement leur devoir ! Ils sont si fiers quand il leur arrive d'être une fois dans les règles , qu'ils ne cessent pas de s'en targuer.

J U P I T E R .

Bon , montons déjà sur nos grands chevaux.

*Air : De quoi vous plaignez-vous ?*

De quoi vous plaignez-vous ?

Ah , vous me rompez la tête !

Morbleu ! défaites-vous

De cet esprit jaloux.

Peut-on rien de plus honnête ?

Quoique je sois votre époux ,

Nous soupçons tête-à-tête ,

Et je couche avec vous.

N'allez pas vous en vanter. Je ferois au désespoir qu'on le fût dans l'olympé. De l'amour entre des époux de notre condition ! Fi ! Des

bourgeois même en auroient honte. Cependant je brave la mode : j'ai des complaisances ; je vous donne le mouchoir , & vous murmurez ! Oh... quelles preuves encore voulez-vous d'un feu conjugal ?

## J U N O N.

Le beau feu d'étoupes ! vantez-vous en bien : vous avez bonne grace. Il en faudroit bien comme celui-là , pour éteindre ceux des gourgandines après qui vous courez. Mais on les chauffe de gros bois celles-là , pendant que d'honnêtes femmes font régalingées d'une diligence.

*Air : De la jalousie.*

Suis-je une femme sans cervelle ?  
 Pensez-vous que je sois sans yeux ?  
 Si le jour vous étiez fidelle ,  
 La nuit les choses iroient mieux.  
 Si vous m'aimiez constamment. . .

[ *Jupiter rit.* ]

Bon , bon , riez bien maintenant.  
 Ah , je veux qu'un jour  
 Vénus vous attrape !  
 Vous aurez un jour  
 Besoin d'Esculape ;  
 Nous rirons à notre tour.

## J U P I T E R.

Ah , belle Junon ! ne m'accusez point de liber-

tinage. Avez-vous oublié déjà les sermens que je viens de faire d'une inviolable fidélité?

J U N O N.

Non ; mais c'est vous qui les aurez bientôt oubliés. Preuve de cela , c'est que vous n'avez eu garde de jurer par le Styx. Voyons , faites ce ferment là. Vous n'osez ?

J U P I T E R.

Il faudroit aimer avec moins de délicatesse que je n'en ai. Vous croiriez ne plus devoir ma fidélité qu'à ce terrible ferment , & vous ne la tiendrez que de mon cœur. Mais , ma petite femme , ne t'ai-je prouvé ma tendresse que par des sermens ? Heim !

J U N O N.

Encore ! nous y revenons toujours. Eh , ne vous faites pas tout blanc de cette épée de chever. Nous savons bien à qui nous en avons l'obligation.

J U P I T E R.

Et à qui , si ce n'est à moi ?

J U N O N.

Aux fumées du nectar , dont vous vous étiez fait verser plus qu'à votre ordinaire.

J U P I T E R.

Eh , ma pleine lune ! canne de sucre ! ame de mon ame ! angle de mon foyer !

J U N O N.

Tenez, l'animal, avec ses douceurs orientales.

J U P I T E R.

En voulez-vous du ponant ? Ma poulette, mon cœur, mon petit nez, ma reine ! . . .

J U N O N.

Portez plus loin vos fadeurs.

J U P I T E R.

Attendez. Vous voulez peut-être des mignardises à la Suisse ? Parti, par mon foi, moi li être toute prête d'en fournir à fous. Allons, mon-dame, un petit débauche encore. Re commençons le trinquemane, & fumons chacun son pipe.



## S C E N E V.

JUPITER, JUNON, GANIMEDE.

GANIMEDE, *en vendeur de tisane.*

**A** la fraîche, qui veut boire !

J U P I T E R.

Hola ! petite garçonne, à boire pour moi, & mon choli diableffe.

J U N O N, *donnant un soufflet à Ganimede.*

Retirez-vous, petit coquin : je vous trouve encore bien hardi de me rire au nez ! Mais voyez ce petit insolent ! ôte-toi de mes yeux !

G A N I M E D E.

Tenez donc , quel mal est-ce que je lui fais ? Elle est toujours à me quereller. Je m'en irai , à la fin , & j'enverrai la commission des dieux à tous les diables.

J U P I T E R.

Et où serois-tu mieux que chez nous , mon enfant ?

G A N I M E D E.

Oui ! suis-je pas bien gras de vous servir tous ? J'aimerois mieux être le dernier des pages de la terre : j'aurois le plaisir de faire enrager tout le monde , au lieu que tout le monde me fait enrager ici.

J U P I T E R.

Vas-t-en , mon fils , vas : je mettrai bon ordre à ce que tu n'aies plus à te plaindre.



## S C E N E V I.

JUPITER, JUNON.

J U P I T E R.

**E**COUTEZ , Junon , je prends mon sérieux : ces façons là ne me vont point ; & vous auriez dû

mieux ménager l'amitié que je vous ai témoignée aujourd'hui.

J U N O N.

Hom ! je savois bien que vous en seriez bientôt las. Il lui tardoit déjà d'avoir à montrer sa mauvaise humeur. Allons, là, faites bien le mauvais : c'est votre tour à cette heure, & c'est à moi à me taire. On fait bien au fond, pourtant, si j'ai si grand tort, & si... Ah, que l'état d'une femme est à plaindre ! Que les hommes sont heureux d'être hommes !

J U P I T E R.

Ce n'est pas quand ils ont des femmes jalouses & querelleuses comme vous !

J U N O N.

L'homme le plus mal marié, est plus heureux que la femme qui l'est le mieux. Il est homme, item, & c'est assez.

J U P I T E R.

Si vous l'étiez aujourd'hui, vous demanderiez à redevenir femme demain.

J U N O N.

Et quel plaisir avons-nous donc au monde ?

J U P I T E R.

N'eussiez-vous que celui de nous faire enrager.

J U N O N.

Laissons la raillerie, & convenez que vous seriez fâché d'être à notre place.



J U P I T E R.

Point du tout. Les douceurs de l'amour font toutes pour vous ; & plutôt aux destins que je puisse me transplanter dans la peau d'une femelle !

J U N O N.

Si les avantages de l'amour étoient de notre côté, vous ne seriez pas les assiégeans.

J U P I T E R.

Si nous n'étions pas assez fots pour assiéger, vous y perdriez le plus.

J U N O N.

Quoi de plus pressant, de plus importun, de plus impatient, que vous autres !

J U P I T E R.

Ce n'est toutefois pas moi qui le suis le plus de nous deux à présent.

J U N O N.

Et qui est-ce qui disoit hier avec tant d'ardeur : allons nous coucher ?

J U P I T E R.

Et qui est-ce qui disoit ce matin : quoi, vous vous levez déjà ?

J U N O N.

Mais enfin, est-ce vous qui nous poursuivez ?

J U P I T E R.

Pas toujours. Par exemple, voyez Vénus : elle qui se connoît mieux à l'amour qu'une autre, &

qui n'y fait pas tant de façons, elle est bien souvent l'assiégeante; & vous savez comme elle court après les dieux.

J U N O N.

Et les dieux n'ont-ils pas tous couru les premiers après elle? Demandez plutôt à Momus, si quand on l'a voulu marier, tout l'Olympe, depuis le blond Phœbus jusqu'au sale Vulcain, ne la coucha pas en joue: madame Vénus ne fut pas mal fusillée.

J U P I T E R.

Mais enfin . . . .

J U N O N.

Mais, mais, n'allons pas plus loin. Les beautés du ciel & de la terre ne vous suffisent pas, tandis que je me fixe à vous seul: concluez.

J U P I T E R.

: J'en conclus ce que je disois tout-à-l'heure, que toutes les douceurs du mariage apparemment sont pour vous, puisque je n'y en trouve pas assez pour m'y fixer.

J U N O N.

Point de subtilités. Parlons de suite: quelles douceurs si grandes pour nous, dans le mariage? Captives de mille bienfaisances dont vous vous affranchissez effrontément, fidelles à des époux volages, bornées dans nos plaisirs. . . .

JUPITER.

J U P I T E R.

Où : mais il n'en faut qu'un parfait, pour l'emporter sur tous les nôtres.

J U N O N.

Que veut-il dire, avec son plaisir parfait?

J U P I T E R.

Suffit : je m'entends bien.

J U N O N.

Vous n'entendez rien qui vaille, & je ne vous entends que trop. Le beau plaisir ! n'eût-il d'autres imperfections que les suites...

J U P I T E R.

Ah, les suites ! les suites ! le beau venez-y voir ! comme si je ne savois pas ce qu'il en est d'accoucher, aussi bien que vous ; & que je n'eusse pas accouché deux fois, pour ma part ; la première de Minerve, & la seconde de Bacchus. Ma foi, cela m'a fait plus de bien que de mal. Le premier accouchement me guérit d'une migraine, & le second d'une sciatique. Si vous n'avez que cela pour vous, j'ai gain de cause.

J U N O N.

Je gage que non, & vous que si : qui nous jugera ?

J U P I T E R.

Cette femme-ci, qui étoit hier un homme,

Tome IV.

Gg.

& qui a été femme toute la nuit ; mais femme dans les formes. Sachons d'elle à quoi nous en tenir.

---

S C E N E V I I.

JUPITER, JUNON, TIRÉSIE.

J U P I T E R.

E H bien , qui est-ce qui fut hier bien sot ?

T I R É S I E.

Ma foi , c'est vous , si vous crûtes que je perdois au change.

J U P I T E R , à *Junon*.

Voici qui va mal pour vous.

J U N O N.

Quoi , tu te trouves mieux que tu n'étois ?

T I R É S I E.

Oui.

J U P I T E R.

Tu ne regrettes pas la force , le courage , la discrétion , le jugement , tant d'autres qualités solides que ce changement t'a ôtées ?

T I R É S I E.

Non : je n'y ai pas le moindre regret. J'ai plus de plaisir à ma malice , à ma légèreté , à mon babil , à ma coquetterie , à mon opiniâtreté , & à

toutes les autres qualités semblables qui ornent mon dernier sexe , que je n'en avois à toutes celles que vous dites. Fi ! j'en étois toujours aux prises avec moi-même. A présent que je suis tout caprice , je suis , Dieu merci , la maîtresse chez moi.

J U N O N.

Mais , rappelle donc ta raison , & songe que...

T I R É S I E.

Oh , nous n'avons plus rien à démêler ensemble , la raison & moi. [ *à Jupiter.* ] Ma foi , je vous suis bien obligée de nous avoir séparées. Vous m'avez débarrassée d'une grande importune , & arraché une méchante épine du pied.

J U P I T E R.

Tu as beau dire , la raison est la source des vrais plaisirs , &....

T I R É S I E.

Et vous n'en prenez jamais de plus grands , vous , que lorsque vous vous changez en bête. Mais voici du galimatias qui ne prouvera rien. Suffit que je me passe fort à mon aise de la raison ; que rien n'est plus joli que de n'en faire qu'à sa tête. Je vis mille fois plus agréablement que je ne faisois. Je ne pense plus qu'aux ajustemens , qu'à la bagatelle , qu'à la médifance ; qu'à planter là ceux qui m'aiment déjà , pour courir après

G g ij

ceux qui ne m'aiment pas encore. Voilà mes grandes affaires, mes grands plaisirs : je n'en veux pas d'autres ; & franchement, je serois bien fâchée de redevenir homme.

J U N O N.

Mais malheureuse, songe donc à ton abaissement : tu pouvois à la faveur des armes, des lettres, ou seulement de ton sexe, sans autre mérite, parvenir à des dignités, à quelque élévation. Au lieu que te voilà femme ; & qui dit femme, dit... femme, & rien de plus. Notre fort est le fort des forts le plus borné. Il se termine à se voir le jouet d'un volage amant, ou la victime d'un bourru de mari.

T I R É S I E.

Et où vivez-vous donc, madame Junon ? Cela va peut-être comme cela chez les dieux, qui sont sages ; mais c'est toute autre chose chez les hommes. Ils possèdent bien les dignités ; mais nous, faute de cela, nous les possédons eux-mêmes. C'est nous qui faisons parler les juges, agir les puissances, & tout remuer. Les hommes sont comme les marionnettes ; personnages muets & immobiles, jusqu'à ce que notre sexe caché derrière la toile, comme le maître Tabarin, les fasse aller, venir, agir en tout à sa fantaisie. Un de nos grands avantages encore, c'est d'être quittes de

cette vilaine nécessité de se couper la gorge pour le maudit point d'honneur. Oh , je craignois cela comme tous les diables ; bien que j'en parlasse aussi fièrement qu'un autre.

J U P I T E R.

Mais , tu n'en es pas encore où tu crois , sur l'article de l'honneur. Cet honneur est une incommodité des deux sexes : on le perd dans le tien , avec autant de honte & sur aussi peu de chose que dans le nôtre.

T I R É S I E.

Avec cette différence heureuse pour nous , que le vôtre se perd avec éclat , & le nôtre *incognito*.

J U P I T E R.

Ma foi , tous les braves sont indiscrets. Mais , ne changeons pas l'état de la question : il ne s'agit ici ni de gloire , ni d'honneur , qui sont des plaisirs de l'esprit ; il s'agit de ceux. . . .

T I R É S I E.

Je vous entends. Je ne mets pas non plus dans ceux que j'ai dit , l'avantage le plus réel & le plus sensible de ma métamorphose. Oh que non ; puisque je bornerois ma félicité à vivre en mon petit ménage , sans autre amusette que celle de fâcher & d'appaîser nuit & jour un mari. Car , pour que vous le sachiez , les brouilleries des gens

mariés font une vraie toile de Pénélope; on défait la nuit ce qu'on a fait le jour.

J U N O N.

Oui; mais si dans la querelle tu as affaire à un brutal, tu auras toujours les coups pour toi; & voilà toujours par provision pour le plus foible.

T I R É S I E.

Eh, la la, chacun est plus fort à son tour! Croyez-moi, tout est bien partagé.

*Air : Sur le ritantaleri.*

L'homme a toute l'autorité, *bis.*

Mais la femme de son côté, *bis.*

S'en dédommage bien aussi,

Sur le ritantaleri,

Sur le ritantaleri.

Pour m'expliquer encore plus clairement; tenez, si l'homme a l'avantage dans la querelle, nous l'avons bien en récompense dans le raccommodement. En un mot, le parfait bonheur feroit d'être homme du matin au soir, & femme du soir au matin. Voilà ma sentence. Maintenant vous me feriez bien plaisir de vous en aller tous deux, & de me laisser recevoir ici un cavalier que j'attends avec la plus grande impatience du monde.



J U P I T E R , à Junon.

Adieu , ma petite furie ; j'ai gagné mon procès.  
Te voilà bien outrée. Pour te dépiquer , je t'aban-  
donne l'arbitre. Venge-toi comme tu voudras.



## S C E N E V I I I.

T I R É S I E , J U N O N .

T I R É S I E .

C O M M E N T donc , madame , aurois - je eu le  
malheur de vous déplaire par ma décision ?

J U N O N , *en le touchant de son sceptre.*

Tiens , puisque tu trouves tant d'avantage à  
être ce que tu es , il faut me venger par là : re-  
prends ton premier état.

[ *Elle lui rend sa première forme.* ]

## S C E N E I X.

T I R É S I A S , *seule.*

H , madame Junon , miséricorde ! pour une  
heure seulement ! encore une heure femme , &  
puis je ferai mâle , femelle , haute-contre , tout  
ce qu'on voudra. Mais , il n'y a pas de quartier !  
Hélas ! je le sens bien ; la barbe me revient. Adieu

G g iv

les tetons ! hai ! hai ! hai ! je suis réintégré. Au diable soient les contretens ! Parbleu, c'est bien jouer de malheur ! J'attends hier une femme, je cesse d'être homme : j'attends un homme à cette heure, je cesse d'être femme. Je crois que, si j'attendois maintenant un hermaphrodite, je deviendrois neutre. Serviteur au beau cavalier ! il falloit venir de meilleure heure ; la boutique est fermée. Prenons notre parti ; aussi-bien je sens rentrer dans mon cœur, avec ma raison, tout mon premier amour pour Cariclée. Je suis vivement touché du désespoir où je la mis hier. Allons vite à ses pieds mériter mon pardon, par le récit d'une aventure si bizarre. Quelqu'un vient, fuyons ; & ne nous laissons pas attraper comme la première fois.

---

S C E N E X.

CLÉANTIS, TIRÉSIAS.

C L É A N T I S.

**O**H, cousine ! mon pendard a diantrement martel en tête, & cela opere par merveille. Il est...

T I R É S I A S.

Ne m'arrête pas ! laisse-moi.

CLÉANTIS, *jetant un grand cri.*

Ah , comme vous voilà faite ! & dites-moi donc...

T I R É S I A S.

Laisse-moi , te dis-je ! je n'ai pas le tems de m'amuser : il me faut d'autres habits.

C L É A N T I S.

Quoi donc ! qu'y a-t-il ? Que veut dire cela ? je le veux savoir : vous me le direz.

T I R É S I A S.

Voici mon histoire en deux mots. Je ne suis ni ton cousin , ni ta cousine. J'étois hier homme ; je devins fille : j'étois femme tout-à-l'heure ; je viens de redevenir homme ; & je suis celui pour qui l'on fait tant de bruit , & dont les habits sont chez toi. Je vais les reprendre ; adieu. [*Appercevant Cariclée.*] Bon , voici justement ce que je craignois. Vois-tu comme il vient la gueule enfarinée , pour savoir de moi ce que je ne me soucie plus de lui apprendre ? Tu vas voir un drôle , autant & plus étonné que toi.



## S C E N E X I.

TIRÉSIAS, CARICLÉE, NAÏS,  
CLÉANTIS.CARICLÉE, à *Tirésias*, qui tourne le dos.

**J**E vous cherchois avec empressement pour vous découvrir les secrets les plus cachés de mon cœur. Je veux que vous seule m'instruisiez de la chose du monde qui m'intéresse le plus. Dites-moi, par pitié....

TIRÉSIAS, *se tournant vers elle brusquement.*

Tout est dit, [ *Cariclée jette un grand cri, & tombe évanouie.* ] je vais changer d'équipage, & vous revenir voir. Voilà un petit muguet bien sujet aux évanouissemens !

## S C E N E X I I.

CARICLÉE, NAÏS, CLÉANTIS.

N A ï S.

**M**A foi, madame, soutenez-vous vite, que je tombe à mon tour ; j'ai ma part de l'étonnement, & je ne tiens plus contre l'envie de m'évanouir.

C A R I C L É E , *d'une voix foible.*

Ote-moi de devant les yeux de ce monstre, & ne le laisse pas triompher de ma foiblesse !

N A ï s.

Il s'est lui-même ôté de devant les vôtres , madame : ouvrez-les hardiment. Il n'y est plus.

C A R I C L É E , *vivement.*

Il me fuit , Naïs ! Ah , le traître ! Courons ; qu'il ne nous échappe point ; mene-moi sur ses pas.

N A ï s.

Vous ne le voulez donc plus fuir ? Qu'on est fou quand on aime ! Ne vous inquiétez pas , allez , nous saurons présentement où l'avoir , quand nous voudrons.

C A R I C L É E .

Et m'a-t-il reconnue ?

N A ï s.

Non , madame. [ *à Cléantis.* ] Mais toi , explique-nous ce mystère. Pourquoi trouve-t-on cet homme-là dans les habits de ta cousine ?

C L É A N T I S.

C'étoit bien li vraman , que je prenois pour ma cousine. Mais ce n'étoit vraman pas elle. Que voulez-vous ! me vlà toute ahurie comme vous. Que fais-je ce qu'il me contoit quand vous êtes venue ! i me difait comme ça qu'il a été homme ,

filles, femme, & pis r'homme, en moins de vingt-quatre heures. Vous en savez à l'heure autant que moi. Mais ce qui m'étonne, au par-dessus de vous, c'est de voir par ce qu'ous venez de dire, que monsieur est une femme. Et dites donc, c'étoit donc là votre amoureux, pour qui vous vouliez vous tuer tantôt? Par ma figue, je suis ravie que tout ça soit bien rammanché, & que vous vous retrouviez comme il faut. Guieu merci, le roman aura sa queue.

## N A ï s.

Madame, il y aura du Jupiter là-dedans: les refus d'hier auront été cause du grabuge. Je vois le tour qu'il a voulu vous jouer à tous deux; & je ne m'étonne plus de la froideur & de la confusion avec lesquelles il vous reçut. Franchement, il y a dans tout ceci plus de votre faute que de la sienne. Il falloit tout prendre, pour ne rien perdre. En tout cas, il l'a payée en mêmes espèces, & vous lui avez bien rendu le change aujourd'hui, dans le même endroit.

## C A R I C L É E.

Ah, ma chere Naïs! je respire, & je sens un secret ravissement succéder à la douleur mortelle, où tu m'as vue plongée. Mais, Naïs, ne m'avoir pas reconnue! j'aurois cru l'amour plus clairvoyant.

N A ï s.

L'amour ! songez donc , madame , qu'il n'en étoit plus question , ou du moins que le sien étoit. . . . obstrué par de. . . . certains organes. . . . nouveaux. . . . dont l'épaisseur. . . . vous m'entendez bien.

C A R I C L É E.

Non.

M A ï s.

Eh bien , vous ne m'entendez donc pas ; mais c'est pourtant comme cela , que cela s'est fait.

C L É A N T I S.

Mais vous , qui m'en vouliais conter , n'êtes-vous pas femme aussi , par hasard ?

N A ï s.

Tout comme toi , ma mie , pour le moins.

C L É A N T I S.

Ne vlà-t-il pas qui est bien d'amusé comme ça le gens. Autant seroit-ce , si je vous avois demandé l'impossible. Le bel honneur pour tous deux ! du moins ce qu'ous êtes , servira à ôter de la tête de Mopse ce qu'il y vouloit fourrer.



## S C E N E X I I I .

C A R I C L É E , N A Ï S , C L É A N T I S .

M O P S E .

M O P S E .

**E**H bian , messieux , n'avez-vous pas bian ri ? Ce Tirésias dont vous étiais si en peine , vous l'avez retrouvé ? Vous l'allez encore mieux reconnoître .

C L É A N T I S .

Parle donc , vilain jaloux , le vlà ce biau monsieu de flûte , qui t'avoit baillé le tintoin . Il est homme , tout comme l'autre l'étoit cette nuit ! heim ! Qui est-ce qui s'en doit de nous deux à présent ?

M O P S E .

Comment , que dis-tu ?

C L É A N T I S .

Je dis la vérité . Vlà madame Cariclée , & fa foubrette .

N A Ï S .

Oh ça , madame , votre amant va revenir : vous allez vous reconnoître . Voici le dénouement . Cette reconnoissance doit être plaisante par sa singularité ; & je me réjouis de voir comme cela se passera . Dame , c'est ici où le dramatique



triomphe. Sur-tout , tirez l'affaire en longueur , comme dans *Oedipe*. N'entendez rien au françois & ne vous lâchez que quand vous ne faurez plus que dire. Le voici.

---

S C E N E X I V.

CARICLÉE, TIRÉSIAS, NAÏS,  
MOPSE, CLÉANTIS.

T I R É S I A S.

QUE vois-je !

M O P S E.

Pardi , c'est madame Cariclée. Mettez vos béficles.

C L É A N T I S.

Peste du butor ! gnia pas de plaisir quand ça va si vite.

T I R É S I A S.

Cariclée, vous, Cariclée ! c'est lui ! c'est elle ! c'est vous ! mademoiselle , ou monsieur , lequel des deux ? Parlez : aurions-nous le malheur encore de nous ressembler aujourd'hui , comme hier ?

C A R I C L É E.

Non , mon cher Tirésias. Non , que mes habits ne vous alarment point ! le désespoir me les avoit fait prendre , pour vous aller chercher au bout de

P'univers. Je vous ai trouvé d'abord , mais fans vous reconnoître. Et qui vous auroit reconnu ? Mais vous avez , vous , dû me reconnoître un instant ?

T I R É S I A S.

Je vois bien que vous êtes le cavalier que je pressois tantôt si tendrement dans ce même lieu. Mais je ne fais que vous dire. Depuis que Junon m'a rémasculinisé , je vous vois avec tout d'autres yeux. J'avois apparemment des yeux femelles , qui voyoient tout mâle , & ... Mais , ma chere Cariclée , savez-vous que c'est Jupiter qui...

N A ï S.

Laissez là tous deux , un fatras d'éclaircissements. Il s'est satisfait. Vous vous retrouvez : vous vous aimiez ; vous vous aimez encore : vous êtes libres : donnez-vous la main , & vive la jole !

M O P S E.

Morgué , c'est bian dit : je me sens gai comme un pinson. Allons tatigué , dansons ! sautons ! vians , ma femme. Je t'aime à st'heure comme si je t'épousais demain.

*La danse commence.*



SCENE

## SCENE XV.

LE BARBIER, DES ARCHERS, &  
*tous les acteurs de la scene précédente.*

LE BARBIER, *n'apperveant pas Tirésias, &  
montrant Mopse.*

ARCHERS, mettez-moi la main sur le collet à  
ce coquin-là!

TIRÉSIAS.

Pourquoi?

LE BARBIER.

Ah ! c'est vous que nous cherchions ! par-  
donnez...

TIRÉSIAS.

Maudit importun, je t'apprendrai une bonne  
fois à te mêler de tes affaires.

*Tirésias, Mopse, & la troupe des paysans &  
autres, se jettent sur le barbier & les ar-  
chers, les chassent à grands coups de bâton,  
& viennent recommencer la danse.*



## V A U D E V I L L E.

T I R É S I A S.

Q U'IL fait bon voir à ses genoux ,  
Un amant faire les yeux doux ,  
Et conter l'excès de sa flamme !  
On se fâche , on s'apaise , on rit ,  
L'amant presse & l'on s'étourdit :  
Le grand plaisir que d'être femme !

C L É A N T I S.

C'EST un privilege bien doux ,  
De remédier aux dégoûts  
D'un ménage qui nous affomme ,  
D'oser courir de-ça , de-là ,  
Sans avoir à dire où l'on va :  
Ah , que l'on est heureux d'être homme !

N A ï s.

EST IL un passe-tems plus doux ,  
Que de voir souvent un jaloux ,  
Que pour rien la colere enflamme ,  
Promettre humblement de changer ,  
Lorsque l'on vient de s'en venger !  
Le grand plaisir que d'être femme !

C L É A N T I S.

Faisons notre félicité.

M O P S E.

J'y tâcherai de mon côté.

C L É A N T I S.

J'y ferai de mon mieux du nôtre.

M O P S E.

Promets-moi donc fidélité.

C L É A N T I S.

Promets-moi de la fermeté.

E N S E M B L E.

Nous ferons contens l'un &amp; l'autre.

A R L E Q U I N *au parterre.*

J'ai fait le héros , l'arlequin ,

J'ai fait l'homme , la femme. . . Enfin ,

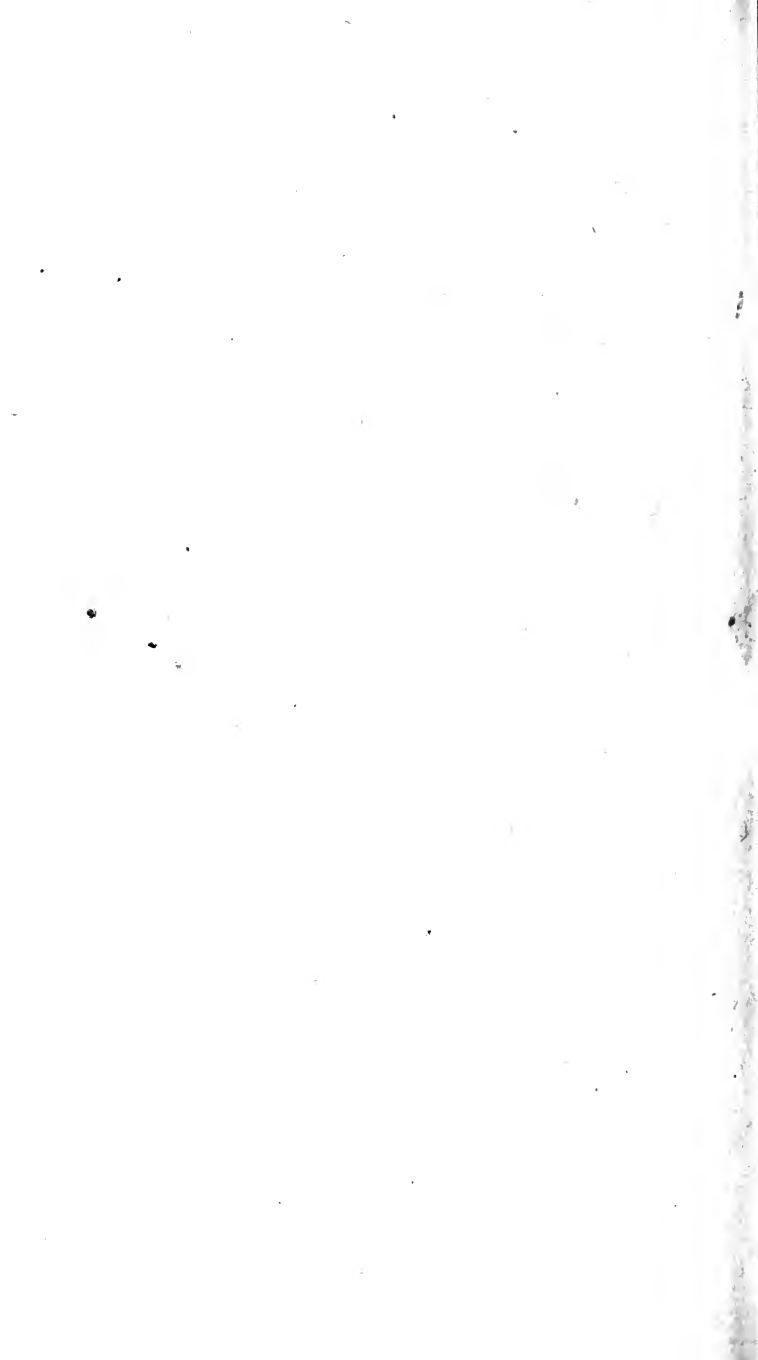
J'ai fait le diable pour vous plaire.

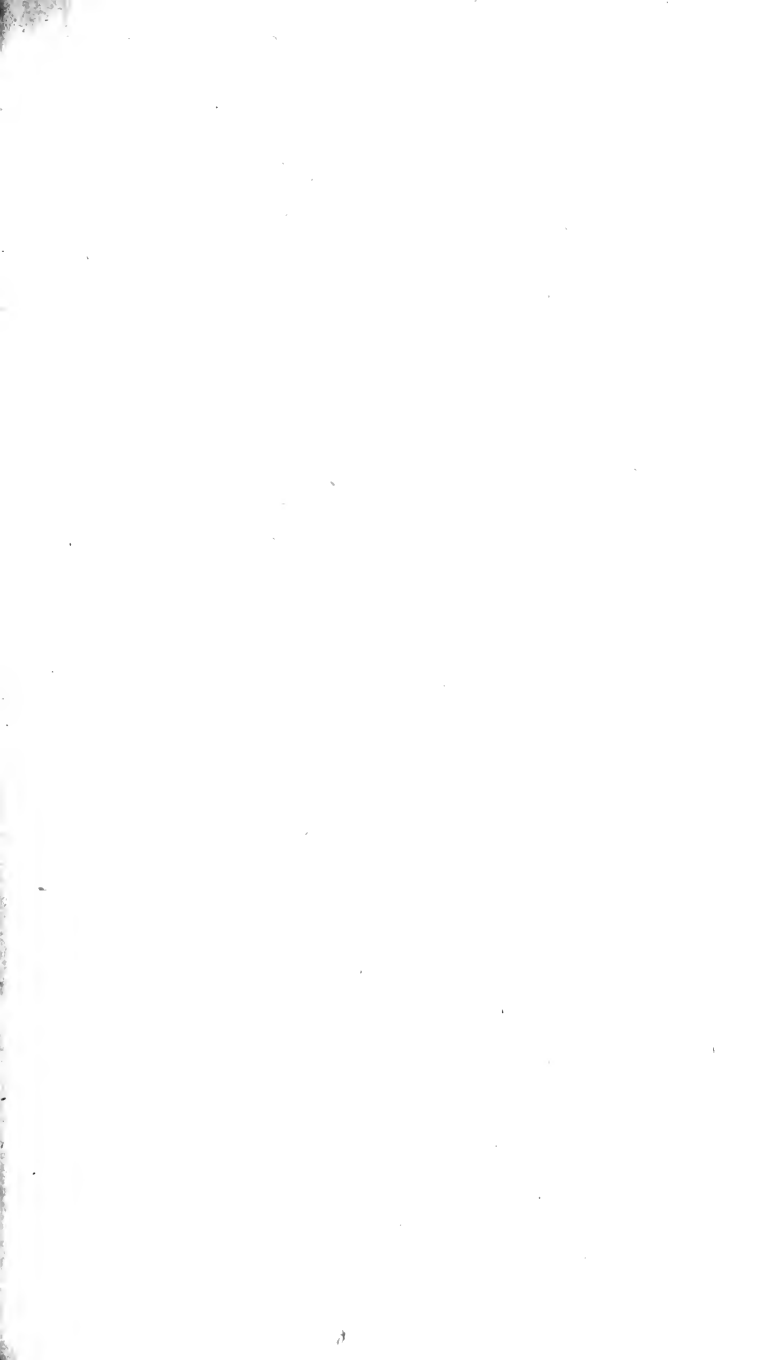
Messieurs , pour votre grand-merci ,

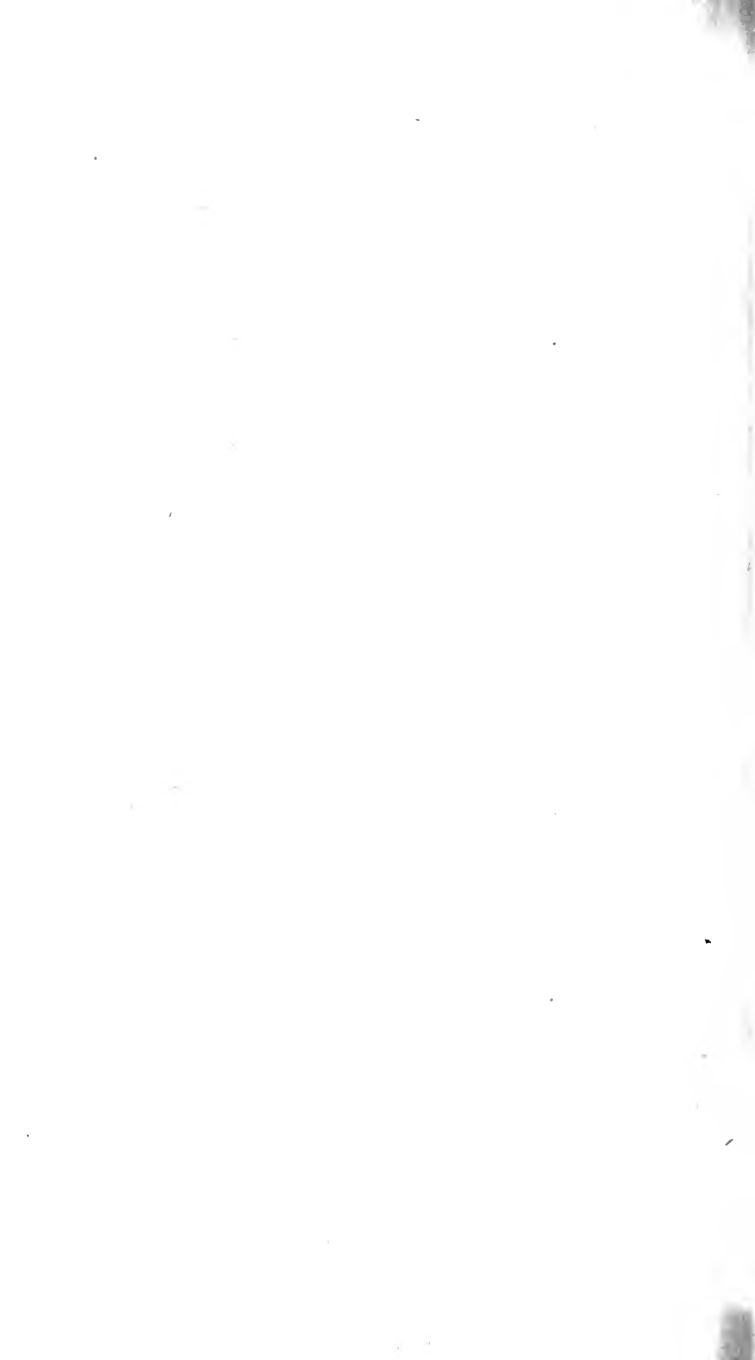
Revenez trente fois ici ,

Et vous ne m'en redevrez guere.

*Fin du quatrieme Volume.*









PQ  
2019  
P6  
1777  
t.4

Piron, Alexis  
OEuvres completes

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

